(1

CHANTS POPULAIRES

# DES SERVIENS.

---

TOME I.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 24.

CHANTS POPULAIRES

# DES SERVIENS,

RECUEILLIS PAR WUK STÉPHANOWITSCH,

ET

TRADUITS, D'APRÈS TALVY,

PAR

## Mme ÉLISE VOÏART.

TOME I.

IAM

PARIS,

LIBRAIRIE GRECQUE-LATINE-ALLEMANDE-ANGLAISE
ET DÉPARTEMENTALE

DE J. ALBERT MERCKLEIN,

RUE DES BEAUX-ARTS, N° 11.

M D CCC XXXIV.



A

MONSIEUR F. GUIZOT,

traducteur

DE SHAKSPEARE,

des

MÉMOIRES SUR LA RÉVOLUTION D'ANGLETERRE,

etc. etc. etc.

Professeur d'Histoire à la Faculté des lettres,

Membre de l'Institut,

(Académie des Inscriptions et belles-lettres,

et

des sciences morales et politiques,)

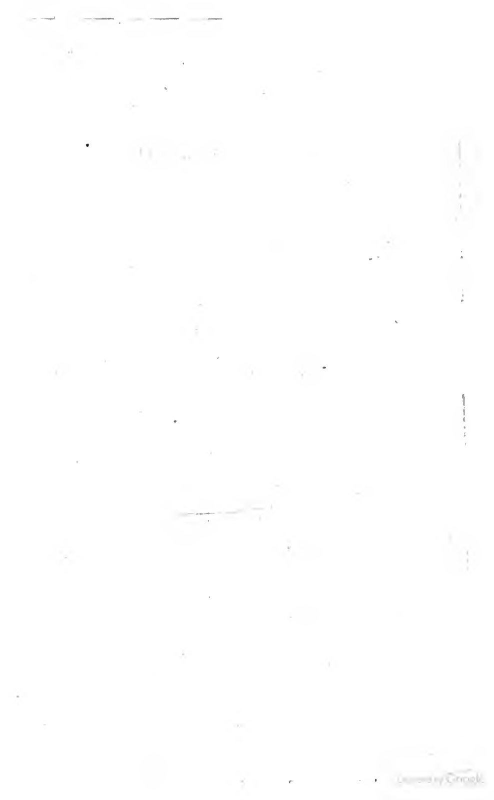
Ministre

de l'Instruction publique.

Hommage

de respect et de reconnaissance

D'ÉLISE VOÏART.



# AVANT-PROPOS.

Les remarquables poésies dont j'offre ici la traduction aux amis de la littérature étrangère n'existaient, il y a peu d'années encore, que dans la mémoire d'un peuple obscur et presque inconnu, chez lequel pourtant l'art d'écrire et celui de faire des vers étaient populaires à une époque où l'un et l'autre de ces arts étaient encore peu répandus dans le reste de l'Europe. Ce n'est pas que le trésor des chants nationaux que possédaient de tout temps les Illyriens et les Dalmates eût échappé au regard investigateur des savants étrangers; des voyageurs, des historiens en firent plus d'une fois mention, mais sans avoir su apprécier ces poétiques compositions à leur juste valeur. Au commencement du siècle dernier, quelques-uns de ces chants nationaux mutilés, et surtout *modernisés*, furent réunis par les soins d'un franciscain nommé Katschitsch; cette collection, faite sans goût, ne pouvait guère donner une idée favorable de leur caractère éminemment

poétique : cependant il paraît que ce fut dans ce recueil informe que Herder puisa les matériaux du premier volume de son *Volcksliedern* (chants populaires).

Dans les mains de divers arrangeurs, ces poésies perdirent la plus grande partie de leur empreinte et de leur beauté naturelle. L'abbé Fortis seul, dans son *Voyage en Dalmatie*, rapporta avec exactitude et simplicité la belle et touchante complainte *de la noble épouse d'Asanaga*, laquelle, bientôt connue en Allemagne par les beaux vers de Goethe, se distingue par une grace, une simplicité, un charme d'expression dont les langues italienne et française offrent peu de modèle.

En 1814 et 1815, M. Wuk Stephanowitsch Karadschitsch, secrétaire du prince Milosch (le dernier des princes héréditaires de Servie, et auteur de la récente révolution de ce malheureux pays), M. Wuk, aidé et encouragé par des amis instruits, publia à Vienne, sous le titre de *Danitza* (1), deux volumes de *chants populaires des Serviens*, partie, fruit de ses souvenirs d'enfance, et partie recueillis à grand' peine de la bouche de ses compatriotes. Poète lui-même, et versé dans la connaissance de

(1) Mot servien qui veut dire *recueil de chants*.

l'histoire et des mœurs de son pays, doué d'un vif sentiment de nationalité, d'une grande persévérance, la nature semblait l'avoir destiné à faire connaître au monde savant les accents doux et fiers de la muse de sa patrie. Les journaux de Vienne, par l'organe des hommes les plus distingués dans la littérature slave, ne tardèrent pas à signaler l'œuvre nouvelle, et à en faire un éloge mérité. Quelques essais de traduction furent tentés, mais sans succès. L'étrange division qui régnait alors entre les littératures du sud et du nord de l'Allemagne, fut peut-être cause du peu d'attention que l'on accorda à ces tentatives, ainsi que du faible degré d'estime qu'obtint le recueil que plus tard les frères Grimm s'efforcèrent de populariser dans le nord de l'Allemagne. (Voyez leur publication, intitulée *Forsterschen sangers fahrt.*)

Quelques années s'écoulèrent, pendant lesquelles les amis de la jeune muse servienne ne demeurèrent pas oisifs; jusqu'ici la belle langue du peuple servien s'est conservée pure, et à l'abri du contact grossier des autres dialectes slaves, parmi les hommes instruits de l'église grecque; dans les districts qui suivent le rite romain et dans les cercles des gens du monde, cette langue s'est altérée par l'emprunt de for-

mes et d'expressions étrangères. Si les bornes de cet article ne s'y opposaient, ce serait le lieu de parler de la première grammaire servienne, et du dictionnaire de cette langue, publiés en 1825, ouvrages par lesquels M. Wuk Stephanowitsch a acquis de nouveaux droits à la reconnaissance des philologues. Toutefois on peut assurer que si jusqu'à présent l'orthographe de l'idiome servien a paru vague, inconséquente et capricieuse, on la voit ici, par l'effet d'une critique judicieuse, revenir à son admirable simplicité. En général la langue servienne est claire, riche, sonore, et ses expressions sont aussi énergiques qu'aimables. Sa rudesse effraie seulement les ignorants, car cette rudesse est plus apparente que réelle; l'accumulation des consonnes, chose qui rebute les étrangers lorsqu'ils essaient de prononcer quelques mots serviens, est une difficulté plutôt pour l'œil que pour la prononciation : tel est, par exemple, l'emploi de l'*r;* placée entre deux consonnes, cette lettre prend la valeur d'une voyelle ou d'une demi-voyelle, et *smrt* alors n'est pas plus dur que *smert.* Les nombreuses syllabes sifflantes ne doivent pas non plus effrayer les amateurs des langues italienne et anglaise.

Ce fut donc d'après les principes émis dans

cette grammaire, que M. Wuk, lorsqu'il fut invité à se rendre dans le nord de l'Allemagne, fit réimprimer à Leipsic, sous ses yeux, trois forts volumes de poésies, qui furent livrés au public en 1824. Ils contenaient une partie des pièces déja connues, mais aussi un nombre infini de morceaux neufs et curieux. C'est de ce dernier recueil que sont traduites les poésies suivantes.

Déterminer d'une manière précise l'ancienneté de ces chants tendres et héroïques, ainsi que l'époque de leur apparition, serait chose difficile, pour ne pas dire impossible; parmi les petites pièces qui parlent d'amour, et que l'auteur du recueil appelle *chants des femmes* (*frauenliedern*), parce qu'en effet les femmes serviennes, douées pour la plupart d'un vif sentiment poétique, les inventent à chaque circonstance nouvelle, et les chantent dans leurs réunions aux fêtes, aux mariages et autres solennités domestiques, il est tels de ces chants qui remontent à la plus haute antiquité. Ce sont comme les fragments de compositions plus vastes, mais dont le sujet principal s'est, depuis long-temps, effacé de la mémoire des hommes; de là viennent ces refrains aujourd'hui incompréhensibles, inexplicables, ces allusions à des usages maintenant

inconnus, ces lacunes, et souvent ce raccourci brusque et peu satisfaisant qui déparent ces petites scènes.

Quant aux poëmes d'une plus grande étendue, et qui racontent les hauts faits ou les aventures fabuleuses des héros de la nation, telles que celles de *Marko, fils de roi;* les miracles de *saint Sawa,* les prouesses de *neuf Iugowitsch,* etc., les hommes en sont les seuls auteurs : on peut partager ces poëmes en deux classes, antiques et modernes : sous ce dernier titre se rangent ceux qui célèbrent quelques circonstances des dernières révolutions de Servie, ou les noms des hommes de cœur qui y ont pris part; tels sont les poëmes de la bataille de Salatschfeld, de Mitschar, etc. A l'exception de ces derniers, sur l'époque desquels on ne peut se tromper, on croyait assez généralement que tous ces chants héroïques étaient fort anciens. Il en est qui, par leurs formes et la simplicité du langage, offrent, il est vrai, tous les caractères d'un temps fort reculé, pourtant il ne s'en trouve guère plus de six ou huit qui puissent remonter au-delà du quinzième siècle, et quelques autres, bien qu'ils aient trait à des événements plus antérieurs, sont plus récents encore : nul doute que l'héroïque *Marko,* le roi *Wukaschin,* et

tous les héros de la bataille d'*Amsel,* ne soient du même temps; leurs hauts faits incessamment chantés ou racontés dans de poétiques traditions, sont parvenus à leur postérité, avec toute la naïve simplicité de leur époque. Toutefois on voit, par l'emploi de quelques mots turcs glissés dans ces narrations, que leurs auteurs étaient déja familiarisés avec la langue de leurs vainqueurs, ce qui rapprocherait déja la date de leur création, tandis que, non seulement le mélange de dialectes, mais encore l'empereur désigné comme souverain de Hongrie, le carrosse doré du général *Wutscha,* et d'autres détails aussi modernes, attestent une origine qui ne l'est pas moins.

Je crois bon de dire maintenant un mot du traducteur de ce recueil, à l'excellente préface duquel j'ai emprunté une partie de ce qui précède.

Les femmes littéraires de l'Allemagne sont, en général, peu connues : la modestie naturelle aux Allemands, une haute appréciation des devoirs assignés aux femmes, devoirs dont ne dispense, dans cette contrée, aucune supériorité de rang et de fortune; la crainte du ridicule attaché si long-temps au titre de *femme-auteur,* tout retient encore les femmes allemandes hors de la carrière littéraire ; et

bien que l'éclat doux et pur des noms des Imhof, des Chezy, des Lamottefouqué, des Pickler, des Schopenhauer, soit fait pour les encourager, c'est presque toujours comme en se défendant, ou timidement cachées sous le voile de l'anonyme, qu'elles se laissent entraîner au plaisir de publier leurs poétiques compositions.

Sous le nom de Talvj, une femme, M[lle] *Thérèse Jacob*, a traduit du servien en mètres allemands, et avec cette exactitude scrupuleuse que les Allemands mettent à leurs travaux, ces poésies dont, à mon tour, j'ose offrir ici une traduction fidèle; ceux qui connaissent avec quelle merveilleuse aptitude le riche et puissant idiome allemand sait se plier aux exigences les plus bizarres des autres langues, et surtout de celles qui ont quelques affinités avec les langues grecque et orientales, ne s'étonneront point de mon entreprise, et ne souriront point en me voyant annoncer du servien traduit d'après de l'allemand. Le vif et curieux plaisir que j'ai éprouvé à la première lecture de ces poésies, où brillent tant d'énergie, de grace, de nouveauté; le desir d'indiquer à notre jeune littérature ces sources fraîches, limpides et ignorées encore, d'émotions charmantes, d'images neuves, et d'intérêt puissant; le desir plus impérieux encore de faire

connaître à mon pays le nom modeste du poète-femme, qui a consacré un beau et flexible talent, et toutes les ressources d'une langue majestueuse et variée à cette œuvre importante, toutes ces considérations m'ont porté à entreprendre la traduction littérale de cet ouvrage.

Il y a peut-être beaucoup de présomption de ma part dans cette tentative, et dans l'espoir de sa réussite; mais les femmes qui considéreront ce recueil comme l'œuvre consciencieuse d'une femme, aussi persévérante qu'habile, mais le poète qui trouvera des couleurs nouvelles dans la peinture de ces mœurs patriarcales et guerrières, de ces coutumes qui tiennent à la fois de l'Orient et du Nord; mais le philantrope qui, en lisant les sanglants récits des batailles d'Amsel, de Mitschar, de Lonitza, frémira à la pensée que tant de sang, tant de larmes n'ont pu affranchir le peuple servien du joug cruel qui, depuis plus de trois siècles, pèse sur lui; mais le lecteur enfin qui s'amusera de ces contes populaires, de ces récits miraculeux, de ces aventures fabuleuses qui rappellent si bien celles de nos anciens chevaliers, loin de blâmer ma témérité, applaudiront à mes efforts.

Obligée de restreindre à deux volumes la présente publication, je n'ai pu que faire un

choix, parmi tant de richesses, donner des morceaux de différents genres, et non la suite complète de ces charmantes compositions. Toutefois, si cet essai est couronné de quelque succès, mon éditeur se décidera peut-être à publier plus tard la suite de ces poésies, où règnent non moins de grace, de fraîcheur et d'originalité que dans celles qui composent ce recueil.

Quant à la manière dont j'ai traduit ces poésies, l'essai que j'avais tenté, il y a quelques années, pour rendre vers par vers quelques ballades de Schiller, ayant été goûté par des littérateurs dont le goût et le savoir font autorité, j'ai cru devoir demeurer dans cette même voie. Dans son avant-propos, M^lle Thérèse Jacob donne quelques explications sur le mode de travail qu'elle a suivi dans la même circonstance; je crois d'autant plus utile de transcrire ce passage, qu'à peu d'exceptions près ce qu'elle dit de son travail est tout-à-fait applicable au mien.

« Je me suis proposé avant toute chose, dit-elle, la plus *intellective* fidélité; j'ai suivi le mot à mot là où je l'ai pu faire, sans trop blesser le génie de ma propre langue, et les connaisseurs attentifs remarqueront même que j'ai rendu la plupart du temps *vers pour vers*.

Ainsi que la traduction, l'original est sans rimes; cependant le poète ne dédaigne point d'y mêler, de temps à autre, quelques vers rimés quand ils s'offrent à lui d'une manière commode ou agréable; il emploie fréquemment, au lieu de rimes, des assonances, et se permet des *allitérations*, toutes les fois que l'euphonie le réclame : souvent aussi la rime se trouve au milieu du vers.

« J'ai cherché à imiter ces divers ornements avec la plus consciencieuse exactitude, et les philologues qui voudront comparer ma version à l'original pourront s'en convaincre. Aux endroits où je découvrais en quelque sorte l'intention de la rime, ou même un son agréable, j'ai plus imité que traduit; là où la rime était accidentelle, je l'ai autant que possible conservée : quand la différence du génie des deux langues exigeait un sacrifice, et qu'il me fallait choisir entre la fidélité de la lettre et celle de l'esprit, je n'ai pas hésité à donner la préférence à cette dernière : c'est ainsi que, dans la charmante petite pièce intitulée l'*Arrière-goût,* pièce presque toute rimée, du moins par assonances (à la vérité assez inexactes, telles que *jeo-bio dasta-osta*), je m'attachai plus à la pensée qu'à l'expression, et je préférai sacrifier quelques ornements pour conserver

à ce morceau, s'il était possible, quelque chose de sa gracieuse et inimitable simplicité. Au surplus, le lecteur peut se tenir pour assuré que je n'ai que très-rarement écarté de semblables embellissements, et que je ne les ai jamais indiscrètement remplacés. Malgré tous ces soins, il se pourrait bien qu'une grande partie des beautés propres à l'original eût disparu dans ma traduction, ou n'y ait laissé que de faibles traces. »

Au moment de terminer ces lignes, une semblable inquiétude me trouble et m'agite... Thérèse Jacob ajoute avec la bonne foi qui caractérise les auteurs de son pays : « Au surplus, je conseille à ceux qui comprennent le servien de lire l'ouvrage de M. Wuk, préférablement au mien ; et ceux qui connaissent la différence des deux langues et les difficultés qui les distinguent, ne me refuseront point, je pense, une indulgence amie et encourageante. »

Sans avoir la même candeur que Mlle Jacob, je répète pourtant ses paroles, et j'ose réclamer, pour mon humble travail, la même récompense.

Élise Voïart.

Choisy-le-Roi, le 15 janvier 1834.

# ABRÉGÉ

DE

# L'HISTOIRE DU ROYAUME DE SERVIE.

Un coup d'œil sur l'histoire des Serviens nous a paru nécessaire et désirable pour l'intelligence des poésies ci-après, et particulièrement pour leur portion historique. Pour comprendre parfaitement le caractère historique de leurs chants guerriers, il faut savoir ce qu'ils furent jadis, et ce qu'ils firent alors. Il faut connaître les circonstances malheureuses qui ravirent aux opprimés leur liberté, pour expliquer et faire excuser leur résistance dans l'esclavage durant tant de siècles.

Celui qui n'est pas versé dans une grande connaissance de l'histoire orientale du moyen âge, et qui se plaît au récit varié des traits de courage et des actions héroïques que contiennent ces poésies, ne peut s'empêcher de se demander comment un peuple capable de tels actes, et dont le nom seul fit jadis trembler les fiers empereurs de Byzance, a tellement disparu de la scène historique, qu'il en reste à peine quelques traces dans de faibles colonies, et dans quelques familles éparses au



sein d'obscures provinces de la Turquie. La situation du pays qu'il habitait au milieu d'empires puissants l'explique en partie. Toutefois nous voyons sa constitution chancelante se conserver pendant quelques siècles, quoique attaquée et ébranlée du dehors par une main puissante; mais à peine fut-elle élevée d'une manière surnaturelle par la conception hardie d'un seul homme de tête que, manquant d'appuis protecteurs, et presque au même moment, la destruction sortit de son propre sein, l'état périt, et depuis on ne combattit plus que pour une ruine.

Le pays borné que nous appelons Servie ,n'est pas la seule patrie des chants dont nous offrons aujourd'hui la traduction; le langage dans lequel ils ont été composés se parle dans des dialectes peu différents, dans la Bosnie, l'Herzégovine, le Montenegro, la Dalmatie, la Slavonie, et la partie méridionale de la Croatie. Il est encore celui de quelques milliers d'habitants de la rive gauche du Danube, depuis Semlin jusqu'à Saint-André, près d'Ofen, formant trois diocèses. Ainsi donc ce langage est celui de plusieurs millions d'ames, dont plus de la moitié suit le culte grec; en Bosnie, presque la totalité l'islamisme; et enfin le reste, en petit nombre, là, en Dalmatie, en Croatie et en Slavonie, le culte romain.

Presque toutes ces contrées, favorisées par la nature, entourées et traversées par des fleuves considérables, le Danube, la Save, la Drina, la Morawa, le Wardan, et plusieurs autres, parées

de forêts giboyeuses, coupées de montagnes riches en mines métalliques, et couvertes de plaines fertiles, formaient jadis le royaume de Servie. Au temps de son plus grand éclat, il s'étendait sur la Macédoine et une grande partie de l'Albanie, pendant que la Bulgarie et la ville libre de Raguse en étaient tributaires. Un nombre considérable de villes remarquables s'élevait entre ses limites, aujourd'hui à peine assignables, les unes florissantes par le commerce et l'industrie, les autres importantes par leurs fortifications. Nous n'y comprenons pas même quelques-unes des célèbres cités de la Dalmatie, qui, tout en reconnaissant l'autorité protectrice de la Servie, n'appartenaient pas proprement à ce royaume. Nous nommerons seulement Belgrade et Nissa, places fortes frontières, qui ont acquis une triste célébrité par leurs fréquents siéges, défenses et assauts; Mostar et Sarajewo (Bosna Seraï), villes commerçantes de la Bosnie; Dulcigno et Durazzo, places maritimes sur la côte d'Albanie; non loin d'elles, Scutari (Scodra), à la fondation de laquelle se lie un récit populaire que nous donnons. Quelques-unes de ces villes servaient de résidences aux souverains; Prisren, Travnick et d'autres, sont réduites aujourd'hui à l'état d'insignifiantes bourgades. A peine reste-t-il quelques ruines solitaires de villes plus considérables, telles que Kruschewatz sur la Morawa. Le temps détruisit aussi beaucoup de vastes et opulents monastères, dont le nombre était plus grand en

Servie que dans toute autre contrée (1), attendu que presque tous ces princes s'étaient fait un devoir de conscience de doter le pays de semblables fondations. Aussi il serait difficile de trouver un état dont des souverains aient, sous ce point de vue, plus favorisé le clergé. Ils ensevelissaient ainsi entre des murailles en pierre d'une énorme hauteur, les reproches que leur faisait leur conscience, pour les crimes et les forfaits nombreux auxquels les portaient leur jalousie illimitée du pouvoir, des vengeances féroces, ou souvent de vains caprices. Sans nous arrêter sur les temps obscurs où ces contrées reçurent leurs premiers habitants, nous dirons que de grandes populations, dont le cours des âges a emporté les noms, les ont habitées : les Dardaniens, les Triballiens, d'origine thrace, les Scordisques, nation celte, les Besses, peuplade farouche et pillarde des environs du Rhodope et de l'Hémus, paraissent s'y être établis peu de temps avant la naissance du Christ, et y avoir été attaqués et soumis par les Romains. Au temps de la domination de ces derniers, ces contrées faisaient partie de la vieille Pannonie et de la Mœsie ; elles partagèrent les vicissitudes déplorables auxquelles ces provinces furent soumises. Envahies par les Huns, alors qu'une foule de hordes sauvages formaient une irruption générale, les souverains de

(1) On attribue au seul roi Urosch Milutin la fondation de quarante et même de quarante-huit couvents.

Byzance purent à peine quelquefois y rétablir leur précaire autorité. Enfin, vers le milieu du septième siècle, les Serviens prirent possession d'une partie des contrées bornées au sud par le Danube.

De tous les amateurs de recherches historiques et étymologiques qui ont diversement traité la question de l'origine du nom de Serviens, soit que ces derniers provinssent des Sorbiens de la Lusace, ou, ce qui paraîtrait plus probable, qu'ils fussent alliés aux Croates et aux Russes, nul n'est encore parvenu à ce sujet à aucun résultat positif et satisfaisant. Il est seulement démontré que ce peuple est de la race slave. Nous savons peu de chose sur ses premiers établissements aux bords du Danube. Nous voyons seulement qu'en peu de temps ils occupèrent la Servie proprement dite, la Bosnie, Sachalm, Trebonia, la Primorje, et les côtes adriatiques, entre Cattaro et Durazzo. Quelques années auparavant, les Croates, peuple de même origine qu'eux, et qui partagea long-temps leur destinée, avaient pris possession du reste de la Dalmatie, soumis alors à un *schupan* (1), sous la protection de l'empereur grec; et enfin l'un et

(1) *Schupan*, en dalmate, est une assemblée de commune; en ancien croate, une section de peuple, un district. Quelques étymologistes font dériver ce titre de celui de *pan*, général d'armée, duc : *pan*, en russe, gentilhomme, *ispany*, en hongrois, seigneur. Dans le langage servien moderne, *schupan* signifie pays chaud, exposé au soleil.

l'autre furent ensuite soumis à l'autorité d'un seul *wéliki schupan* (grand-schupan).

Peu après leur établissement, des prêtres, envoyés par l'empereur Héraclius, entreprirent avec succès leur conversion. En recevant le baptême, ils jurèrent fidélité aux empereurs byzantins; mais par la suite ce lien se rompit. Au bout d'un siècle, nous voyons les Serviens entièrement détachés de la domination de Byzance, et en grande partie retombés dans le paganisme. Les dangers dont ils furent menacés par les Sarrasins, qui mirent le siége devant Raguse avec une flotte, et détruisirent plusieurs de leurs forteresses sur la côte, leur firent rechercher de nouveau la protection d'un puissant souverain. Ils se soumirent à l'empereur Basile, et lui jurèrent de nouveau obéissance. Des prêtres chrétiens leur furent envoyés une seconde fois, et les Narentins, peuple de pirates, qui avaient fondé une ville entre la Narenta et la Zetinja, furent les seuls qui refusèrent le baptème.

Sur ces entrefaites, un nouveau danger menaça les Serviens des bords du Danube; ce fut le voisinage des Bulgares, dont ils étaient d'abord séparés par les monts skordiens et des contrées inhabitées. L'empereur Justinien avait dû à ces derniers de reconquérir le trône qu'il avait perdu. Aux dons qui devaient signaler sa gratitude, l'empereur ajouta celui du pays des frontières inhabitées. Les Bulgares, attirés par l'espoir du butin,

traversèrent les montagnes, et firent irruption par troupes nombreuses sur le territoire des Serviens. Des mariages, des alliances fraternelles à la manière servienne, semblèrent devoir d'abord consolider la paix entre les deux nations; mais les Serviens, harcelés continuellement par ces turbulents voisins, compromis souvent par eux à la cour de Byzance, cherchèrent long-temps à conserver leur indépendance par de grands sacrifices.

Au commencement du 10ᵉ siècle, le schupan Zacharias Pribeslawitsch avait en quelque sorte attiré sur lui le courroux du puissant chef des Bulgares, Siméon. Celui-ci profita d'une courte paix conclue avec l'empire grec, pour se jeter sur les Serviens à la tête d'une armée formidable. La force et la ruse eurent bientôt conquis ce pays malheureux. Les boïards furent taillés en pièces à la tête de leurs troupes: le peuple en masse réduit en esclavage, sans distinction d'âge ni de sexe, fut mené en Bulgarie. Ceux qui purent s'échapper se réfugièrent en Croatie ou dans les montagnes. Le pays fut dévasté, les villes détruites: tous les bestiaux furent enlevés ou tués, toutes les habitations incendiées, les cultures bouleversées. Il n'y resta que les arbres, les montagnes et les rivières, et la contrée entière ne fut désignée, pendant un grand nombre d'années, que sous le nom de *forêt des Bulgares*.

Pendant ce temps, Tschaslaw, fils d'un prince Clominir, jadis banni de la Servie, avait trouvé

le moyen d'échapper de l'esclavage où le retenaient les Bulgares. Il rassembla les Serviens, épars dans les forêts et les montagnes, rappela ceux qui avaient fui en Croatie, et se fit leur chef; il commença à fonder de nouvelles habitations : par la suite, l'empereur grec Porphyrogénète le seconda dans la tâche glorieuse qu'il avait entreprise de repeupler et civiliser la Servie, par tous les moyens possibles; et nous savons seulement, quant à Tschaslaw, qu'il en demeura reconnaissant et lui fut toujours dévoué.

Ici l'on trouve une lacune de 60 à 80 ans dans l'histoire de la Servie. Quelques écrivains grecs et slaves la remplissent de noms fabuleux et d'événements étranges, que nous ne voulons ici ni répéter ni contredire. Le premier prince servien, dont nous reconnaissons l'existence avec certitude, est Wladimir, homme ferme et vertueux, éprouvé par de grandes infortunes dans son jeune âge. L'événement par lequel il arriva au pouvoir n'est à la vérité rien moins qu'avéré; mais c'est un point beaucoup trop brillant dans cette obscurité, pour que notre regard ne se plaise à s'y arrêter.

Le prince bulgare Samuel avait vaincu les Serviens, tué leur schupan dans la bataille, et envoyé son fils Wladimir prisonnier à sa capitale Prespa. Pendant qu'il poursuivait le cours de ses sanglants exploits, sa fille Cossara exerce en son palais les vertus chrétiennes. Elle visite les prisons pour les faire nettoyer et servir les prisonniers.

Elle y voit Wladimir, et bientôt l'amour la porte à le délivrer et à le réconcilier avec son père. Celui-ci, cédant aux instances de sa fille, lui donne Wladimir pour époux, l'établit prince, son vassal, à la tête des peuples serviens et dalmates qu'il a soumis, et lui assigne Durazzo pour sa résidence. Dans ces temps antiques, obscurs, barbares, nous voyons souvent des passions farouches, la soif du pouvoir, l'envie, le fanatisme, exercer leurs fureurs, mais que nous y voyons rarement l'amour être le mobile des grandes actions!

Le beau-frère de Wladimir, Gabriel, kan des Bulgares, fut assassiné par un puissant scélérat, Jean Wadislaw. Craignant la vengeance de Wladimir, il chercha bientôt aussi à l'attirer à Prespa. Mais Wladimir se méfia de lui. Son épouse le précéda dans ce voyage. Ses assurances qu'il n'avait aucun danger à craindre, et la sainte croix que le Bulgare lui fit porter par des ecclésiastiques d'un rang élevé, déterminèrent enfin Wladimir à cette visite. Des brigands devaient l'assassiner en route; il leur échappe, arrive à Prespa, et s'empresse d'aller offrir ses prières à l'église. En sortant, il trouve tout préparé pour son exécution, et l'infortuné est décapité devant la porte même de l'église (22 mai 1016).

Le tableau terrible, épouvantable, que l'Orient présente à cette époque, glace les cœurs. Quiconque a jeté une fois les yeux sur la cour de Byzance, ne peut plus s'étonner d'un forfait:

aucun crime ne sera nouveau pour lui. La Servie redevint alors, pendant plusieurs années, la proie des Bulgares, et, après la défaite de ceux-ci, la propriété de l'empereur grec. Quelques sanglants efforts pour échapper à sa domination n'eurent d'abord aucun effet; cependant ils aboutirent à donner à ce peuple des chefs nationaux avec des titres grecs et sous le patronage de l'empire. Dans l'année 1073, Michel Boislawitsch gouvernant la Syrie sous le titre de protospotharius, on trouve les premières traces d'une communication avec l'Occident. Des vaisseaux vénitiens furent loués pour ramener d'Autriche en Servie le fils de Michel, qui y était prisonnier. Des négociations avec le saint-siége furent entreprises aussi à l'époque où les Normands menaçaient l'Orient et Byzance, pour obtenir sa protection contre eux. Quinze ans plus tard, une alliance fut contractée avec le royaume limitrophe de Hongrie, une fille du prince servien Urosch ayant été mariée au prince aveugle Béla, neveu et successeur du roi Étienne II. Par suite d'une convention antérieure, la partie sud-ouest de la Servie, contrée située sur la Bosna, en fut détachée sous le titre de duché de Bosnie, en faveur du second fils né de ce mariage, et placée sous la protection de la Hongrie.

Quand nous avons dit que la communication avec l'Occident fut faite au moyen des Vénitiens, cela ne doit s'entendre que des Serviens des bords du Danube, fondateurs principaux du royaume de

Servie. Les petits états qui existaient en Dalmatie, lors de la première émigration, furent beaucoup plus tôt en relation de commerce avec les contrées méridionales, et mêlées dans les guerres avec les Hongrois, les Croates et les Vénitiens. Presque entièrement détachés dans le principe de leurs frères les Serviens, ils se trouvèrent par la suite ramenés peu à peu à reconnaître l'autorité du grand-schupan, depuis roi de Servie, et à se réunir entièrement à ce royaume. La petite ville libre de Diocléa, sur la côte dalmate-albanaise, au sud de Cattaro, disparaît déja de l'histoire, vers la moitié du 11e siècle. Sachalm et Trébunia, comprenant le territoire ragusain, depuis la Narenta jusqu'à Cattaro, après s'être érigées, pendant un temps bien court, en un royaume de Slavonie méridionale, furent réunies au même royaume à la fin du 12e siècle. L'état des Narentins nous paraît avoir été l'un des plus importants; ils avaient conservé le paganisme, et occupaient, comme nous l'avons dit, le pays entre les rivières Zétinja et Marenta, ainsi que les principales îles voisines de la côte. Hardis et courageux, ces pirates se firent craindre de leurs voisins, imposant des tributs d'argent aux Ragusains, des vaisseaux aux Vénitiens, et inquiétant de toutes les manières le commerce de ces derniers. Mais à la fin, des dissensions intérieures amenèrent, vers 1170, la ruine de cet état. Les princes serviens Nemanja et ses frères profitèrent de ces circonstances et s'emparèrent de la plus grande partie

de leur territoire. Le reste de la côte recommença, sous Almissa (en slave *Omisch*), de la race des Katschitsches, le métier des Narentins, et le continua pendant plusieurs siècles avec assez de succès.

Vers l'an 1150, Tschudomil, appelé par les Grecs Bachinus, après divers combats, s'empara du trône de Servie. Il méditait déja de secouer le joug byzantin; profitant du temps où l'empereur Manuel Comnène était occupé à une guerre avec Roger de Sicile, il appela les Hongrois à son secours; mais ceux-ci, dans l'espoir d'envahir eux-mêmes la Servie, se refusèrent à ses instances. Les voisins puissants de ce malheureux pays commençaient à jeter un regard de convoitise sur ses plaines fertiles; toutefois, avant qu'ils pussent mettre leur dessein à exécution, l'empereur était revenu de Sicile et s'était rapidement porté en Servie. Dans une bataille, qui eut lieu dans les montagnes, non loin de Setzenitza, un combat singulier eut lieu entre Manuel et le grand-schupan, dans lequel celui-ci blessa grièvement son adversaire au visage; mais il fut à la fin vaincu et fait prisonnier. Soit générosité, soit prudence, l'empereur lui fit grace à de légères conditions, et le guerroyant Tschudomil, depuis lors, resta dans un parfait repos.

De tels efforts, de semblables défaites, signalent les règnes de ses plus proches successeurs. Enfin l'empereur Manuel appela, au lieu du prince Tschudomil son prisonnier, qui, par son attachement aux Hongrois, lui était devenu suspect, son plus jeune

fils, Étienne Nemanja, au trône de Servie, ne laissant à ses frères aînés que quelques principautés subordonnées. Avec cet Étienne Nemanja commence une période brillante pour la Servie. Elle s'éleva sous les règnes de sa maison, puis chancela, et sa gloire fut de courte durée.

Le nouveau prince, occupé comme ses ancêtres de la pensée de se rendre indépendant de la cour de Byzance, voulut mettre à profit une guerre entre l'empereur et les Hongrois : mais le premier paraissant remporter l'avantage, il prit la résolution soudaine de soustraire, au contraire, la Bosnie à la suzeraineté des Hongrois. Il se porta ensuite sur la Dalmatie, subjugua le reste des schupans indépendants, contribua à la destruction des Narentins, et assiégea Raguse, qui avait donné secours et asile au prince fugitif de Setsk. Pendant qu'il agrandissait ainsi son royaume et se rendait redoutable à ses voisins, il ne négligeait rien pour ruiner l'autorité gréco-dalmate. Mais l'apparition personnelle de l'empereur suffit cependant pour lui faire abandonner ses projets, et lui faire implorer, auprès de l'empereur, le pardon de sa conduite. Ce ne fut qu'à la mort de Michel, en 1180, qu'il osa de nouveau tourner ses armes contre l'empire grec. Il conclut une alliance avec les Valaques, et, une révolte des Bulgares favorisant son autorité, il s'empara de Prisren, Nissa, d'une foule d'autres villes importantes, et enfin, dans une dernière guerre, de Scupi. Fondateur de

la monarchie servienne, il ne fut pas moins actif dans son intérieur. Plusieurs des princes ses prédécesseurs s'étaient montrés partisans de l'église romaine; Étienne Nemanja la délivra de ses persécuteurs, et sévit avec autant de zèle contre les sectes des manichéens et bogomiles. Il fonda beaucoup d'églises et de couvents, dont le dernier fut le monastère de Chilindar, sur le mont Athos, mentionné plusieurs fois dans nos chants, où il se retira quelques années avant sa mort, après avoir laissé son royaume à son fils. Quoique situé sur le territoire grec, il obtint de l'empereur, pour ce convent, le patronage des princes serviens, et y vécut sous le nom de frère Simon, jusqu'à sa mort, dans une retraite absolue.

Nous remarquerons encore qu'en 1182, Henri-le-Lion fut de Saxe en Palestine, en passant par la Servie, dont il trouva les chemins si mauvais, que tous ses équipages y restèrent, et que, quoique bien accueilli et hébergé par les princes et les nobles, il eut incessamment à combattre des hordes de voleurs dans les forêts immenses qui séparaient les villes entre elles. Nous n'oublierons pas non plus de signaler que ce furent des ambassadeurs de Nemanja qui vinrent complimenter Frédéric Barberousse à Égra, le jour de Noël 1188. Ils lui présentèrent les respects de leur souverain, et l'espérance qu'il avait de le voir à son passage, lorsqu'il se rendrait en Palestine, et de le recevoir comme son hôte. Ce pays n'avait été connu jus-

qu'alors en Allemagne que de quelques pélerins; en sorte que l'envoi de ces ambassadeurs produisit une grande impression à la cour, et que l'on écrivit dans les livres du temps que les peuples les plus éloignés étaient venus rendre hommage au nouvel empereur. L'entrevue eut lieu, en effet, à Belgrade, suivant les uns, suivant les autres à Nissa. Plus enchaîné que jamais à l'empire byzantin par les succès heureux qu'il avait obtenus, le dessein de Nemanja paraît avoir été de se précautionner de l'appui d'un autre prince puissant. Nous ne savons pas précisément si Frédéric remplit son désir. Dans tous les cas, la chose n'eut pas d'autres suites, puisque l'empereur succomba dans cette croisade. Les annales serviennes disent que la mère de Nemanja était Allemande, et que lui-même avait passé une partie de sa jeunesse en Allemagne et en Hongrie.

Nemanja eut trois fils : l'aîné renonça volontairement à tous ses droits à la couronne, et se dévoua, dans la vie silencieuse du cloître, aux sciences théologiques. Il vit encore aujourd'hui, sous le nom de saint *Sawa*, dans la légende et dans les chants populaires des Serviens. Le second, Étienne, que les écrivains occidentaux distinguent par le surnom de *Vencianus*, dérivé de celui sous lequel il fut couronné, *penwo wentscham* (premier couronné), succéda à son père comme grand-schupan de Servie. Le troisième, Wuk, fut nommé prince de Setsk et de Sachulm; toutefois n'étant

point satisfait de son partage, il porta ses vues plus haut, et commença par sa soumission à l'église d'Occident à s'assurer l'appui des Hongrois. Étienne, dès la première année de son règne, se trouva engagé dans des négociations et des guerres, à la suite desquelles la Bosnie fut de nouveau perdue, et reconnut, sous le gouvernement d'un ban, l'autorité supérieure de la Hongrie. Étienne se brouilla aussi avec la cour de Byzance; il avait répudié, d'une manière injurieuse et cruelle, son épouse, la princesse grecque Eudoxie. Les avantages que son frère Wuk avait retirés de la faveur du pape, le portèrent à feindre une semblable inclination pour l'église romaine. Le pape fut trompé, et accorda à Étienne le titre de roi qu'il lui avait demandé. Ce fut alors qu'Emméric de Hongrie s'attacha Wuk plus fortement que jamais; et plus tard, Étienne ayant été chassé du trône, ce fut Wuk qui devint roi de Servie sous la suzeraineté de la Hongrie. Sur ces entrefaites, les Bulgares, profitant de ces troubles, envahirent la Servie, et ce pays fut encore une fois déchiré.

Cependant les Vénitiens et les croisés avaient attaqué Zara, et le roi de Hongrie se voyait obligé de se porter en Dalmatie, tandis que des inquiétudes intérieures l'enchaînaient dans son propre royaume. Étienne s'était adressé à son frère aîné, le vénérable Sawa, et avait facilement obtenu de lui de le réconcilier avec Wuk. Ce dernier se contenta de nouveau de son premier partage, et il ne fut

plus question d'accession à l'église d'Occident. Mais la seconde épouse d'Étienne, Vénitienne et petite-fille du doge Henri Dandolo, eut l'avantage de ranimer dans son époux cette première disposition, et le couronnement du roi de Servie eut lieu. Toutefois cet avantage du siége romain ne fut pas de longue durée. Quelques faits miraculeux, abusant des esprits accoutumés, enclins à d'antiques croyances, reportèrent princes et peuples à leur ancien culte, si bien que Sawa, qui depuis long-temps s'était retiré, dans son mécontentement, reparut pour refaire le couronnement, suivant le rite oriental. Au surplus, le saint homme sut si bien, dès ce moment, mettre à profit toutes les circonstances pour l'agrandissement et la défense de son église en Servie, et sut y amasser de telles ressources en richesses de toute espèce, qu'il eut la faculté de détourner une guerre dangereuse dont André de Hongrie menaçait le pays.

Radoslaw, Wladislaw et Étienne occupèrent ensuite le trône; ce dernier changea son second nom de Dobroslaw et prit celui d'*Urosch*, en sorte qu'il est connu également sous ceux d'Étienne II et d'Urosch I^er^, ou de *grand roi*. Nous ferons observer ici que ces changements de noms, fréquents parmi les souverains de la Servie, ont donné lieu à de grandes méprises, qui sont résultées de ce que l'on a cru que chacun de ces noms était porté par un prince distinct.

Ce fut sous le règne du grand roi, vers 1241, qu'une armée considérable de Mongoles marcha vers la Bulgarie, à travers la Bosnie et la Servie. Elle avait suivi le roi Béla de Hongrie en Dalmatie, et se portait à de nouvelles entreprises. Le pillage et la dévastation marquèrent ses traces.

Il fallait aussi ménager la cour de Byzance, et par des cajoleries empêcher une rupture imminente. Dans ce but, le roi fit demander à l'empereur, Michel Paléologue, sa fille Anne, pour son fils *Milutin*. Il avait précédemment marié l'aîné, Dragutin, avec Catherine de Hongrie, et promis à demi le partage de son royaume. Repentant de cette promesse, il nous paraît avoir eu le dessein, en formant ce second mariage, de donner un adversaire à son fils aîné dans le plus jeune; car, à cette dernière proposition, il donna à entendre que Milutin serait son seul héritier. L'empereur accepta inconsidérément. La princesse eut un trousseau des plus magnifiques. On envoya seulement quelques prélats à la cour de Servie, pour reconnaître la tenue et faire ordonner les préparatifs convenables pour recevoir la fiancée qui les suivait.

Les envoyés trouvèrent la cour aussi misérable que les préparatifs mesquins. La réception du roi ne les satisfit pas davantage; car il tourna en ridicule leur solennité religieuse, et lorsqu'il apprit que les équipages de la princesse déja arrivés n'étaient qu'une faible partie de sa dot, il éclata

de rire sur tout ce luxe inutile. Il leur montra sa bru, Catherine de Hongrie, vêtue d'étoffes communes, assise auprès d'un rouet. Quel spectacle pour une Grecque, accoutumée à tous les raffinements du luxe! Épouvanté sur cet avis, le patriarche qui accompagnait la princesse s'en retourna lentement. Étienne Urosch lui envoya bien une ambassade; mais, ayant été attaquée en route par des voleurs et pillée, lorsqu'elle arriva auprès du patriarche, les dangers qu'il aurait à courir lui-même étranger, lui parurent par trop évidents. Quelques exigences inattendues, des motifs de méfiance jusqu'alors oubliés frappèrent l'empereur, en sorte que les conférences furent soudainement interrompues, et la princesse ramenée à ses parents.

La conduite du roi avait violemment mécontenté Dragutin, son fils aîné. Excité par son beau-père, le roi de Hongrie, et secondé par sa puissante armée, il ravit par la force à son père une couronne qu'il considérait comme à lui dévolue. Le vieux roi fugitif mourut de chagrin. Mais à peine le jeune Étienne Dragutin fut-il en possession d'un trône si chèrement acquis, que le repentir et les remords agitèrent sa conscience. En vain chercha-t-il à expier sa conduite par des œuvres pies et une vie sage : après un petit nombre d'années il abandonna le trône à Milutin son frère, à la condition que ses enfants en hériteraient, lui Milutin n'en ayant pas. Il ne conserva

pour lui qu'un domaine, Matschwa, situé entre le Zer, la Drina et la Sawa, et quelques territoires adjacents. Long-temps après lui, cette contrée conserva le nom de *pays du roi Étienne*. Son épouse Catherine l'y suivit. Inconstant et agité par ses passions, il se repentit presque aussitôt du parti qu'il venait de prendre, et de ce qui y avait donné lieu. Il attaqua de nouveau son frère, puis éprouva de nouveaux remords, et au bout de quelques mois revint dans sa retraite, passant sa vie dans les exercices pieux, les œuvres de charité et les plus austères pénitences. Malgré ses fautes, il paraît avoir été plus faible que méchant, plus malheureux que coupable.

Son frère se conduisit, à la vérité, avec plus de jugement, en montant, pour la seconde fois, sur le trône sous le nom d'Étienne Milutin Urosch. Toutefois, il fut dominé par une passion capitale, qui le porta aux actions les plus inconsidérées, une susceptibilité exagérée. De quatre femmes qu'il épousa, trois furent répudiées, sans autre raison que son dégoût. La quatrième, Simonide, princesse grecque qui, dès l'âge de sept ans, fut fiancée au prince, qui en avait quarante-cinq, lui survécut. Il fut, à ce qu'il paraît, fort dur envers son fils naturel Étienne, seul héritier mâle qu'il eût obtenu dans sa jeunesse. Dans l'espoir d'héritiers légitimes, il lui avait érigé à Setsk une principauté, où il résida quelque temps. De grands seigneurs de la Servie mécontents lui persuadè-

rent de se prémunir contre ses dispositions menaçantes. Le jeune prince commença à rassembler autour de lui tous les mécontents. Sa cour se trouva par là tellement augmentée, que son père jugea nécessaire de se porter sur lui avec une armée. Le fils s'enfuit, puis revint repentant se jeter aux pieds de son père. Milutin, après lui avoir promis publiquement son pardon, le fit mettre aux fers et priver de la vue. Ce jeune malheureux ne devint pas absolument aveugle. Par la suite, la faculté de voir lui fut rendue petit à petit, par des moyens curatifs et beaucoup de soins. Envoyé par son père à Constantinople, en 1307, vraisemblablement sur les instances de sa belle-mère, il y passa sept années, tranquille sous la protection du bon empereur Andronic; et, après ce temps, son père lui pardonnant le rappela. Quelques écrivains disent que c'est à Simonide seule qu'il faut attribuer les cruels traitements éprouvés par ce prince.

Sous tous les autres rapports, le règne de Milutin fut honorable et heureux. Il augmenta la Servie de plusieurs conquêtes sur les Grecs et les Dalmates, imposa à Raguse un tribut annuel, et moissonna autant de gloire que de renommée dans ses guerres avec les Bulgares et les Tartares. Dans l'intérieur, il ne se montra pas moins habile par des fondations religieuses et des présents considérables au clergé, moyens qui étaient les plus propres, dans ces temps antiques, à s'attirer les

louanges, tout l'art d'écrire étant uniquement entre les mains des moines. Nous n'avons pu découvrir s'il fit quelque chose en faveur du commerce et pour l'amélioration de la législation.

Il vécut en bonne intelligence avec son frère jusqu'à sa mort : mais alors il renferma son neveu Wladislas dans une prison, et s'empara de son héritage. Les efforts du siége romain pour attirer à la foi catholique les Serviens, favorisés par la reine-mère, de tout son pouvoir, parurent quelque temps obtenir du succès. Mais on vit bientôt que Milutin n'avait eu dans ces négociations qu'un but politique et l'avantage du moment. Entamées de nouveau, elles furent une seconde fois rompues.

A sa mort, en 1321, le clergé se hâta d'appeler au trône Étienne Urosch, lequel se présenta devant le peuple, et ôtant le bandeau qu'il avait sur les yeux, déclara qu'étant resté aveugle jusqu'alors, saint Nicolas lui avait rendu tout-à-coup la lumière; ce miracle décida le peuple et les boïards en sa faveur. Il porta le surnom de Detschanskisch, pour avoir fondé le monastère du même nom. Un second fils naturel de Milutin, et Wladislaw, devenu libre, lui disputèrent le trône : les Bulgares, de leur côté, l'attaquèrent aussi. Il triompha de tous ses adversaires sans dévier jamais de la bonne voie. Mais sa vieillesse fut remplie d'amertume par la conduite de son fils Étienne Duschan. Ce jeune prince, distingué par la supériorité

de son génie et sa beauté physique(1), se mit à la tête des mécontents, et fit éprouver au vieux roi le même sort qu'il avait, dans sa jeunesse, fait endurer à son père. Fuyant devant l'armée des révoltés, il fut obligé de se retirer dans la forteresse de Petritsch, et de s'y rendre à son fils, qui lui-même, pénétré de l'horreur de sa conduite, se jeta à ses pieds, et lui assura, par les serments les plus sacrés, que la seule crainte d'éprouver de lui un semblable traitement l'avait poussé à une conduite si contraire à son devoir. Toutefois, soit qu'il eût exagéré ou feint ces sentiments, soit que les boïards, craignant les suites d'une réconciliation, le contraignissent à suivre cette même voie, ou agissent malgré lui, nous voyons le vieux roi, au bout de peu de temps, réduit de nouveau à une dure captivité, et soudainement attaqué au milieu de la nuit, il y fut égorgé, et périt en maudissant, au milieu des derniers râles de la mort, et son fils, et toute sa postérité. (Cela se passait en 1336.)

C'est dans ces circonstances horribles que commença le règne d'Étienne Duschan, *le puissant Silni*. Il montra, dans ses actions, les qualités d'un homme distingué, des talents militaires peu ordinaires, une grande finesse et une forte détermination. Il agrandit la Servie par des conquêtes

(1) D'après quelques auteurs, il avait une taille gigantesque et une figure effrayante.

importantes, l'éleva au rang de royaume de zar (tzar), et porta au loin la gloire de ses armes. Il donna au nom servien un éclat qu'il n'eut jamais, ni avant ni après lui. A la fin, il forma le dessein de se faire couronner empereur de l'Orient, et en avait déja fait les préparatifs, lorsque la mort mit tout-à-coup un terme à son ambition. Les chroniques byzantines disent qu'il s'était déja déclaré empereur des Romains et des Triballes.

Ayant été élevé en partie à Constantinople, pendant les sept années de captivité qu'il y avait passées avec son père, il s'y était formé d'autres idées des manières convenables à un monarque, et de la dignité d'une cour, que celles de la rude simplicité de ses ancêtres. On le voit, en effet, le disputer en titres, emplois de cour et sévérité d'étiquette avec la cour de Byzance. Mais il sut aussi approprier les usages et les manières de l'Occident à ses goûts, quand il voyait que son éclat pouvait s'en augmenter. Il créa l'ordre chevaleresque de Saint-Étienne, dont il décora plusieurs grands seigneurs de la Servie et les envoyés de Raguse présents à son couronnement.

Le recueil des armoiries illyriennes, qui se trouve encore dans la bibliothèque de la cour de Vienne, fut fait sous son règne et par son ordre. Mais une chose bien plus importante, c'est qu'il donna à ses états un recueil de lois complet pour toutes les frontières intérieures. Ce recueil existe encore, et est d'un secours remarquable pour l'histoire

morale du pays et de l'époque. Nous y trouvons une esquisse de la constitution servienne; comment les nobles, ainsi que dans l'Occident, jouissaient des institutions féodales, favorisaient les enfants mâles au détriment des filles, et étaient seuls assujétis au service militaire, un dixième excepté; comment les paysans, quoique appartenant en propriété aux seigneurs, étaient cependant protégés par les lois, et obligés seulement à un travail de deux jours par semaine pour leurs maîtres; comment il était défendu avec sévérité de se faire justice soi-même, et comment elle était faite à tous avec promptitude et impartialité. Le commerce était protégé avec la plus grande efficacité, ainsi que la sûreté des étrangers, l'hospitalité et l'immunité des monastères. Les esclaves et les prisonniers devenaient libres lorsqu'ils trouvaient un asile, soit dans une église, soit à la cour du roi, ou même d'un simple gentilhomme. Des lois sévères existaient contre les voleurs et les malfaiteurs : toutefois nous ignorons si elles étaient exécutées dans leur teneur, et nous pouvons en douter, en considérant que toute l'activité de Duschan fut constamment exercée au dehors.

En effet, malgré tant de sages dispositions, nous voyons l'intérieur du royaume s'agiter, et nous devons considérer plusieurs méprises importantes d'Étienne Duschan comme les principales causes de sa chute rapide. Non seulement ce fut lui qui, par ses continuelles hostilités, son manque de

foi, son ingratitude à l'égard de l'empereur Cantacuzène, qui lui était personnellement dévoué, l'obligea à appeler les Turcs à son secours, et leur ouvrit ainsi l'entrée en Europe, il ruina encore son royaume en le divisant en plusieurs gouvernements, dont les états reçurent une telle autorité, qu'il fallut toute l'énergie du tzar pour les maintenir dans l'obéissance. Commander à des rois était ce qui flattait son orgueil. On voit surtout combien lui tenaient à cœur les institutions et vieilles coutumes grecques et romaines, par l'application qu'il en fit chez lui, en donnant à son fils la Servie avec le titre de roi, pendant qu'il conserva les provinces qu'il avait conquises, sous le titre de tzar et d'empereur, chacune d'elles ayant son gouverneur ou despote particulier. Son épouse, Hélène, princesse de Bulgarie (1), eut en partage la principauté de Pheræ (Serès), en Macédoine, et elle y exerça la souveraineté avec une puissance illimitée. Nous la voyons par la suite acquérir, par la supériorité de son esprit et une mâle résolution, une influence considérable, rassembler de sa propre autorité tous les grands du royaume, et donner à son époux de sages conseils

(1) Dans les chants populaires, l'épouse de Duschan, mère d'Urosch, est nommée Roxanda. L'un d'entre eux raconte longuement son mariage, et la désigne comme fille de Michel, roi des Ledjanisches latins. Ce qu'étaient ces Ledjanisches, au sud-ouest de la Servie, reste enveloppé d'obscurité.

sur les affaires d'état. Mais, si elle fut douée de sentiments nobles et élevés, la sensibilité féminine et les tendresses maternelles lui furent étrangères, ce qui est suffisamment prouvé par sa conduite ultérieure envers son fils.

Dans les premières années de son règne, Duschan obtint d'heureux succès dans une campagne contre les Grecs. Avant qu'ils pussent s'en apercevoir, il avait déja conquis la Macédoine et Négrepont. Les Serviens vinrent combattre jusque sous les murs de Byzance, et le vieux empereur Andronic fut obligé d'implorer la paix. Duschan se contenta pour lors des principales villes de l'Albanie. Peu de temps après, l'empire grec fut divisé en deux parties, dont l'une reconnaissait le vieux empereur Jean et sa tutrice, l'impératrice Anne, et l'autre Cantacuzène. Tous deux demandèrent l'appui de Duschan, qui, hésitant entre les deux, cherchait à reconnaître le parti qui lui serait le plus avantageux. Mais, lorsqu'après sa défaite à Gynécolastrum, en 1342, Cantacuzène vint, avec une noble confiance, se jeter dans ses bras, un sentiment généreux remporta tout-à-coup la victoire. Duschan l'accueillit avec les témoignages de la plus grande vénération; en partie entraîné par les qualités personnelles de Cantacuzène, en partie persuadé par son épouse, il l'assura d'un appui désintéressé. Les propositions odieuses de l'impératrice Anne de s'en défaire par le poison, en lui promettant des avantages éclatants, furent en vain

réitérées avec instance, elles furent repoussées avec le plus profond mépris, et à peine les envoyés purent-ils obtenir une garantie contre la fureur des nobles serviens indignés. Toutefois Duschan ne se montra pas aussi ardent à soutenir Cantacuzène que celui-ci l'avait espéré. La méfiance d'un côté, la susceptibilité et l'égoïsme de l'autre, troublèrent bientôt leurs relations. S'il nous fallait raconter avec exactitude comment leurs intérêts s'entre-choquant sans cesse, des entrevues ne firent qu'irriter cette susceptibilité, cela nous mènerait trop loin : nous dirons seulement que Cantacuzène, las de la duplicité du tzar, se détermina à se rendre indépendant de lui, et conclut avec les Turcs une fatale alliance.

Par suite de cette guerre, la Macédoine avait été réduite en province servienne. Duschan ne tourna pas avec moins de bonheur ses armes contre la Hongrie, soumit de nouveau la Bosnie, et traversa la Dalmatie en vainqueur. A Raguse, par de riches présents, il se montra grand et généreux, et la ville reconnaissante célébra le souvenir de sa visite par des monuments de toute espèce. Il vendit aux Vénitiens les villes de Scardona et Clissa, qui s'étaient vues contraintes de se rendre à ses armes. Toutefois le danger qui le menaçait du côté de la Hongrie, qui armait contre lui, le fit recourir au pape, qui accommoda le différend, sur sa promesse de se soumettre à l'autorité de l'église d'Occident. Mais aussitôt que son but eut été atteint, il jeta

le masque, et lorsque, renvoyé par le pape, l'évêque Pierre, de Pacta, vint en Servie, il défendit à ses sujets, sous les peines les plus rigoureuses, d'entendre sa messe.

Du reste, quelque duplicité et fausseté que l'on ait remarquée dans le caractère du tzar, le trait suivant prouve qu'il ne fut pas toujours insensible à la force de la vérité. Il avait autour de lui, comme gardes du corps, trois cents Allemands, dont beaucoup étaient gentilshommes, pour rehausser l'éclat de sa cour : malgré sa défense, ces derniers assistèrent à la messe du prélat romain. Interpellés par le tzar, ils lui répondirent hardiment *qu'il fallait plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes.* Duschan fut ému : non seulement il leur remit la punition encourue, mais de ce moment il se comporta plus décemment envers l'évêque.

Sur ces entrefaites, il se préparait à une nouvelle campagne contre les Grecs, dans le but de se rendre maître de Constantinople, et de s'y faire couronner, ainsi que nous l'avons déja dit, empereur d'Orient ; une fièvre ardente le saisit en chemin, et il périt, dans toute la force de l'âge, en 1358.

A son lit de mort, les dangers du royaume et de son fils paraissent l'avoir vivement occupé. Il rassembla ses généraux, et reçut leur serment de fidélité envers le jeune Urosch. Dans un des chants populaires, il concède au roi Wukaschin, le plus puissant de ses vassaux, le pouvoir impérial pour sept ans, à la charge de rendre ce pouvoir au jeune

prince dans la huitième année : c'est le désigner comme son tuteur. Tous ces chants représentent Urosch comme un enfant; mais l'histoire nous apprend qu'à la mort de son père, il avait dix-neuf ans, et était marié avec Hélène, princesse valaque.

Les gouverneurs puissants des provinces, sans égard pour leurs serments, mirent à profit la faiblesse et l'intelligence bornée du jeune tzar. Chacun d'eux considéra le pays qui lui était soumis comme sa propriété, prêts, à la vérité, à se réunir au tzar, comme ses alliés, contre toute attaque étrangère, mais non à lui obéir comme chef. Ce sont eux et leurs contemporains dont les actes font la matière de la plupart de nos poëmes. Nous nous contenterons, en conséquence, ne perdant point de vue le but de cette introduction, de mentionner ceux d'entre eux dont il est question dans ces chants populaires.

Celui qui rompit le premier avec le jeune Urosch, attaquant jusqu'à sa dignité de tzar, fut le gouverneur d'Acarnanie et de Macédoine, que les Serviens nomment *Bogdan* et *Sinischa*, les Byzantins *Siméon*, et les annales russes *Wratka*. Du moins tous ces noms paraissent désigner la même personne, qui ne peut être autre que celle que l'on signale maintes fois dans nos chants par le vieux Zug Bogdan (1). L'histoire ne dit rien des neuf

(1) Zug, en servien, signifie méridional. Peut-être ce sur-

Jugowitsches, qui ont, constamment à ses côtés, joué un rôle si brillant. Quelques écrivains ont dit que Bogdan était frère utérin de Duschan. Il est plus certain qu'il fut le beau-père du tzar Lasar, qui succéda à Urosch. Un chant populaire fort agréable raconte ce mariage.

La tzarine Hélène rassembla une assez forte armée. Elle ne se déclara pas ouvertement contre son fils; mais elle ne lui donna aucun appui, et ne parut occupée que de conserver son autorité.

Wukaschin, dont le gouvernement, limitrophe à celui de Sérès, s'étend vers le nord dans l'ancienne Servie, et qui avait pris le titre de *kralj*, roi, ne se déclara pas non plus contre le tzar. Mais toute la Servie se trouva divisée, lorsqu'il en vint à disputer le pouvoir souverain à un autre chef, Lasar Grebillanowitsch. Ce dernier commandait la partie nord-ouest de la Servie, où s'étendent les plaines du Matschwa, et à laquelle il paraît qu'il avait précédemment donné le nom de Sirmie. Sa sagesse et sa vaillance chevaleresque déterminèrent le clergé et le peuple en sa faveur. Il paraît qu'il eut, dans sa guerre avec Wukaschin, l'appui de la Hongrie; et pourtant elle n'eut aucun résultat décisif. Le roi Wukaschin, après cela, attaqua la tzarine Hélène, contre laquelle l'empereur grec s'unit à lui avec ses bandes turques. Mais à peine vit-il que,

---

nom doit-il être attribué à la résidence de ce gouverneur dans la Macédoine, partie méridionale de son état.

dans ce conflit, la fortune se déclarait en faveur des Serviens, qu'il opéra sa retraite. Il s'empara, par trahison, de la personne de l'empereur Mathieu Cantacuzène, et le livra à son adversaire Jean Paléologue. Il se conduisit avec la même perfidie envers son souverain Urosch. Tous les grands ayant fini par se rendre indépendants dans les provinces, ce malheureux tzar vivait alternativement à la cour de Lasar et de Wukaschin. Le sentiment de sa honteuse situation l'ayant enfin déterminé à fuir vers Raguse, Wukaschin, en ayant été informé, l'épia à la chasse, et l'assomma de ses propres mains avec sa massue, en 1368.

La race de Némanja ainsi éteinte, son empire parut devoir s'écrouler. Déja le ban de Bosnie avait détaché de la Servie les principautés de Setsk et de Trébanie, aujourd'hui l'Herzégowine. Les Turcs s'étaient établis solidement dans le Chersonèse de Thrace, et se portaient sur ce royaume envahi de toutes parts.

La plus courageuse résistance ne put rien contre le sultan victorieux Murat, un des plus grands généraux de cette époque. Il surprit sur le Ténare au point du jour l'armée servienne, encore ensevelie dans un profond sommeil (en 1371). Elle fut égorgée, le reste dispersé. Wukaschin et ses deux frères, le vaillant despote Ugljesch et le logothèle Gojko, y perdirent la vie : les deux derniers noyés dans le Ténare, et le premier tué par un valet dans sa fuite. Les chants populaires le font périr

dix-huit ans plus tard à la bataille d'Amselfeld. Il y en a plusieurs, particulièrement sur la mort de Wukaschin; nous en donnons un. Tous s'accordent à dire qu'il périt par la trahison.

Parmi plusieurs fils qu'il laissa, brille Marco, surnommé Kraljéwitsch, fils de roi. Une taille et une force gigantesque, une téméraire intrépidité, un goût irrésistible pour les entreprises périlleuses, le rendirent plus propre à devenir un héros d'aventure qu'un général de bataille : car si la prudence, la perspicacité du coup d'œil et l'art de profiter des occasions sont des dons précieux pour ce dernier, il ne faut pour l'autre que de la force corporelle et de l'adresse. C'est par cette raison qu'il est fait mention de lui dans mille chants populaires, tandis que l'histoire en parle fort peu, et n'en fait mention que comme d'un prince chassé de son héritage, et forcé à des démarches contraires à sa volonté. En effet, à peine la mort de Wukaschin fut-elle connue, que Lasar de Sirmie et le gouverneur d'Uschitza s'emparèrent de plusieurs de ses provinces. George Balza, gendre du roi et beau-frère de Marco, ayant un commerce secret avec l'épouse de ce dernier, s'empara, au moyen de sa perfide coopération, du reste des états de Wukaschin. Ainsi chassé par leurs propres sujets, ses fils se jetèrent dans les bras de l'ennemi. Marco obtint du sultan turc quelques domaines assez importants, et le servit comme son vassal dans ses guerres contre les chrétiens. D'a-

près nos chants, il fut porté à cette extrémité par la malédiction de son père, et ne servit les infidèles qu'avec un cœur révolté.

Il fut très-considéré par les Turcs, et le sultan lui-même tremblait devant sa colère, qui le mettait dans un état semblable à la rage des Scandinaves. L'histoire confirme qu'il demeura fidèle à sa croyance religieuse; car elle le fait s'écrier dans la bataille sanglante de Rovini contre les Valaques: « Que le Christ soit avec moi, ô Dieu! et puissé-je être le premier qui tombe dans le combat! » En effet, il périt ce jour-là même (1392). Mais il vécut pendant quatre siècles encore dans la croyance du peuple. Les chants populaires de la Servie prétendent qu'il vit encore, mais que, depuis l'invention de la poudre, il s'est caché dans les forêts des montagnes, épouvanté de l'idée que la main d'un faible enfant peut vaincre la force du plus vaillant des héros.

En suivant la carrière parcourue par Marco, relativement à l'histoire de Servie, nous voyons que, par la bataille perdue près de Ténare, l'état fut ébranlé jusque dans ses fondements. Les puissances chrétiennes voisines, menacées d'un semblable danger par les entreprises continuelles des infidèles, virent ce malheur s'approcher avec une incroyable apathie. Malgré les demandes expresses de l'empereur grec, malgré les pressantes admonitions du pape, le roi Louis de Hongrie ne tourna point ses armes contre les Turcs : aveuglé par son

ressentiment, il ne voyait que sa guerre avec les Vénitiens, contre lesquels il dirigea toutes ses forces. Le ban de Bosnie, Twartko, non moins aveuglé sur les mêmes dangers, tourna ses armes contre la Hongrie, dont il convoitait la domination, profitant des divisions des états voisins.

Il ne restait plus, après que les grands se furent en partie détruits les uns par les autres, ou soumis au joug des Turcs, qu'un seul homme puissant sur lequel la nation concevait quelque espérance: c'était Lasar. Il avait agrandi son état peu à peu, d'abord par l'héritage du fils de Wukaschin, ensuite par la réunion des domaines de plusieurs de ses concurrents vaincus. L'apparence de ses forces fit croire qu'il pourrait maintenir la considération du nom servien. D'ailleurs ses qualités personnelles, comme nous l'avons déja observé, l'avaient rendu cher au clergé et au peuple; car il était brave, bon, modeste et religieux à un haut degré. Son origine le rendait fort recommandable; non seulement il était allié, par sa femme Militza, fille du général Bogdan, à la famille de Nemanja, mais le peuple croyait fermement qu'il était lui-même fils d'Étienne Duschan, né d'une femme d'un haut rang, quoique hors du mariage. L'affection que le tzar lui avait constamment montrée, le soin avec lequel il l'avait fait élever sous ses yeux, avaient confirmé cette opinion. Tant qu'un tel homme vivait, le peuple servien ne pouvait perdre courage, ni abandonner tout-à-fait l'espérance de

voir se renouveler la grandeur qu'il avait acquise précédemment.

Le premier acte du clergé, dans ce but, fut de proposer au prince, dans un synode qui eut lieu à Ipek, en 1376, de prendre le titre de tzar. Lajar y consentit, et se fit couronner solennellement, par le patriarche de Servie, Ephrem, en présence de l'ambassadeur de Constantinople. Toutefois, vraisemblablement par modestie; il n'usa point de ce titre, ce qui fit qu'à l'étranger on n'eut point égard à cette exaltation, et détermina aussi, peut-être, par la suite, le ban de Bosnie, Twartko, à prendre le titre de roi.

La Servie jouit pendant dix ans de quelque repos : quelques combats aux frontières ou sur le territoire étranger n'étaient pas dans le cas, à cette époque où ils étaient si communs, de troubler la paix générale, que Lasar paraît avoir employée à la seule fondation de quelques églises et monastères. Mais, pendant ce temps, le sultan Murat poursuivait ses conquêtes; il avait rendu le prince des Bulgares, Sischman, son tributaire, et se dirigeait sur la Servie. Lasar demanda des secours à la Bosnie et à la Hongrie : mais cette dernière était déchirée par des dissensions intestines, et Twartko occupé à en tirer parti. Lasar rassembla toutes ses forces, et attendit l'ennemi sur la Morawa. La fortune lui parut d'abord favorable : mais les Turcs reçurent de nouveaux renforts; Nissa, capitale du pays, fut prise d'as-

saut. Des envoyés de Twartko vinrent auprès du tzar, lui conseiller de céder à la nécessité, et de chercher une compensation dans le partage de la Hongrie. Quelques grands appuyèrent cet avis, et entre autres Wuk Brankowitsch, gendre du tzar. Mais, privé de toute présence d'esprit, Lasar envoya au vainqueur sa soumission, un tribut, mille soldats pour son armée : à ces honteuses conditions, le sultan lui accorda la paix.

Pendant que ce dernier s'occupait de l'entière soumission de l'Albanie et de la Thessalie, le tzar fit une irruption en Hongrie. Mais il s'en repentit presque aussitôt. Le profond sentiment de son humiliation envers les Turcs le détermina à d'autres entreprises. Il envoya à la hâte quelques affidés chez les princes ses voisins, pour leur représenter les dangers communs qui les menaçaient, et pour conclure une alliance défensive. Il alla lui-même près du roi de Hongrie, qui avait de nouveau soumis la Bosnie, et s'y était établi; mais il ne paraît pas que ce prince répondit à ses vœux. Ses envoyés furent plus heureux, car ils trouvèrent les Bulgares, les Albanais et les Thessaliens disposés à se réunir pour secouer le joug des Turcs.

Ainsi les libertés de la Servie auraient pu encore être sauvées, si le germe de la destruction n'eût pas existé dans son sein. Car, pendant que les princes alliés et les coreligionnaires tendaient les mains à ce peuple menacé, la discorde régnait

au camp et à la cour du tzar. Parmi ses gendres étaient Wuk Brankowitsch, déja cité, et Milosch Obilitsch, le plus brave héros et l'ornement de la Servie. Wuk voyait Milosch d'un œil jaloux, et celui-ci l'autre avec méfiance. Wuk était un des plus puissants seigneurs du royaume, gouverneur de plusieurs provinces, et d'une haute origine. Milosch, au contraire, d'une naissance obscure, ne devait la considération dont il jouissait, et l'alliance honorable du tzar, qu'à l'éclat de ses qualités personnelles. Une légère altercation entre leurs épouses fut l'occasion d'une rupture complète entre les deux généraux. Wukossawa, femme de Milosch, vantait la bravoure de son mari; sa sœur Marie, la puissance du sien. Un mot en attira un autre, Marie mit Milosch fort au-dessous de son époux; irritée, Wukossawa lui donna un soufflet. L'offensée, versant des larmes de rage, courut à son époux, et lui dit son outrage. Wuk, pour venger sa femme, et suivant peut-être le penchant secret de son cœur, appela Milosch à un combat singulier. Il fut ordonné avec l'autorisation du tzar. Ils combattirent, et Milosch démonta son adversaire, mais sans le blesser.

Nous ne savons pas si ce fut le sentiment de cette humiliation qui porta Wuk à former de secrètes relations avec le sultan. Mais la trahison fermentait dans son cœur; il chercha à attirer sur Milosch la méfiance du tzar, et fit donner à ce dernier l'avis secret des prétendues intelligences de Milosch avec

Murat. Les deux armées, préparées au combat, étaient près d'une hauteur considérable, dans la Servie méridionale, nommée *Kossowo, Amselfeld*, ou champ des Merles (c'était en 1389). Soit que Lasar n'eût pas une foi absolue à la dénonciation, soit qu'il ne fît que suivre la générosité naturelle de ses sentiments, il mit Milosch à l'épreuve d'une manière qui prouve dans tous deux une ame élevée. La veille de la bataille, il rassembla tous les chefs de l'armée dans un repas. Tout-à-coup il prit sa coupe, et se tournant vers Milosch, il lui dit: «Je t'offre cette coupe, Milosch Obilitsch, et je souhaite que tu la vides à la réussite de tes projets, quand même tu devrais demain, dans la bataille, me livrer au sultan!» Milosch étonné se leva, prit la coupe, fit raison au prince en la vidant, et jura, par les choses les plus sacrées, qu'il prouverait qu'il était fidèle à son maître et à sa religion.

Le lendemain matin, à la pointe jour, il avait disparu avec deux jeunes héros, dont nos chants parlent beaucoup, Milan Toplitz et Iwan Kossantschitsch. Il avait tenu secret son projet de tuer Murat, et de mettre par là le camp ennemi en confusion. Sa disparition ne pouvait donc manquer de confirmer l'accusation de Wuk, et la portion de l'armée qu'il commandait fut dans une grande perturbation. Des personnages éminents opinaient déja pour une soumission immédiate, quand le tzar fit aux troupes une allocution courte, mais forte, qui les remplit d'un élan admirable, et l'on

marcha à l'ennemi avec la plus parfaite confiance.

Milosch, cependant, était parvenu au camp des Turcs (on ne parle plus de ses compagnons). Faisant croire, par les signes en usage, qu'il était venu en ami, il demanda à être présenté à Murat. Son nom était si célèbre, que, reçu avec joie comme transfuge, il obtint d'être conduit immédiatement à la tente du sultan. Le Servien s'agenouilla devant lui; mais en se baissant pour lui baiser la main, il tira son poignard et le frappa de plusieurs coups dans le cœur. Les Turcs qui étaient présents tombèrent sur lui; mais Milosch chercha encore à s'échapper par la fuite; il s'élança hors de la tente, et il en coûta la vie à plusieurs avant qu'on parvînt à le tuer. L'un d'eux lui coupa la main droite qui, d'après quelques écrivains, fut conservée enchâssée dans de l'argent au tombeau de Murat en Bithynie. Le sultan vécut encore plusieurs heures; il put donner des ordres, et même condamner à mort le tzar, qui lui fut amené prisonnier. Les chroniques disent que le tzar trouva Milosch encore vivant, mais enchaîné dans la tente du sultan, et que le woïwode s'étant jeté à ses pieds, lui avait tout avoué (1).

(1) On raconte la mort de Murat autrement : il allait se promenant sur le champ de bataille, lorsqu'un Servien blessé se leva tout-à-coup et le frappa. D'autres disent encore que le projet de Milosch fut accompli par douze boïards conjurés.

La portion de l'armée commandée en personne par le tzar se comporta de la manière la plus vaillante. Les Turcs fuyaient de toutes parts, et ne furent ramenés au combat, avec beaucoup de peine, que par l'appel que les généraux leur firent de venger l'assassinat de leur maître. Avant que la mort de Murat fût connue au camp servien, le traître Wuk Brankowitsch avait déja livré à l'ennemi, sans qu'elle s'en doutât, l'aile qu'il commandait : en sorte que Lasar avait affaire à toute l'armée turque. Toutefois les Serviens ne perdirent point courage, tant qu'ils virent leur chef combattre dans leurs rangs. Malheureusement son cheval s'abattit, et, jusqu'à ce qu'on lui en amenât un autre, il fut méconnu des siens. Peu après, voyant son cheval gris pommelé tombé entre les mains de l'ennemi, promené sur le champ de bataille, ils prirent la fuite dans la terreur que leur donna la mort présumée du tzar, et lorsque celui-ci reparut, il lui fut impossible de les retenir. Entraîné malgré lui dans le trouble général, il fut précipité dans un fossé, où, d'après quelques écrivains, il fut immédiatement égorgé, et, suivant d'autres, fait prisonnier et conduit près du sultan mourant pour adoucir l'agonie de ce dernier.

Les Turcs, qui eux-mêmes avaient beaucoup

---

Mais le récit du texte est plus fondé; et, sans doute, c'est depuis cette aventure que les étrangers que l'on introduit auprès du sultan ont toujours les mains liées.

souffert, n'osèrent pas continuer la poursuite des fuyards; ils se contentèrent de dévaster le pays environnant, et d'élever en l'honneur de Murat, sur le champ de bataille, un monument énorme de pierres. Bajazet monta alors sur le trône de son père.

Depuis la perte de cette bataille, nous voyons l'empire servien marcher à grands pas vers sa chute. Elle fut en quelque sorte accomplie dans cette fatale journée, parce qu'avec elle disparurent les dernières traces de sa liberté. Il n'y eut plus de tzar. On vit encore la Servie, sous Étienne Lasaréwitsch, auquel le titre de despote fut accordé, lors de son séjour à Constantinople, on vit cet état chercher son salut, tantôt sous la protection de la Hongrie, tantôt dans une alliance avec les Turcs. Le traître Wuk Brankowitsch reçut sa punition peu de temps après, et moissonna ce qu'il avait semé. Il fut complétement trompé en se flattant que le sultan lui abandonnerait toute la Servie, comme prince tributaire. Bajazet ne voulut point d'un vassal aussi puissant. Aussitôt après la bataille, il envoya complimenter la tzarine Militza, lui demander sa fille, et à cette condition lui promit de laisser à son fils Étienne Lasaréwitsch l'héritage de son père : il lui imposait encore, à la vérité, un tribut, et l'obligation de le suivre dans toutes les guerres qu'il entreprendrait. La tzarine rassembla les membres les plus distingués du clergé pour délibérer sur cet objet, et il fut dé-

cidé qu'on sacrifierait la jeune princesse à la conservation de l'état et de la religion. La belle Milewa fut conduite au sultan, et lui plut tellement, qu'elle obtint l'honneur équivoque d'être élevée au rang de sultane favorite. Wuk dut se contenter de quelques parties de la Servie méridionale et de la Macédoine, et fixa sa résidence à Achrida. Mais ayant voulu de là attaquer Étienne Lasaréwitsch et le tracasser de toutes sortes de manières, et la tzarine s'en étant plainte à son gendre, celui-ci, sans autre éclaircissement, l'attira chez lui, le fit incarcérer, et, comme il avait trouvé le moyen de s'échapper, il le fit empoisonner dans sa fuite (1396). Sa veuve et ses enfants restèrent en possession d'une partie de ses domaines; mais les places principales reçurent des garnisons turques.

Le vieux roi de Bosnie, sur ces entrefaites, était mort. Son successeur Dabischa eut une autre politique en se liant aux Hongrois, qui chassèrent les Turcs du pays, et qui par occasion dévastèrent la portion de la Servie leur tributaire. Après la mort de Dabischa, la Bosnie fut le théâtre de troubles intérieurs violents. Trois chefs différents y combattaient pour s'emparer du pouvoir, et ce malheureux pays fut mis au pillage tour à tour par celui des compétiteurs qui parvenait à y établir sa puissance éphémère.

Dans les premières années du 15^e^ siècle, les Mongoles asiatiques parurent trop puissants aux yeux du sultan Bajazet, et 5000 Serviens furent

conduits par lui à la suite de son armée, dans cette partie du monde qui leur était étrangère.

Dans une effroyable bataille, à Ancyra, une armée turque innombrable fut complétement anéantie, et le sultan Bajazet pris : plus de trois cent mille morts couvrirent le champ de bataille. Étienne Lasaréwitsch se retira, suivi d'un petit corps des siens, avec son frère Wuk, George, le fils aîné de Wuk Brankowitsch, et le second fils de Bajazet, qu'il avait sauvé au péril de sa vie. Tous se sauvèrent à Constantinople, où ils furent accueillis par l'empereur Manuel Paléologue. Bientôt après furent conclus de nouveaux traités. La Grèce et la Servie devaient reprendre leurs anciennes limites, et Soliman être reconnu par les deux princes. Personne ne songea à profiter de cette déconfiture des Turcs pour l'anéantissement de leur empire en Europe; chacun ne pensa qu'aux avantages personnels qu'il pouvait en tirer. C'est ainsi que la politique des princes est toujours la même, il n'y a que la forme suivant laquelle elle se montre aux peuples, qui varie suivant les divers siècles.

Soliman trouva bientôt une occasion de requérir le secours que les princes chrétiens lui avaient promis. Son frère Mussa lui disputait la couronne, et vint en Europe. Dans une bataille près de Byzance, en 1403, Étienne décida la fortune pour Soliman, et Mussa s'enfuit en Asie-Mineure. Mais Soliman se montra fort peu reconnaissant. George Brankowitsch, qui, conformément au traité

de Byzance, s'y était maintenu fortement, accourut au camp de Soliman, et le trouva porté à appuyer ses prétentions sur la Servie. Alors Étienne se vit forcé de rechercher l'appui des Hongrois. Il y eut auprès de Tripol, et sur le même champ de bataille des Merles à Kossowo une deuxième bataille considérable, dans laquelle les Serviens et les Hongrois eurent l'avantage, ce qui assura la paix aux premiers pour quelques années.

Étienne en profita pour prendre de sages dispositions. Il remit de l'ordre dans les affaires longtemps abandonnées, punit avec douceur, et ne prit point envers les coupables les manières dures d'un chef slave. Il songea aussi à l'avenir de l'autre vie, en faisant beaucoup de pieuses fondations; en sorte que, comme son père, il conquit l'amour du clergé et du peuple.

Mais ces heureuses circonstances ne durèrent que peu d'années. Son propre frère Wuk entra, avec une armée du sultan Soliman, en Servie, et, appuyé de sa faveur, il exigea le partage de la Servie (1408). Pris au dépourvu, et ménageant son frère, Étienne s'enfuit à Belgrade. Le feu et le pillage marquèrent les pas de l'armée à sa poursuite. Ces bandes furieuses et insatiables occupèrent le pays pendant six mois, au bout desquels Étienne se décida à accepter le sort humiliant que lui imposaient son frère et George Brankowitsch. Par la médiation du roi de Hongrie, il vint à bout de conserver la souveraineté de la moitié de la Servie.

Bientôt après, les deux frères se virent encore entraînés dans les guerres des Turcs en Asie-Mineure. Wuk y perdit la vie. George Brankowitsch prétendit à la succession de ses domaines, et chercha à s'en assurer par la protection des Turcs. Mais à la fin, fatigué de l'indigne conduite de l'ivrogne Mussa, il se réconcilia avec Étienne, et lui resta dès ce moment fidèle jusqu'à sa mort. Ils eurent alors à soutenir contre Mussa une guerre fort opiniâtre, dont à la fin l'arrivée de Mahomet les délivra. Ce dernier s'empara du trône, sauva l'empire turc de sa ruine, et, occupé du soin de diverses autres conquêtes, accorda, tant qu'il vécut, le repos et la paix au despote de Servie. En reconnaissance, Étienne conserva aussi à son fils et successeur Murat la fidélité jurée. Bientôt après, Étienne lui-même mourut, veuf et sans postérité, et un sentiment vraiment plein de grandeur d'ame paraît l'avoir guidé, lorsqu'il institua pour son héritier celui qui, pendant tant d'années, s'était montré son ennemi, George Brankowitsch. Il eut sans doute pour but d'épargner à son pays de nouveaux débats. Étienne, fils de Lasar, fut le plus vertueux et le plus humain des princes qui ont régné sur la Servie, et sa bravoure personnelle l'eût rendu digne d'une position plus honorable. Mais il manquait de cette force d'ame et de volonté qui aurait seule pu le garantir, dans les circonstances difficiles de son siècle, de l'humiliation à laquelle il se soumit.

George Brankowitsch monta sur le trône à soixante ans; mais son esprit n'était point affaibli, et son corps était dans toute la plénitude de la force humaine. Pendant les trente années de son règne, la Servie fut plus que jamais le théâtre de guerres désastreuses, destinée que George chercha en vain à détourner par une politique astucieuse, et par quelques ruses perfides. Quoiqu'il inspirât le respect par une stature grandiose, qu'il eût l'art de persuader par son éloquence, qu'il fût plus circonspect et plus discret que son prédécesseur, il manquait entièrement de cette fidélité consciencieuse, par laquelle ce dernier obtint plus d'avantages que lui par toute son adresse et ses détours. Pendant les trois premières années, le despote ne fut point attaqué. Murat était occupé, tantôt devant Constantinople, tantôt en Asie, et ne paraissait porter aucune attention aux affaires de la Servie. Il revint en 1430, et ce fut alors seulement qu'en envoyant des ambassadeurs en Servie, il fit connaître ses prétentions à la souveraineté de tout le royaume, faisant observer que George n'y avait aucun droit. George fit des soumissions de toute espèce; l'offre d'un tribut, celle de sa fille Marie, satisfirent le sultan pour le moment; mais George vit bien que son repos serait de peu de durée. Occupé particulièrement de son salut personnel, il chercha à s'assurer un refuge en Hongrie pour les temps du danger.

Dans ce dessein, il offrit au roi de Hongrie

l'échange de la forteresse limitrophe de Belgrade, par lui fort convoitée, contre quelques propriétés et châteaux assez importants en Hongrie. L'échange eut lieu, et excita à un haut degré le mécontentement et les plaintes des Serviens. La colère de Murat se montra plus active. Il envoya incontinent des troupes dans le pays, qui y détruisirent plusieurs villes, et George se vit contraint à de nouvelles humiliations. La jeune Marie fut alors livrée au sultan : ses frères aînés l'accompagnèrent jusqu'à Andrinople, et durent y rester en ôtage. Mais les Turcs murmurant de ce que le sultan ne prenait pas un parti plus décisif sur la Servie, boulevard de la Hongrie, Murat y porta une forte armée; il fut à la vérité battu d'abord par une armée hongroise, accourue au secours des Serviens, mais il conquit enfin tout le pays dans la campagne suivante. George s'enfuit avec son plus jeune fils Lasar, et plusieurs personnages éminents du clergé et de la noblesse, en Hongrie (1439).

Un secours tardif lui fut promis; mais avant de l'avoir pu effectuer, toutes les places de la Servie tombèrent successivement au pouvoir de l'ennemi. Belgrade seule fut en vain assiégée par le sultan. Une maladie contagieuse fort grave se répandit alors dans l'armée hongroise. Le roi de Hongrie lui-même en fut atteint et mourut : les soldats se débandèrent de toutes parts, et il ne fut plus possible, cette année, de penser à une campagne. George, au désespoir, chercha autour de lui d'autres se-

cours. Irrité de ces démarches, qui toutefois n'eurent aucun résultat, le sultan tourna sa rage sur les malheureux enfants qu'il avait en ôtage. Il leur fit crever les yeux et les envoya en Asie.

Cependant George se rendit à Antivari, et de là à Raguse, où il mit ses trésors en sûreté. Murat exigea qu'on lui livrât son ennemi, et fit les menaces les plus terribles; mais les Ragusains honoraient leur hôte, et ils se bornèrent à le supplier de détourner les malheurs dont leur république était menacée, en s'éloignant au plus tôt : ses trésors devaient lui être conservés, tandis qu'un document ostensible ferait croire qu'il les aurait emportés. Sur une de leurs portes, on écrivit : « Par cette porte, le despote George est entré avec tous ses trésors : » sur une autre : « Par celle-ci, il s'est retiré emportant ses trésors. » Les Ragusains conservèrent, de la même manière, la fortune et les papiers de famille de beaucoup de grands seigneurs de la Servie.

George retourna en Hongrie, où tout se disposait pour une nouvelle campagne. L'assaut de Belgrade fut heureusement repoussé, et Jean de Hunyad, célèbre général hongrois, parvint en peu de temps à reconquérir toute la Servie. Dans ce même temps, le célèbre Scanderberg se trouvait en Épire, et, s'étant allié aux ennemis du sultan, l'obligea à diviser ses forces. Alors fut conclue la paix de Szegedin, par laquelle toute la Servie fut rendue au despote George (1444).

Dans la guerre qui eut lieu ensuite, George se montra peu reconnaissant. Tous ses soins eurent pour unique but de se voir confirmé par Murat dans la possession de la Servie. Tel fut le motif qui lui fit garder la neutralité dans la sanglante bataille près de Varna, et procurer ainsi la victoire au sultan. Il se montra d'une manière plus décisive encore contre les intérêts de la chrétienté, lorsque, dans une nouvelle bataille plus funeste à Kossowo, le sultan vainquit Hunyade pour la seconde fois. Les circonstances précises de cette affaire appartiennent à l'histoire de Hongrie. On n'y reconnaît que trop bien la perfidie du despote. Le général hongrois s'était séparé de ses compagnons; désarmé et déguisé, il cherchait à se sauver en Hongrie, en traversant la Servie. Dans cette dure extrémité, il tomba entre les mains de George, qui le retint prisonnier à Semendria, jusqu'à ce que les menaces des états de Hongrie et des promesses considérables de la part de Hunyade lui-même le déterminèrent à lui rendre la liberté. Mais la Servie eut à subir la peine de la trahison de son despote; car, dans l'année suivante, les dévastations les plus épouvantables vengèrent l'offense faite au général, et ce ne fut qu'avec bien de la peine que les prières et les promesses de George lui firent accorder la paix.

Cependant Murat était mort. Son successeur, Mahomet II, trouva prudent de différer l'anéantissement de la Servie jusqu'après l'entière con-

quête de l'empire grec (1453). Constantinople tomba; les Hongrois et les Serviens demeurèrent spectateurs inactifs de cette chute. Alors Mahomet se tourna contre eux. George rechercha de nouveau les secours de la Hongrie. Les forteresses de la Servie tinrent bon : mais la discorde qui se mit entre quelques grands, et qui devint une véritable guerre civile, favorisa les progrès des Turcs. Il furent bientôt maîtres du pays, Semendria et Belgrade seules ayant fait résistance.

George trouva la Hongrie en armes et en état de défense; mais on y était fort peu disposé à rien entreprendre pour soutenir la Servie; et quels que fussent ses efforts suppliants et son éloquence, ils échouèrent auprès de la diète assemblée à Raab, ainsi qu'auprès du roi, qu'il alla chercher à Vienne.

Un missionnaire, le P. Jean Capistran s'y trouvait, envoyé par le pape, dans le but de réunir la chrétienté à une commune croyance. Peu importait aux Turcs : mais il n'en était pas de même pour les Grecs dissidents. La condition d'un secours efficace fut la réunion à l'église romaine. Le despote nonagénaire ne put se soumettre à cette humiliation : ce fut toutefois plutôt par fierté que pour la cause de sa religion qui lui était, dit-on, assez indifférente. Il retourna à Semendria, avec la triste détermination d'attendre son sort de la main du vainqueur.

Et pourtant la Servie fut sauvée encore une

fois. Les Hongrois délivrèrent Belgrade, et repoussèrent les Turcs jusqu'à Sophie. Malgré ce succès, George se rangea du côté de ces derniers (1456). Mais sa mort approchait. Il fut blessé et pris dans un combat avec quelques seigneurs hongrois, parents du général Hunyade, qui venait de mourir. Un ancien écrivain remarque qu'il eut les doigts coupés, ces doigts avec lesquels il avait signé tant de faux engagements. Remis en liberté, soit en raison de nouvelles promesses, soit pure générosité de son vainqueur, Michel Szylagyi, il mourut peu après de l'affaiblissement, suite de l'hémorragie de ses blessures (1457). Il ordonna, sur son lit de mort, que son épouse, Irène, princesse grecque, exerçât l'autorité souveraine en Servie, avec l'appui du conseil de ses trois fils. Mais le temps était arrivé où ce pays devait être totalement effacé du rang des états politiques, et les crimes les plus dénaturés aidèrent à sa dissolution. Lasar, le plus jeune et le plus corrompu des fils de George, empoisonna sa mère. Nous ne savons pas de quelle manière il s'y prit pour se faire quelques partisans; mais il parvint à chasser ses frères. Grégoire s'en fut à Constantinople, où il se fit moine, et Étienne en Hongrie. Lasar n'eut pas à se réjouir d'un trône ainsi acquis. Ce fut en vain qu'il offrit sa soumission à Mahomet, dont les apprêts lui annonçaient sa perte. La terreur et les tourments de sa conscience s'emparèrent de ses facultés, et il mourut ainsi fort à propos, à peine cinq semaines après son père.

Dans cette extrémité, sa veuve, Hélène Paléologue, ne sachant que devenir, recourut au pire de tous les moyens : elle fit don de tout le pays au pape, croyant par là se procurer l'appui des puissances catholiques. Mais toute la population, attachée à la foi grecque, s'éleva contre cette imprudente démarche : les citoyens des villes les plus distinguées s'en trouvant irrités, allèrent eux-mêmes au devant du sultan qui s'avançait, et implorèrent sa protection (1459). Il est affreux de penser que, malgré cette soumission volontaire, le pays fut dévasté et dépeuplé, les couvents brûlés, et 200,000 hommes et femmes réduits en esclavage : c'est ainsi que la Servie devint une province turque, et qu'elle est demeurée, sauf une interruption bien courte (1), depuis la moitié du 15ᵉ siècle, courbée sous le joug fatal de l'oppression et de l'humiliation d'un pays conquis. Tel fut aussi, bientôt après, le sort de la Bosnie, et pendant bien long-temps, la cause des guerres entre la Hongrie et les Turcs.

Le titre de despote en Servie eut une durée d'un demi-siècle, et cette dignité assura à la Hongrie la suzeraineté de ce pays. Lorsqu'Étienne, le second fils de George, se réfugia dans ce royaume, il fut salué, par ce qui restait de ses troupes, du titre de despote; mais les efforts qu'il fit pour en

(1) A la paix de Passarowitz, en 1718, la Servie fut presque en entier cédée à l'Autriche, qui la rendit, en 1739, à la paix de Belgrade.

obtenir l'autorité réelle, furent inutiles; il erra, depuis ce temps, fugitif, de côté et d'autre, et mourut enfin en Italie. Cependant, outre les Serviens qui l'avaient suivi en Hongrie, quelques milliers de ceux qui avaient émigré en Sirmie, partie orientale de la Slavonie, avaient obtenu la protection du roi Mathias Corvinus. Dans l'année 1471, ils se choisirent un nouveau despote en la personne d'un fils de Grégoire, petit-fils de George. C'était Wuk, qui, à cause de sa bravoure et de son adresse, fut surnommé Zmaj (le dragon). Le roi lui assigna une résidence en Sirmie, de laquelle il ne manqua pas une occasion d'incommoder les Turcs. Après sa mort, les colonies serviennes jouirent encore du faible honneur de nommer un despote. Le plus âgé des fils d'Étienne, George, s'était fait moine: nous le voyons, pendant plusieurs années, sous le nom de l'évêque Maxime, s'employer activement, tantôt en Sirmie, tantôt en Walachie, pour le bien-être de ses coreligionnaires; il fut honoré pendant sa vie, et considéré comme un saint après sa mort. Le plus jeune, Jean, fut le dernier despote des Serviens.

Ce prince était peu doué de l'esprit guerrier de ses concitoyens. Sa vie n'offre rien de remarquable. Après sa mort, Hélène, sa femme, de la noble famille Jakschitsch, porta, dix-huit ans encore, le titre de *despotisne*. Dans le siècle suivant, cette dignité fut encore portée quelquefois par des gentilshommes serviens, mais sans qu'ils fussent confirmés dans

cette autorité. Ces émigrés, dont le nombre s'accrut considérablement, finirent par former des établissements en Hongrie et se réunir à cette nation. Ils en forment encore en ce moment une partie fort estimée. Plusieurs noms serviens brillent dans l'histoire de la maison d'Autriche; mais nous occuper plus long-temps de cet objet, ce serait dépasser le but de cet abrégé.

La *Revue germanique* a publié, en 1829, deux excellents articles sur l'histoire de la Servie, les mœurs de ses habitants et les dernières révolutions qui ont bouleversé cette malheureuse et intéressante contrée; nous ne croyons pouvoir mieux faire, dans l'intérêt de nos lecteurs, que de rapporter ici ces utiles et précieux renseignements. Sous le double rapport des lois, des coutumes et usages, ils éclaireront le texte de ces chants populaires, et, continuant jusqu'à nos jours la chaîne des événements politiques, ils termineront d'une manière exacte et satisfaisante l'essai historique que nous venons de donner de la nation servienne. On peut aussi consulter l'ouvrage allemand de Léopold Ranke, intitulé *Révolutions de Servie*, qui a servi de texte aux articles suivants.

« L'insurrection de la Servie, qui, il y a vingt ans, retentit dans toute l'Europe, est une des époques les plus intéressantes de l'histoire de tant de nations chrétiennes subjuguées par le cimeterre mu-

sulman, et qui n'ont cessé de protester, les armes à la min, contre la tyrannie d'un conquérant dont trois siècles de possession n'ont pu adoucir la férocité. Des révoltes, des soulèvements sont, pour ainsi dire, toute l'histoire des peuples esclaves; tout le reste n'est qu'un gémissement étouffé, un murmure secret, un bruit de chaînes monotone.

« Les hordes slaves semblaient, dans les temps de la décadence de l'empire romain, destinées à jouer dans l'Orient le même rôle que les tribus germaniques remplirent avec tant d'éclat dans l'Occident. Dès le dixième siècle, elles étaient maîtresses de l'Épire, de la Macédoine, d'une partie même de l'antique Hellade. Mais le succès ne répondit pas à ces commencements. Au quatorzième siècle seulement, les Serviens, qui, avec les Bulgares, étaient la tribu dominante, semblaient au moment de devenir les maîtres de l'empire d'Orient. Leur roi, Étienne Duschan, avait un lieutenant en Étolie et régnait sur la Macédoine. Déja il s'intitulait sur ses monnaies empereur et roi, et marquait les drapeaux d'une aigle à deux têtes. Tous les woiwodes reconnaissaient sa loi; en 1356 il se mit à la tête de quatre-vingt mille hommes, et s'avança pour porter le dernier coup à l'empire défaillant. Mais la destinée en avait décidé autrement : Étienne mourut au plus fort de sa puissance; sa mort rompit le lien qui avait momentanément uni les Serviens en un seul faisceau. Dans cette même année, les Turcs s'établi-

rent définitivement en Europe. Les Serviens seuls pouvaient leur résister; malheureusement le sceptre de Duschan était tombé entre les mains d'un prince faible et pusillanime, à qui les woiwodes refusèrent d'obéir, et qui avait pour adversaire Amurat I[er], le victorieux : trente-trois années seulement après la mort du grand Étienne, les Serviens perdirent, à la bataille de Kossowo, leur liberté et leur indépendance; le commencement du seizième siècle les trouva esclaves; et si toutes leurs tribus ne furent pas réduites à une égale servitude, toutes tombèrent dans la même barbarie.

« Dans la Bosnie, la noblesse embrassa pour la plupart l'islamisme; peu à peu la plus grande partie de la nation suivit l'exemple de ses chefs; grace à cette apostasie, les Bosniens s'égalèrent à leurs vainqueurs; mais ils conservèrent leur ancien langage et le souvenir de leur origine. Les sandjacs ou gouvernements de la Bosnie sont devenus héréditaires; la capitale Sérajévo forma une sorte de république oligarchique (1).

« Dans l'Herzégowine, une partie des anciens woiwodes, tout en demeurant fidèles à la foi chrétienne, ont été maintenus dans leurs priviléges. Sous leur protection le peuple jouit de quelque liberté; d'autres cantons encore surent conserver la même indépendance. C'est ainsi que les com-

(1) Voyez Pertusier, la Bosnie. Paris, 1822.

munes de Monténégro se gouvernent encore aujourd'hui selon leurs anciennes coutumes et les mœurs de leurs pères, tantôt sous l'autorité d'un magistrat de la famille des Radowitch, tantôt sous celle de leur évêque (1).

« Beaucoup de Slaves, d'origine servienne, vivent sous le sceptre de l'Autriche. Les uns ont défriché les déserts de Warasdin et de Carlstadt, et sont représentés à la diète de Hongrie; les autres forment la plus grande partie de ces colonies militaires qui gardent les frontières de la monarchie autrichienne contre la peste et les incursions des Turcs. Toutes ces nations, et avec elles les Dalmates et les Morlaques, au nombre de plus de quatre millions, forment un seul et même peuple, ayant même langue, mêmes mœurs. Mais les uns forment les avant-postes du croissant, les autres gardent les frontières de l'Autriche. Le sort le moins favorable échut à ceux qui demeurèrent dans la Servie proprement dite ; là huit cent mille Slaves chrétiens vivent au milieu des Turcs, sous le joug immédiat de leurs maîtres, sans priviléges, sans franchises, et sans noblesse héréditaire. Il n'y a dans la Servie, gouvernée par le pacha de Belgrade, que des vainqueurs et des vaincus, des maîtres et des esclaves. Toutefois cet esclavage n'a pas toujours été également rigoureux. Au seizième siècle, il pesait à la fois sur les personnes et sur les biens.

(1) Vialla de Sommières, *Voyage au Monténégro*.

Le spahi enlevait la dixième gerbe dans les champs; tous les ans, à Noël, chaque maison apportait au pacha son contingent de froment, d'orge et d'avoine, et tous les mâles avaient à payer au sultan la karatsch. Ce n'était pas tout: souvent les paysans étaient traînés, depuis Belgrade jusqu'à Constantinople, pour travailler dans les prairies du grand-seigneur; d'autres encore servaient pendant cent jours dans les champs du pacha. En tout temps les spahis et les janissaires demeuraient dans les villages et y exerçaient sans relâche le droit du vainqueur. Tous les cinq ans, le tribut des garçons leur enlevait la fleur de la jeunesse; du reste, nulle sécurité pour ceux qui y échappaient, le pays étant sans cesse infesté de brigands, qui ravissaient des hommes pour les vendre comme esclaves.

« Tel fut le sort des Serviens sous Soliman I$^{er}$. Il changea avec le temps, s'améliora à mesure que l'empire ottoman tombait en décadence. Au dix-huitième siècle le raja put respirer. Le tribut des enfants cessa d'être exigé, le brigandage s'abolit à mesure que l'esprit guerrier des Turcs s'affaiblissait; le sultan, le pacha ne réclamaient plus le service personnel; le spahi et le janissaire se retirèrent des villages. Le tribut en blé payé au pacha fut converti en un impôt en argent, la porésa, que le conseil des knèses ou des chefs du peuple répartissait entre les douze districts du pays; mais le spahi continuait à percevoir en personne la dîme de tout ce que rapportaient les champs, les vigno-

bles et les ruches à miel, et une capitation de deux piastres par ménage. Dans quelques cantons le spahi se contenta, pour toute redevance, d'un impôt de dix piastres par an. Il arriva ainsi que peu à peu les deux nations vécurent séparées, et que le Servien resta le maître dans sa cabane et dans l'exploitation de son champ. Les Turcs habitaient les villes et les forts, les Serviens demeuraient seuls dans les campagnes.

«Lés spahis, qui étaient en même temps la force militaire et les seigneurs du pays, formaient une espèce d'aristocratie toute particulière, sans juridiction sur les villages, et qui n'avait d'autre droit que celui de percevoir un tribut. Du reste, les paysans n'étaient point attachés à la glèbe; un petit nombre de villages étaient demeurés la propriété de la couronne. Le pacha et le kadi formaient le lien entre les spahis avec leurs vassaux et le gouvernement du sultan. Auprès du pacha, nommé par la Porte, résidait un juge suprême (kadiasker) qui députait des kadis inférieurs dans les chefs-lieux des cantons. Les évêques aussi étaient envoyés par le gouvernement central. L'Église de Servie, gouvernée long-temps par un patriarche, perdit son indépendance en 1690. Depuis ce temps les évêques, étrangers par leur naissance, firent cause commune avec les Turcs, et ne regardèrent leur charge que comme un riche bénéfice. Le pacha, le kadi, l'évêque, qui le plus souvent achetaient leur dignité, regardaient le pays comme un

grand capital dont ils cherchaient à tirer le plus de profit possible, et qu'ils affermaient, chacun en ce qui le concernait, à des subalternes. Heureusement que leurs charges n'étaient pas héréditaires. Les spahis les considéraient comme des étrangers, et formaient contre eux une opposition profitable au pays. De son côté, le pacha ne souffrait pas que les sujets devinssent les serfs des spahis, et ce fut à ce conflit d'intérêts entre leurs maîtres que les Serviens durent leur existence et même une sorte de prospérité. Cependant les Turcs, grands et petits, se regardaient en masse comme les maîtres des rajas. Ils se réservaient certaines professions; on en voyait, par exemple, qui, retroussant une manche de soie, ferraient les chevaux, sans déroger pour cela à leur semi-noblesse. Rien de plus humiliant que le traitement que le sujet avait à essuyer personnellement. Il était défendu à tout raja d'entrer à cheval dans une ville; un Turc avait-il besoin du service d'un Servien, celui-ci était obligé de s'y prêter sans murmure. Un Servien rencontrait-il un Turc hors de la ville, il était tenu de s'arrêter, de lui céder le pas, de cacher ses armes. Tout outrage fait à un sujet était légitime, toute réparation impossible.

«Mais ce fut précisément à ces vexations, à cet orgueil des conquérants qui rendait tout rapprochement impossible, que les Serviens durent de conserver leur caractère et leurs mœurs nationales.

«Dans des vallées profondes et arrosées par

d'abondantes eaux, et jusque dans les gorges étroites des montagnes, s'étendent les villages des Serviens, si l'on peut appeler ainsi une suite de maisons assez distantes les unes des autres, pour que quarante à cinquante en occupent un espace aussi vaste que Vienne avec ses faubourgs.

« Chaque habitation forme une communauté à part. Autour de la demeure principale, close de parois de terre glaise, couverte d'écorce de tilleul et d'herbes séchées, et au milieu de laquelle se trouve le foyer, sont pratiqués divers appartements; la chambre du milieu est à la fois le rendez-vous commun de toute la famille pendant le jour, et la chambre à coucher des chefs; les autres sont occupées par les jeunes couples. Tous forment un seul ménage; à la mort du père, les frères choisissent parmi eux un nouveau chef, et ne se séparent que lorsque l'habitation ne peut plus suffire à leur nombre. Un père de famille a rarement besoin de secours d'autrui. Les hommes construisent eux-mêmes leur demeure, fabriquent leur charrue et leurs charriots, taillent le joug de leurs bœufs, et une peau grossière leur fournit la chaussure. Les femmes filent la laine et le lin, tissent la toile et le drap, et teignent ces étoffes de garance. Chaque village a son forgeron, et plusieurs maisons possèdent ensemble un moulin.

« L'amour fraternel est le lien principal qui unit ces familles patriarcales. Le frère s'honore de la possession d'une sœur, et la sœur jure par le nom

de son frère. Ce n'est pas l'épouse qui pleure le mort; ce soin regarde la mère et les sœurs, qui soignent son tombeau. Dans quelques endroits s'est conservé un usage fort singulier : lorsque de deux frères nés dans le même mois l'un vient à mourir, on attache le survivant au mort jusqu'à ce qu'un étranger consente à le délivrer, en se déclarant publiquement son frère d'adoption.

«Outre cela, souvent des membres de familles différentes s'unissent, au nom de saint Jean, d'un lien indissoluble. Des hommes ainsi unis se nomment frères en Dieu, frères d'élection (dobratinie). Les mariages se font par une sorte de vente. Le père du jeune homme fait à celui de la jeune fille un présent; mais c'est le frère de celle-ci qui la remet au cortége qui vient la prendre dans la maison paternelle. Dans la demeure du beau-père la jeune mariée est reçue par une sœur ou belle-sœur du futur. La bouche lui est fermée par un morceau de sucre. Après son introduction dans la maison, elle y reste encore une année comme étrangère et séparée de son époux.

«Un double lien attache les familles à la commune : un lien civil et un lien religieux. Chaque village élit ses anciens (kmètes), son knèse (maire), qui répartissent l'impôt. Un meurtre a-t-il été commis par un membre de la commune, la composition est payée par tous. La fête patronale est un second moyen de réunion et de communauté. Enfin, plusieurs villages forment un district, une

kueschina, présidée par un baschknès, qui correspond directement avec le gouvernement. Ce qui resserre encore les rapports que plusieurs communes ont entre elles, c'est l'habitude qu'elles ont d'aller à confesse chez les moines du couvent le plus proche. Toute la population adulte se réunit à certains jours de l'année aux environs du cloître. Après la communion, les anciens délibèrent sur les intérêts du pays, la jeunesse se mêle et se livre à la danse. Les knèses ont l'obligation de pourvoir à l'entretien du monastère et le droit de nommer l'archimandrite ou le chef.

« Le clergé n'a pas chez les Serviens l'influence qu'on pourrait lui supposer au milieu de tant de barbarie. Les popes qui, avant les troubles, achetaient leur emploi de l'évêque, étaient traités par lui comme ses valets. Toutes leurs fonctions se réduisaient à lire le rituel aux baptêmes, aux mariages et aux décès, et à indiquer les jours de fête d'après le calendrier; du reste, ils vivaient et travaillaient dans les champs comme les autres paysans. Les moines jouissent de plus de crédit; mais ils dépendent des communes, et sont eux-mêmes trop pénétrés du génie du peuple pour pouvoir en modifier le caractère. A côté des pratiques positives du culte, les Serviens nourrissent, sans l'intervention des prêtres, des sentiments religieux où se réunissent, malgré leur apparente contradiction, la foi en une providence universelle et une sorte de culte naturel. Ils ont con-

servé d'antiques usages, qui semblent se rapporter à cette relation mystérieuse dans laquelle ces hommes simples et rustiques se croient avec les puissances de la nature.

« En hiver, avant le carême, s'est célébré le jour des morts; chacun a renouvelé la mémoire des siens; mais à l'approche du dimanche des Rameaux, on se réjouit de la vie renouvelée. La veille, les jeunes filles se réunissent sur une colline et chantent la résurrection de saint Lazare. Le dimanche, avant le lever du soleil, elles se rassemblent autour de la fontaine; là, en dansant, elles disent dans une chanson comment le bois du cerf trouble les ondes, et comment son œil leur rend leur limpidité. L'eau, délivrée de la glace et de la neige fondue, est la première messagère de l'année rajeunie.

« La veille du jour de Saint-George, vers la fin d'avril, les femmes vont chercher des fleurs et des herbes printanières, qu'elles jettent dans l'eau recueillie de la roue du moulin, et le lendemain au matin elles se baignent dans cette infusion. Elles semblent ainsi vouloir se pénétrer des forces vivifiantes de la nature à son réveil.

« Arrive ensuite la Pentecôte, la fête de Kralitza. Dix à quinze jeunes filles se réunissent; l'une représente la porte-bannière, une autre le roi, une troisième, voilée, la reine Kralitza. La troupe s'arrête, dansant et chantant, devant chaque maison. Le contenu de leurs chants, qui célèbrent le ma-

riage, le bonheur des époux, la félicité des parents, heureux par leurs enfants, le refrain de leurs couplets, *Leljo*, qui passe pour le nom slave de la déesse des amours, tout respire la volupté du printemps.

« Chaque révolution de l'année a sa fête; à celle de Saint-Jean, disent-ils, le soleil s'arrête trois fois, saisi de respect. La veille, les pâtres, des flambeaux d'écorce de bouleau à la main, font le tour de l'enclos qui renferme les bœufs, le parc des brebis, se portent ensuite sur les montagnes, où, en se livrant à toutes sortes de jeux, ils laissent se consumer les torches.

« Une longue sécheresse fait désirer la pluie; une jeune fille, dépouillée de ses vêtements, est tout entière couverte d'herbes et de fleurs; dans cet état, elle se transporte d'habitation en habitation, escortée de ses compagnes, qui ne cessent de chanter et de demander de la pluie au ciel, et arrosée de temps en temps par les mères de famille. Elle préside ici aux orages; elle est, pour ainsi dire, le dieu du tonnerre.

« L'hiver amène de nouvelles cérémonies. La veille de la fête de sainte Barbe on fait cuire toutes sortes de blé, et on laisse le pot près du feu pendant la nuit; le lendemain on observe de quel côté la massé s'est le plus élevée, et ce sont les champs en friche situés de ce côté-là qu'on se décide à cultiver pour l'année suivante.

« Ainsi ce peuple se sent incessamment dans la

dépendance des forces de la nature. Il jure par le soleil, par la terre. En même temps il ne doute pas que tout ne soit dans la main de Dieu, et tous les travaux sont commencés en son nom. *S'il plaît à Dieu* est la formule obligée de toutes les questions, de tous les projets. Chacun se croit en outre sous la protection d'un saint patron.

« Ce qui caractérise surtout les idées religieuses des Serviens, c'est la manière dont ils célèbrent la fête de Noël. La veille de ce jour solennel, vers le soir, le père de famille se rend dans le bois, il y coupe un jeune chêne bien droit. Il l'apporte à la maison en disant ces mots : Bonsoir, et heureux Noël ! on lui répond : Dieu te les donne, et en même temps on verse sur lui des grains de blé. Puis on met le chêne sur un brasier. Le lendemain au matin, qu'on salue avec des coups de pistolet, paraît devant chaque maison un visiteur. Il lance des grains à travers la porte en disant : Le Christ est né ! Ceux qui en ont été atteints, répondent : En vérité, il est né ! Ensuite le visiteur approche, et en frappant avec des pincettes sur le chêne encore gisant dans le foyer, il s'écrie : Autant d'étincelles, autant de bœufs, de chevaux, de chèvres, de brebis, de pourceaux, de ruches. Après cela, la femme de la maison jette un voile sur le visiteur, et on porte le reste du chêne dans le verger. Au repas qui suit ces cérémonies, chacun se présente un cierge allumé à la main. Puis on prie, et l'on s'embrasse, en disant ces paroles : Que la

paix de Dieu soit avec vous! Christ est né en vérité, nous l'adorons! Et pour figurer l'union intime de tous les membres de la famille, le chef réunit tous les cierges en un seul faisceau et les met dans un plat qu'on vient de servir, rempli de toutes sortes de grains et d'un gâteau azime, appelé tschisniza. On rompt ensuite le gâteau, et celui à qui tombe en partage la pièce d'argent qu'on y a mise en le pétrissant, est estimé le plus heureux de la famille. La table reste servie et ouverte pour tout le monde pendant trois jours, et jusqu'au premier jour de l'an on se salue de ces paroles : Christ est né; il est né en vérité!

« Le besoin d'assigner une origine au mal a fait naître ici, comme ailleurs, diverses pratiques superstitieuses. On croit à des sorcières (wjeschtizes), qui ont la faculté de dépouiller leur corps comme un vêtement; elles vont trouver, avec des ailes de feu, les personnes endormies, leur ouvrent le côté gauche et en retirent le cœur pour le dévorer. C'est de préférence sur les enfants qu'elles s'acharnent. Les adultes sont menacés des vampires (wukodlak), qui sortent de leurs tombeaux pour sucer le sang des vivants. La peste, ce fléau redoutable de l'Orient, est personnifiée : des fantômes de femmes, couverts d'un voile blanc, l'apportent de village en village, de maison en maison, et plus d'un malade assure les avoir vus entrer dans sa cabane, et même leur avoir parlé.

« La création la plus singulière de l'imagination

servienne sont les *wiles:* Belles et rapides, les cheveux flottants, elles demeurent au fond des forêts, sur les bords des rivières. Elles connaissent l'avenir. Il y a des gens qui sont en relation avec elles, et auxquels elles communiquent une partie de leur puissance. Les autres doivent éviter avec soin de les rencontrer, et surtout de les troubler dans leurs danses nocturnes.

«Toutes ces croyances traditionnelles, débris d'une antique mythologie, sans cesse rajeunies et conciliées avec des croyances d'un autre climat, d'une autre origine, sont le fondement des poésies serviennes. Ces poésies sont plutôt la production commune de l'imagination nationale que les œuvres des poètes. On ignore jusqu'aux auteurs des plus récentes. Elles ne sont, pour ainsi dire, que des thêmes que chacun varie selon sa faculté poétique, et font d'autant plus d'effet, que celui qui s'en fait l'organe actuel est plus pénétré du génie national. Le peuple les regarde comme des productions naturelles. Chacun les sait et les chante, comme si elles étaient son ouvrage. Dans les montagnes, où le caractère national a conservé avec le plus de pureté son empreinte primitive, la guzla, dont les chants sont accompagnés, se trouve presque dans chaque habitation. En hiver, lorsque, le soir, la famille est réunie autour de la flamme du foyer, tandis que les femmes sont occupées à filer, celui qui se sent le mieux inspiré, saisit l'instrument et se met à chanter. Dans la bouche des vieillards

ces poésies deviennent pour leurs petits-enfants la première connaissance du monde. Le chef même d'un cloître ne dédaigne pas de les chanter en s'accompagnant de la guzla. Ce chant est du reste un simple récitatif. Le son monotone de l'instrument, qui n'a qu'une seule corde, ne se fait entendre qu'à la fin du vers. Dans les montagnes, où les hommes sont plus simples, d'une plus haute stature, plus sauvages, le chant héroïque, avec ses cinq trochées, et la césure après le second pied, presque chaque vers offrant un sens complet, s'est conservé invariable; et plus on descend vers le Danube et la Save, plus les maisons d'un même village se rapprochent, et plus leurs habitants se montrent plus souples, plus affables et plus petits, plus aussi disparaît la guzla, et plus deviennent dominantes la danse et la chanson érotique, joignant au trochée le dactyle.

« Dans des assemblées plus nombreuses domine la poésie héroïque; elle fait l'amusement des cabarets, où le jeu des cartes est encore inconnu. Là, les aveugles surtout sont en possession de la guzla; comme les anciens rhapsodes et les ménestrels, ils sont plutôt les propagateurs que les inventeurs des chansons nationales. Un cercle se forme autour d'eux, et souvent leur enthousiasme fait couler des larmes. Ceux-là même qui ont embrassé l'islamisme ont conservé cette passion pour la poésie. Sans la pratiquer eux-mêmes, les maîtres aiment le chant, et à Sarajevo un chrétien prisonnier ob-

tint sa liberté, parce que ses chants plaisaient au peuple. Ainsi la poésie, plus forte que l'antipathie religieuse, est le lien vivant qui unit toutes ces tribus. Les montagnes où le pâtre garde les troupeaux, les plaines où se font les moissons, les forêts même, lorsque le voyageur les traverse, retentissent de ses magiques accents.

« Cette poésie est l'image de la vie; elle reproduit l'histoire et les mœurs de la nation. Elle nous introduit d'abord dans la maison du Servien. Elle s'arrête peu auprès du laboureur, « qui a les mains noires, mais qui mange du pain blanc; » elle se plaît chez le vieillard, dont la barbe vénérable tombe sur sa poitrine, et dont l'ame, lorsqu'il revient de l'église, est si pure, qu'elle est comparable à la douce haleine des fleurs; elle aime surtout à célébrer les sentiments qui forment et unissent les familles. Elle nous présente avec prédilection la jeune fille qui danse et folâtre au milieu des fleurs du printemps, dont elle est l'image; elle observe et suit ses amours, depuis le moment où la vierge s'aperçoit de ses sentiments et ne les confie encore qu'à la guirlande qu'elle jette dans la rivière, jusqu'à celui où elle avoue au jeune homme que c'est pour lui qu'elle a grandi : le bonheur de leur réunion est peint d'une manière inimitable. Mais ensuite cette poésie, toujours vraie, ne vous cache pas les désagréments qui viennent se mêler à cette félicité : l'humeur grondeuse des belles-mères, les querelles des belles-sœurs. L'hirondelle estime

heureux le coucou, de ce qu'il n'est pas forcé d'en être témoin. Elle nous montre les affections rivales de la famille; si l'amant est vainqueur du frère, le frère l'emporte sur l'époux; et quelquefois la jalousie de l'épouse contre la sœur va jusqu'au meurtre. La sainteté de l'alliance fraternelle est représentée avec de vives couleurs; malheur à celui qui cherche à séduire sa sœur adoptive, ou la femme de son frère d'élection! En un mot, ce qui caractérise la vie domestique et publique de ces peuples, la procession nuptiale, les présents de noces, la fête du village, où les hommes causent ensemble en buvant et en chantant, où les jeunes garçons s'exercent à la fronde, où les jeunes filles dansent le kolo, tout est célébré tour à tour.

« Le poëme héroïque nous représente la lutte des Serviens contre les Turcs, infidèles, superbes, enrichis par le brigandage, et contre qui tout est légitime. Il nous montre le héros servien, posté sur la frontière, et s'élançant sur sa proie comme le faucon qui fend les airs; exposé à mille dangers, épiant son ennemi derrière les rochers, le fusil à la main. Des scènes d'amour forment un agréable contraste avec le meurtre et le brigandage, et souvent la clémence désarme le vainqueur. Le maître a soin de son captif, le conduit au soleil, et souvent lui donne la liberté, s'en remettant pour la rançon à la sainteté du serment. La jeune épouse qu'il conduit dans sa maison, ne consent à descendre de son coursier qu'à condition qu'on lui

remette la clef du cachot où gémit le captif qu'elle veut rendre à la liberté. Une autre fois, ce sont deux frères d'alliance qui plongent ensemble le poignard dans le cœur d'une femme turque dont l'amour menace de rompre leur amitié, ou bien un vieillard auquel on apporte la tête de celui qui a tué son fils, et qui, à cette vue, meurt consolé et tranquille.

« C'est la poésie qui a conservé l'histoire de ces peuples, parce qu'elle seule lui a donné de l'intérêt. Les temps antérieurs à la conquête sont presque oubliés; les plus anciens souvenirs se rattachent à la période glorieuse qui précéda de si peu la décadence.

« Une première suite de poésies héroïques nous représente d'abord le grand Étienne Duschan, entouré de ses woiwodes, les *Jugowitch,* fiers et violents, et les *Mierj-awchlwitch*, que favorisent les wiles, et qui, après la mort de Duschan, s'emparent du souverain pouvoir au préjudice du jeune et faible Urosch. C'est de cette race qu'est issu le héros de la nation, Marko Kraljéwitch, qui ne craignait que Dieu. Il débute par un haut acte de justice, en forçant son propre père et ses oncles à résigner l'autorité entre les mains du légitime héritier. Cette action, plus qu'héroïque, lui attire des bénédictions et des exécrations qui s'accomplissent fidèlement les unes et les autres. Il lui a été prédit qu'il servira les Turcs; et les événements qui amènent la servitude de la nation sont le sujet d'une seconde suite de poésies, connues sous le

nom de *Lasaritza*. Cette catastrophe, tout en se rattachant à la division intérieure, se présente en même temps comme l'effet d'une inévitable fatalité. Le héros le plus pur, le plus beau et le plus généreux, Milosch, en est le prophète; des messagers célestes viennent d'ailleurs l'annoncer au roi, qui se retire, chargé de malédictions, avant le combat, avec les siens.

«Marko, qui n'assiste pas à cette bataille décisive, est le héros d'une troisième série de poésies. Ce n'est plus un simple mortel, mais un être supérieur, merveilleux. Il vit cent soixante ans, il est toujours monté sur le même coursier, qui boit avec lui dans la même coupe; il est invulnérable au sabre et à la massue. Il poursuit dans les airs la wile qui a blessé à mort son compagnon d'armes, l'atteint et ne la relâche qu'après qu'elle lui a promis son assistance dans les dangers et qu'elle a guéri son ami. Et ce héros si célébré sert les Turcs, mais il les sert avec colère et ne souffrant aucune injustice. Il tue le visir et douze des siens, parce que celui-ci a cassé une aile à son faucon. Une autre fois il entre, la massue levée, dans la tente du sultan, qui cherche à l'apaiser par de bonnes paroles et des présents. Partout où il y a un grand combat à soutenir, c'est Marko qui est placé au premier rang. Il semble que ce soit la nation servienne personnifiée dans les premiers temps de sa soumission aux Turcs. Comme lui, cette nation était pleine de force et de courage, mais elle

servait. Selon les uns, l'invulnérable héros finit par être mis à mort par Dieu lui-même; d'autres espèrent qu'il vit encore. Quand Marko, disent-ils, eut vu le premier mousquet, et qu'il se fut assuré de son effet, il se retira dans une grotte profonde; que là est suspendue son épée, qu'il s'est endormi, et que son coursier se nourrit de mousse; qu'il se réveillera pour revenir lorsque l'épée tombera à terre, et que le cheval ne trouvera plus de quoi se nourrir.

« Toutes ces traditions poétiques ne sont point formellement liées entre elles; mais elles sont empreintes d'un même génie, de la même manière de voir les choses, du même esprit de nationalité. Elles font revivre sans cesse au milieu de la nation le souvenir de son ancienne gloire et un sentiment profond de la servitude actuelle.

« Toutefois, malgré ce que la situation de ces peuples avait d'oppressif, une longue habitude et les adoucissements que le temps y avait apportés l'avaient rendue si tolérable, que, sans une cause plus puissante, sans un incident extraordinaire, il est douteux qu'elle eût suffi pour produire un grand mouvement populaire. Il y avait bien quelques éléments d'insurrection qui n'attendaient qu'une occasion pour entrer en fermentation. Telle était l'existence antisociale des bandits connus sous le nom de *heidouques*. Un Servien était-il menacé de la peine de mort, soit pour un crime réel, soit qu'il fût accusé innocemment, il fuyait

dans les forêts, où il s'associait avec ceux qui s'y trouvaient pour une raison semblable. Comme les heidouques ne faisaient en général la guerre qu'aux Turcs, et qu'ils interceptaient souvent les envois d'argent que les pachas expédiaient pour Constantinople, ils n'étaient pas toujours regardés comme ennemis par leurs compatriotes. En hiver, ils étaient accueillis dans les villages, et ne retournaient dans les bois qu'avec le printemps. Ils se piquaient entre eux d'une probité et d'une fidélité à toute épreuve. Un autre élément de révolution se trouvait parmi les Turcs eux-mêmes : c'était l'insoumission des janissaires établis dans le pays. Le pacha de Belgrade les craignait comme le sultan à Constantinople. Ils étaient sans cesse en opposition avec les spahis. La dernière guerre entre l'Autriche et la Porte, où ils servirent utilement, empêcha de les punir. C'est aussi dans cette guerre que les Serviens reprirent les armes; beaucoup d'entre eux se joignirent au corps franc que formèrent contre les Turcs les Serviens établis en Hongrie; dans leur nombre fut George Pétrowitch, depuis si célèbre sous le nom de Kara-George (Czerni-George). Après le traité de Szistowa, qui, en 1791, rendit la paix au gouvernement de Belgrade, le nouveau pacha, Ebu Békir, accordant une amnistie aux Serviens révoltés, et s'entourant de spahis, se déclara contre les janissaires, qui furent réduits à sortir du pays. Son successeur gouverna avec tant de douceur

qu'il mérita le nom de Srpska Maïka, mère de la Servie.

« Cependant les janissaires dépossédés avaient trouvé un chef dans le fameux *Passwan Oglou*, de Widdin. Dans la dernière guerre, il s'était formé, au fond de la Bulgarie et dans les montagnes de l'ancienne Macédoine, des bandes mercenaires, qui, accoutumées au métier des armes, vendaient leurs services, tantôt à un pacha rebelle contre la Porte, tantôt à une province soulevée contre le pacha; ou bien elles faisaient la guerre pour leur propre compte. C'était un ramas de guerriers de toute nation, chrétiens et mahométans. Il y avait alors à Widdin un jeune homme, Passwan Oglou, fils d'un ayan de cette ville, lequel avait été mis à mort par ordre du séraskier : soit désir de venger son père, soit pour se dédommager de la confiscation de ses biens, le jeune Passwan s'attacha dix mille de ces mercenaires (Krdschalis), et avec leur secours s'empara du pachalik. C'est auprès de lui que se réfugièrent les janissaires de Belgrade; ils formèrent sa garde. Passwan attaqua la Servie; c'est alors que le bon Hadgi Mustapha, pacha de Belgrade, n'hésita pas à armer les rajas contre ce dangereux voisin. Les Serviens apprirent à vaincre les Turcs. Malheureusement la Porte préféra de traiter avec le rebelle; elle légitima son usurpation, et permit aux janissaires expulsés de revenir à Belgrade. Ce retour fut la cause principale de la révolution de Servie. Les janissaires, qui n'étaient pas

rentrés dans leurs anciennes possessions, cherchèrent à s'en dédommager sur les sujets chrétiens. Un chef de canton ayant refusé d'obtempérer à une demande arbitraire que lui fit un janissaire de Schabaz, celui-ci le tua, et, pour échapper à la punition que le pacha s'apprêtait à lui infliger, il s'empara du fort qui commandait cette ville. Les janissaires, secondés par Passwan Oglou, qui reprit les armes, attaquèrent le pacha dans sa capitale; la trahison leur en ouvrit les portes; le pacha fut mis à mort, et les janissaires, maîtres du pays, prirent le nom de *dahis*. Quatre d'entre eux se partagèrent le souverain pouvoir, dont le nouveau pacha, Aga Hassan, envoyé par la Porte, ne conserva que l'ombre. Ils appelèrent de nouvelles bandes mercenaires de la Bosnie, et livrèrent les campagnes à leurs vexations. Ils placèrent dans chaque ville et dans chaque village des chefs subalternes, qui foulèrent aux pieds tous les anciens usages, et qui exercèrent la plus cruelle tyrannie.

« Cependant un ancien serviteur de Hadgi Mustapha, Asambeg, s'unit secrètement avec les spahis et les rajas, pour s'opposer à l'usurpation; mais un des conjurés ayant éclaté trop tôt, l'entreprise échoua, et l'oppression n'en devint que plus accablante. Les spahis furent chassés, et les janissaires se permirent toutes les espèces de violences : ils pillaient les paysans, enlevaient leurs femmes, troublaient le culte public.

« Les démarches que les spahis firent à Constan-

tinople pour être rétablis dans leurs propriétés, les plaintes que les chefs des Serviens adressèrent au sultan, et qu'Asembeg appuyait de son mieux, ajoutèrent encore à leurs maux. Le sultan menaça les dahis d'envoyer contre eux une armée, qui ne serait pas composée de Turcs, parce que, disait-il, il ne voulait pas combattre des croyants par des croyants; les dahis, persuadés que le projet du grand-seigneur était d'armer contre eux les rajas eux-mêmes, résolurent de les prévenir et de massacrer tous les Serviens qui pouvaient leur devenir dangereux. Ils commencèrent l'exécution de ce cruel dessein en février 1804. Tous ceux qui avaient quelque influence, soit par leurs richesses, soit par leur éloquence, soit par leur renommée militaire, périssaient ou étaient destinés à mort. Mais bientôt, lorsque déja les principaux chefs de la nation eurent été massacrés, les janissaires ne trouvèrent plus dans les villages que des vieillards et des enfants : tout ce qui avait quelque force et quelque courage se réfugia dans les montagnes, dans les asiles des heidouques. Les Serviens, rentrés ainsi dans tous les droits qu'ils tenaient de la nature, animés des ressentiments les plus justes et les plus violents, ne tardèrent pas à s'opposer en armes à la farouche tyrannie de leurs oppresseurs.

« Dans les forêts de la *Schumadia* s'étaient rencontrés trois chefs serviens, George Pétrowitch,

Janko Katitch et Wasso Tcharapitch. Le premier, appelé *Kara George* (George-le-Noir) par les Turcs, avait déja précédemment fait le métier de heidouque, et s'était enrichi au commerce des porcs; le second, homme sage et éloquent, avait fait la guerre contre Passwan Oglou, et le troisième brûlait de venger la mort de son frère Marko. Bientôt ils se virent entourés d'un grand nombre de leurs compatriotes, tous résolus à vendre chèrement leur vie, et des chefs les plus entreprenants des heidouques, Glawasch et Wéliko. Ils envoyèrent des émissaires dans les villages, et appelèrent auprès d'eux tout ce qui était en état de manier un fusil. Aussitôt le pays de l'autre côté de la Kolubara se souleva, et se rassembla sous le commandement de Jacques Nénadowitch et du pope Luca Lasaréwitch. Le heidouque Kjurtchia porta le drapeau de Nénadowitch. D'autres chefs s'élevèrent, et, en peu de jours, les insurgés se rendirent maîtres des villages et des villes non fortifiées, et renfermèrent les Turcs dans les forteresses.

« Cependant les Serviens sentirent le besoin de nommer un commandant en chef; leur choix tomba sur Kara George. « Mais je ne sais pas gouverner, » opposa-t-il. — « Nous vous conseillerons, » répondirent les knèses. — « Mais mon humeur colère me rend peu propre au commandement : je ne m'amuserai pas à parler beaucoup; j'ordonnerai aussitôt la mort. » — « La sévérité est

nécessaire, » disaient les chefs, et George fut investi du commandement de l'armée de Schumadia. Cette armée alla mettre le siége devant Belgrade, tandis que Nénadowitch attaquait Schabaz, et Milenko Pocharévatz. Jusqu'ici les Serviens croyaient agir dans l'intérêt de la Porte et des spahis dépossédés, et quelques Turcs combattaient même dans leurs rangs. Un firman, forgé, dit-on, par un prêtre turc, et tout favorable à l'insurrection, était affiché dans le camp. Nous passons sous silence une foule de traits de bravoure qui honorèrent les armes des Serviens, pour nous attacher à la marche générale des événements. Schabaz se rendit la première au corps de Nénadowitch, qui avait su se procurer un canon de siége; Pocharévatz et Smédérévo suivirent bientôt son exemple, et toutes les forces des insurgés purent se porter devant la capitale. Cependant Asambeg, l'ancien serviteur de Hadgi Mustapha, dernier pacha de Belgrade, avait su intéresser le grand-visir à l'entreprise des Serviens, et Bekir, pacha de Bosnie, reçut l'ordre d'aller à leur secours, de chasser les dahis, et de rétablir la tranquillité dans le pays. Dès que Békir parut devant la capitale, les dahis, qui d'ailleurs s'étaient aperçus que Guschanz Ali, chef des troupes mercenaires qu'ils avaient prises à leur solde, les trahissait, s'enfuirent sur le Danube avec leurs trésors. Après leur départ, Ali, seul maître de la ville et du fort, après avoir pillé les principaux habitants, ouvrit les portes au pacha de

Bosnie. Pour satisfaire les insurgés, Békir ordonna au gouverneur d'Orschowa, où les dahis s'étaient réfugiés, de livrer leurs têtes, et, quelques jours après, Milenko les apporta dans le camp des Serviens.

«Tout semblait alors terminé, et Békir invita les Serviens à retourner à leurs charrues et à leurs troupeaux; mais les vainqueurs étaient peu disposés à renoncer aux armes et à reprendre leur ancien joug. D'ailleurs la guerre continuait encore contre les forteresses du midi. Dans Belgrade, Guschanz Ali refusait de rendre le fort supérieur, à moins qu'on ne lui payât la solde arriérée; et Békir s'estima trop heureux qu'on le laissât retourner en Bosnie. Pour sortir de cet état d'anarchie, les Serviens envoyèrent, au mois d'août 1804, une députation en Russie pour invoquer la médiation de cette puissance.

«Cependant Kjurtchia, ancien chef des heidouques, qui s'était brouillé avec Jacques Nénadowitch, au sujet du butin de Pocharévatz, avait soulevé cette partie de la Bosnie, située au-delà de la Drina, où Alibeg avait usurpé le pouvoir; il en avait chassé les Turcs; mais bientôt ceux-ci étant revenus en force, et ayant pénétré jusque vers Schabaz, Jacques profita de ce prétexte pour obtenir contre Kjurtchia une condamnation à mort; pour l'exécuter, il invita ce chef dans son camp, le reçut avec de perfides démonstrations d'amitié, et ce héros périt, première victime de la division intestine.

« Toutefois le pays qu'il avait soulevé lui dut le retour à l'ordre et à la tranquillité, grace surtout à la sage et courageuse intervention d'un noble vieillard, Méhémet-kapétan, qui obtint du pacha de Bosnie les conditions les plus favorables, et que les Serviens de Belgrade se seraient sans doute empressés d'accepter. En février 1805, leur ambassade revint de Pétersbourg avec cette réponse : ils devaient, avant tout, adresser leurs demandes au gouvernement de Constantinople, où le ministre russe avait ordre de les appuyer. En conséquence de ce message, les Serviens tinrent, au mois d'avril, une conférence, à laquelle assistèrent des Turcs de Belgrade, et, au nom de la Porte, des envoyés de Walachie et de Moldavie. On convint qu'on enverrait une députation à Constantinople, avec la mission de demander que toutes les forteresses seraient occupées par les Serviens, et de réclamer une indemnité de deux millions de piastres, qui devaient servir d'équivalent aux tributs arriérés. En même temps, on résolut de poursuivre avec vigueur la guerre contre les dahis du midi. Kéra George alla attaquer Karanovaz, Nénadowitch marcha contre Uschize (Oussitza). Le premier réussit à se faire livrer le poste par l'entremise du pacha de Jeni-bazar, et Nénadowitch s'empara d'Oussitza par la force.

« Pour toute réponse, la Porte fit arrêter les députés, et ordonna au pacha de Nissa, Afis, de désarmer les rajas ; mais il fut si bien reçu qu'il ne

tarda pas à s'en retourner, et, à dater de sa retraite forcée, les Serviens se trouvaient, sans le vouloir, en insurrection contre la Porte elle-même. L'indépendance était acquise de fait, il fallut la conserver par la force des armes, puisque la Porte refusait de traiter. La guerre ne tarda pas à éclater de nouveau entre les Turcs restés dans le pays des Serviens. Un de ces derniers, ayant visité la ville de Smédérévo, excita l'animosité des Turcs par le luxe de ses vêtements et de ses armes, et fut tué par eux. Les Serviens, pour se venger, prirent la ville et y établirent le synode, nouvellement organisé par le conseil d'un Servien de Hongrie, Philippowitch, docteur en droit. A ce signal, toute la Servie fut en feu, et, vers le nouvel an de 1806, la guerre recommença plus vive que jamais. Désormais les insurgés allaient avoir à combattre à la fois un ennemi intérieur et les troupes les plus braves du grand-seigneur, qui chargea les pachas de Bosnie et de Scutari de châtier les rebelles. Dans les premières rencontres, les Serviens furent victorieux, mais, quand Hadgi-Beg vint les attaquer avec trente mille hommes, ils furent obligés de céder, et les Turcs s'avançaient mettant tout à feu et à sang. C'est alors, au plus fort du danger, que Kara George déploya, pour la première fois, tout ce que la nature lui avait donné de courage et de sagacité. Il repoussa les Turs avec une armée de quinze mille hommes, fit mettre à mort tous les knèses institués par eux,

et se renforça de tout ce qui était capable de porter les armes. Il parvint à réunir sept mille hommes de pied et deux mille chevaux, qu'il conduisit à une lieue de Schabaz, où les Turcs s'étaient retirés. Il n'avait qu'un mortier et trois canons. Les Turcs, fiers de leur nombre, les sommèrent de se soumettre et de rendre les armes; les Serviens répondirent comme autrefois les Spartiates : Venez les prendre; et les Turcs sortirent par deux fois de leur camp pour assaillir George dans ses retranchements, sans obtenir le moindre succès. Un troisième assaut allait décider du sort des deux armées: c'était au commencement d'août 1806. Dans la nuit qui précéda le jour de la bataille, Kara George posta ses cavaliers dans la forêt voisine, avec ordre d'attaquer l'ennemi par derrière au premier coup de feu. Dans les retranchements, il défendit de tirer sur l'ennemi avant qu'il fût à portée. Au point du jour le séraskier sortit de son camp avec toutes ses forces; les plus vaillants des begs de Bosnie portaient les drapeaux en avant de l'armée; les Serviens, calmes et silencieux, les attendaient l'arme prête. Enfin George donne le signal; les premiers rangs ajustent, et aucun ne manque son but; les étendards tombent et le canon ajoute au désordre. En même temps les cavaliers se précipitent de la forêt, et Kara George sort avec toute son infanterie : en un instant la confusion des Turcs est au comble et leur défaite achevée. Leurs principaux chefs, le séraskier lui-

même, la fleur de Bosnie périrent, tandis que les Serviens n'avaient fait aucune perte. Une partie de l'armée battue se jeta dans Schabaz, le reste s'empressa de passer la Drina. Mais la retraite leur fut aussi fatale que la bataille. Ils perdirent beaucoup de monde, le butin et tous les prisonniers qu'ils conduisaient avec eux.

« D'un autre côté, Ibrahim, pacha de Scutari, qui, avec quarante mille hommes, assiégeait les retranchements de Deligrad, où commandait Pierre Dobriniaz, n'eut pas plus de succès. Quand il vit Kara George s'approcher avec ses troupes victorieuses, il offrit la paix. Il importait d'autant plus à la Porte d'en venir promptement à un accommodement avec la Servie, que la guerre était près d'éclater avec la Russie. Il y eut une entrevue à Smederevo. Les Serviens consentirent à envoyer des députés à Constantinople, et bientôt l'un d'eux revint (à la fin d'octobre) avec la réponse, que la Porte était disposée à leur laisser la possession et le gouvernement exclusifs de leur pays, avec la seule réserve qu'un muhasil résiderait à Belgrade avec cent cinquante Turcs, et que les Serviens paieraient à la Porte un tribut annuel de dix-huit cents bourses (un million trois cent cinquante mille francs). Les Serviens s'empressèrent d'accepter ces conditions. Cependant la confirmation expresse du traité n'arriva point; sa teneur était trop contraire aux préjugés des Turcs et à la loi musulmane. De leur côté, les Serviens étaient im-

patients de recueillir les fruits de leur victoire. Ils se présentèrent, avec le muhasil que la Porte avait envoyé, devant Belgrade et Schabaz; les Turcs refusèrent de leur ouvrir les portes; il fallut les conquérir. Kara George assiégea d'abord la capitale. Parmi ses troupes se trouvait un ancien krdschali, un de ces soldats mercenaires qui, sous Guschanz Ali, avait occupé Belgrade. Il professait la religion grecque, et lorsque la guerre eut pris un caractère religieux, il avait passé aux Serviens. Cet homme, nommé *Konda,* offrit de hâter la prise de la ville par une action hardie. Connaissant toutes les localités, il en profita pour se glisser, au milieu de la nuit, dans la place, accompagné de six hommes résolus. Au point du jour il se rendit à la porte des Chrétiens, se jeta sur le poste, le vainquit malgré sa résistance, et réussit à ouvrir la porte, par laquelle aussitôt se précipita le brave Milosch, tandis que Kara George franchissait les murs. Le combat fut terrible; à dix heures la ville était conquise; et quinze jours après, Guschanz Ali se vit réduit par la famine à rendre le fort supérieur. Soliman-pacha en prit possession au nom de la Porte. En février 1807 Schabaz se rendit; au mois de mars Soliman demanda à se retirer : Oussiza succomba en juin, et alors tout le pays était de fait entre les mains des Serviens. Pourquoi faut-il ajouter que les vainqueurs abusèrent avec cruauté de la victoire; qu'ils se livrèrent envers les vaincus à toutes les atrocités que peuvent inspirer à un peuple bar-

7.

bare le fanatisme, la vengeance et la cupidité? Qu'il suffise de dire que les Turcs, à l'exception de quelques pauvres, que ceux-là même qui avaient capitulé, furent massacrés. Il est vrai qu'à la prise de Belgrade, Kara George avait défendu le pillage, et qu'il avait montré de l'humanité à ceux qui avaient imploré sa protection; mais plus tard, soit impuissance de retenir la fougue d'un peuple irrité, soit qu'il cédât lui-même à la férocité de son naturel, l'historien ne rapporte pas qu'il fit rien pour arrêter ou modérer le carnage.

« Demeurés seuls maîtres du pays, il s'agissait pour les Serviens d'organiser un gouvernement. Rien n'était plus difficile. Tout le monde était devenu guerrier. A côté des anciens knèses, chefs civils, dont les attributions étaient déterminées par l'usage, s'étaient élevés les woiwodes, chefs militaires, qui ne prétendaient reconnaître d'autres bornes à leur autorité que celle de leur puissance, et qui aspiraient à se substituer aux droits des spahis. Chacun était entouré d'une troupe plus ou moins nombreuse d'hommes d'armes, appelés *momkes*, qui ne recevaient d'ordres que de leurs chefs respectifs. Quelques-uns qui s'arrogèrent le nom de hospodars, Jacques Nenadowitch, Luc Lasarewitch, Milenko, Pierre Dobriniaz et surtout Kara George, commandaient les diverses provinces, se regardaient comme souverains et s'observaient avec jalousie. Du reste, nulle autorité centrale reconnue. Le sénat, composé de douze membres,

n'exerçait qu'un pouvoir législatif. Il régla les finances, organisa des tribunaux, en se réservant les appels, et établit des écoles élémentaires dans les chefs-lieux de district, et une espèce d'académie à Belgrade, où l'on enseignait l'histoire, les mathématiques et un peu de jurisprudence. Mais le sénat fut impuissant pour rétablir l'équilibre entre le pouvoir civil et le pouvoir militaire, et pour concilier les prétentions des woiwodes et des hospodars avec l'intérêt général. Les sénateurs étaient d'ailleurs nommés sous l'influence des hospodars. Dès les commencements, Kara George, mécontent de quelques ordonnances du sénat, réunit ses momkes et leur ordonna de diriger leurs fusils contre la salle des délibérations. « Il est facile, s'écria-t-il, de faire des lois dans une chambre bien chauffée; mais qui marchera au-devant de l'armée turque, si elle reparaît? »

« Outre le sénat, il y avait encore une autre assemblée : tous les ans, à Noël, les woiwodes se réunissaient à Belgrade. Dans cette assemblée, chacun présentait les comptes de ce qu'il avait dépensé dans ses courses contre les Turcs; on y convenait du plan de la campagne prochaine, et l'on y déterminait la quotité des impôts. Toutes les affaires dépendaient en dernier ressort de cette réunion toute militaire. Mais loin de remédier à l'anarchie, elle ne faisait qu'y ajouter encore. Restait, pour donner quelque unité à ce gouvernement, la suprématie de Kara George. Mais il n'était réelle-

ment reconnu pour chef que dans sa province. Il est vrai qu'il commandait à Belgrade; il disposait de l'artillerie; il était entouré du plus grand nombre de soldats dévoués; il jouissait de la plus grande renommée militaire, et était de fait supérieur à tous. Aussi passait-il à l'étranger pour le chef de la nation. C'est ici le lieu d'entrer dans quelques détails sur sa vie antérieure.

« George Pétrowitch, surnommé Kara ou Krni, le noir, était né entre 1760 et 1770, dans le district de Kragujevaz, au village de Wichewzi, fils d'un paysan nommé Pétroni. Dès 1787, lorsque la Servie, dans l'espoir d'une invasion des Autrichiens, se souleva, il prit à ce mouvement une part qui décida sa destinée. Forcé de s'enfuir, et ne voulant pas abandonner son père (1) à la merci des Turcs, il l'emmenait avec lui. Mais plus on s'approchait de la Save, plus le père s'inquiétait et pressait son fils de revenir sur ses pas. « Humilions-nous, disait-il, et nous obtiendrons notre pardon. Ne va pas en Allemagne, mon fils. » George demeura inébranlable; le père de son côté déclara fermement la résolution de s'en retourner. « Comment ! s'écria George, apprendrai-je que les Turcs te font éprouver les angoisses d'une mort cruelle ? » En même temps il arma son pistolet et tua son père. Dans

(1) On dit à tort que c'était son beau-père; c'était réellement son père, et, comme le fait observer notre auteur, moins d'amour rendrait l'action plus cruelle.

le prochain village il dit aux habitants : « Allez enterrer ce vieillard qui gît là dehors, et buvez au salut de son ame ; » et, abandonnant tout son avoir, il passa la Save.

« Cette action qui signala sa jeunesse le jeta hors de la route commune de la vie. Il revint avec un corps franc en qualité de sergent; mais bientôt, se croyant victime d'un passe-droit, il se jeta parmi les heidouques dans les montagnes. S'étant réconcilié depuis avec son colonel, il passa avec lui en Autriche. La douceur de Hadgi Mustapha l'engagea à retourner dans sa patrie. C'était un homme qui sortait absolument de la ligne ordinaire. On le voyait quelquefois replié sur lui-même, pendant plusieurs jours, sans proférer un seul mot, se rongeant les ongles. Lui adressait-on la parole, il tournait la tête sans répondre. Le vin seul avait le pouvoir de le rendre gai et affable, et alors il n'hésitait pas à danser le kolo. Il méprisait le luxe et l'éclat. Au plus haut de sa fortune, il continuait à porter ses vieux pantalons bleus, sa pelisse usée et son bonnet noir. Pendant qu'il exerçait le pouvoir suprême, sa fille, comme une autre Nausicaa, allait puiser de l'eau à la fontaine, à l'égal des autres filles du village. Toutefois il était sensible à l'attrait de l'or. A Topala on l'eût pris pour un simple paysan. Il défrichait avec ses gens un terrain inculte, ou dirigeait l'eau vers un moulin; d'autres fois il pêchait avec eux dans la Jasenitza. Il labourait et semait. Dans la

bataille seulement se montrait le héros. Lorsque les Serviens le voyaient s'avancer au milieu de ses momkes, ils prenaient courage, tandis que les Turcs tremblaient à son aspect. On le reconnaissait aisément à sa haute stature, à ses larges épaules, au nez puissant qui marquait son visage. Il aimait l'ordre et la régularité, et quoiqu'il ne sût pas écrire, il laissait volontiers un libre cours aux lenteurs de la chancellerie; mais lorsqu'une fois les affaires, après avoir passé par les divers degrés de judicature, étaient arrivées jusqu'à lui, sa justice était violente, terrible. Son frère unique, dans l'espoir de l'impunité, s'étant permis de faire à une jeune fille le dernier outrage, Kara George en fut si irrité qu'il le fit pendre à la porte de sa maison, et qu'il défendit à sa mère de le pleurer.

« Habituellement doux, la colère le rendait féroce. Il tua de sa main le knèse Théodosi, à qui il devait son élévation. Revenu à lui-même, il pleurait et maudissait ses fureurs. Il savait pardonner et oublier les injures. Malheureusement il cédait trop facilement à toutes les insinuations de ceux qu'il croyait ses amis. Cette faiblesse était d'autant plus déplorable, qu'il se trouvait dans une position où la modération et la circonspection lui étaient surtout nécessaires. Les hospodars n'étaient nullement disposés à lui accorder un pouvoir absolu. Quand on organisa le sénat, ils espéraient qu'il mettrait des bornes à l'autorité de George, qui, de son côté, voulait s'en servir

pour dominer sur ses rivaux. Il en résulta que le sénat fut aussi divisé que les chefs militaires, et que la discorde, qu'il était destiné à prévenir, sortit principalement de son sein. Le membre le plus éloquent du sénat, en 1807, était Mladen Milovanowitch, nommé sous l'influence de Czerni George. Impatients du joug qu'il leur imposait, les autres sénateurs obtinrent enfin son éloignement de Belgrade. En même temps l'alliance avec la Russie, qui avait déclaré la guerre à la Turquie, étant devenue nécessaire, les députés des Serviens avaient demandé à cette première puissance qu'on leur envoyât le conseiller d'état Rodofinikin, Grec de nation. Cet envoyé déplaisait à Kara George et à beaucoup de Serviens, qui voyaient en lui moins l'homme d'état russe que le Grec, et les Grecs étaient en général suspects aux peuples de la Servie. Rodofinikin se rendit plus odieux encore par sa liaison avec le métropolitain grec Léonti, également odieux aux Serviens. Mladen et ses adhérents en profitèrent pour faire croire à George que l'envoyé russe et Léonti travaillaient à ériger la Servie en hospodarat en faveur d'un prince grec du Phanar. Ainsi se multiplièrent les semences de discorde, et elles ne tardèrent pas à porter leurs fruits.

« La campagne de 1807 n'avait eu d'autre résultat que d'élever au rang d'hospodar l'ancien heidouque Weliko, qui fit la guerre pour son propre compte et s'empara du fort de Podgoraz sur les

frontières de la Bulgarie. L'armistice conclu à Tilsit entre les Russes et les Turcs avait également fait poser les armes aux Serviens; ils les reprirent avec les Russes en 1809. Plusieurs chefs envahirent et soulevèrent la Bosnie. Kara George franchit les montagnes près de Simiza, pour se mettre en communication avec les Monténégrins, battit les Turcs, assiégea Novi-Bazar, et il était sur le point de s'en rendre maître et peut-être de conquérir l'Herzégowine, lorsque tout à coup il reçut la nouvelle que les Turcs venaient de remporter un grand avantage du côté de Nissa, et qu'ils s'avançaient dans le pays. Ils devaient leurs succès à la division qui avait éclaté entre les deux chefs, Pierre Dobriniaz et Miloje, qui commandaient sur ces frontières, et qui refusaient de combiner leurs moyens. Vainement Kara George accourut à leur secours : tout le pays situé sur la rive droite de la Morava tomba entre les mains des Turcs; et telle fut un instant l'épouvante générale, que l'envoyé russe Rodofinikin ne se crut plus en sûreté à Belgrade et qu'il se retira, accompagné de Pierre Dobriniaz, au-delà du Danube. Cependant le danger commun commanda l'union; les Russes passèrent le Danube, les Turcs furent obligés de se retirer, et les Bosniaques furent repoussés. Après le danger vinrent les reproches mutuels. Les hospodars, rivaux de George, l'accusaient d'avoir empêché les Russes de venir au secours du pays, et d'avoir mécontenté Dobriniaz en donnant le

commandement supérieur à Miloje. Jacques Nenadowitch surtout s'empressa de profiter de ces mécontentements pour briser l'autorité de George. Il se présenta à la diète de 1810 avec six cents de ces soldats dévoués appelés momkes. Il demanda à grands cris qu'on se donnât au czar. Son avis prévalut; les amis de George furent éloignés: Jacques présida le sénat et en expulsa ceux qui lui déplaisaient. Une ambassade fut envoyée à l'empereur de Russie. Milenko se mit en révolte ouverte contre le commandant en chef; Weliko se joignit à lui. Cependant Pierre Dobriniaz, qui s'était rendu au camp des Russes, manda que les Serviens ne devaient s'attendre à aucun secours de leur part, tant qu'on ne déposerait pas le général en chef. Kara George avait cédé jusque-là; mais il était décidé à se maintenir à la tête de l'armée. Il manœuvra si bien, qu'au mois de mai 1810 le général russe Kamensky, dans une proclamation aux Serviens, leur promit du secours et reconnut George pour leur chef; et au printemps on reprit d'un commun accord les armes contre les musulmans. Courchid-pacha s'avançait du côté de Nissa avec une armée de trente mille hommes. Une armée non moins considérable passa la Drina, et néanmoins les Serviens, avec le secours des Russes, réussirent à repousser l'une, à battre l'autre, et à la fin de la campagne la Servie, libre d'ennemis, avait reculé ses limites: heureuse si l'hiver n'avait réveillé les anciennes divisions.

Les hospodars, ennemis de Kara George, résolurent de le renverser dans la prochaine diète. Mais cette espèce de conspiration lui ayant été révélée, il prit si bien ses mesures, qu'il se rendit maître des délibérations. Les principaux chefs y ayant paru trop tard, George eut le temps de faire décréter une constitution qui lui donnait un pouvoir presque monarchique. Il fut décidé que les woiwodes ou chefs inférieurs, qui jusque-là avaient relevé des hospodars, dépendraient immédiatement du gouvernement central. En même temps la diète sépara les fonctions judiciaires des fonctions administratives. Les moins considérables des sénateurs devaient former une cour suprême, tandis que le gouvernement serait confié à plusieurs ministres, et notamment à plusieurs des hospodars, qui par cette mesure seraient éloignés de leurs provinces. Un décret bannissait du territoire quiconque refuserait de se soumettre à ces nouvelles lois, et avant de se séparer, tous les woiwodes jurèrent de n'obéir qu'à George seul. Ce qui acheva de consolider son pouvoir, fut que Jacques Nenadowitch, dont le fils épousa la fille de Mladen, se rangea de son parti. Weliko fut éloigné par la ruse: un Tatare, couvert de sueur, vint lui apporter la nouvelle supposée que les Turcs avaient envahi ses possessions. Pierre Dobriniaz et Milenko furent bannis et passèrent en Russie. Enfin, l'opposition armée de Milosch fut également vaincue, et Kara George put désormais

se regarder comme le prince de cette nouvelle monarchie; il ne manquait plus pour lui donner de la durée que sa reconnaissance par le grand-seigneur.

« Mais il se préparait ailleurs des événements qui, en renversant le trône le plus puissant de la terre, devaient entraîner la chute de celui où venait de se placer Kara George. La Russie, à l'alliance de laquelle George sacrifia, en 1811, les offres de Courschid-pacha, menacée par Napoléon, fit, en mai 1812, la paix avec la Turquie. La paix de Bucharest n'accordait aux Serviens que l'administration de leurs affaires. Du reste ils avaient à payer le tribut, à livrer les forteresses et leur artillerie; des négociations ultérieures devaient régler les affaires de détail. Des députés serviens partirent pour Constantinople; mais quand ils arrivèrent au camp du grand-visir, le jour même, le prince Moronsi qui avait conclu la paix, et sur le crédit de qui ils comptaient, fut décapité. Les vues de la Porte étaient changées.

« Les Serviens, réduits à leurs propres forces, reprirent alors leur attitude guerrière; Molla-pacha, successeur de Passwan Oglou à Widdin, leur offrit son alliance; mais il fut vaincu et mis à mort, et l'armée qui l'avait battu marcha contre la Servie. On essaya encore une fois de négocier. Kara George consentait à tout; il demandait seulement qu'on laissât aux Serviens le pistolet et le fusil, et que les mêmes Turcs qui avaient autrefois

possédé le pays, n'y fussent pas rétablis. Mais avant que ces nouvelles offres pussent être portées à Constantinople, l'armée turque entra en Servie; c'était peu de temps après la bataille de Lutzen. Kara George fit de bonnes dispositions. Il opposa aux Turcs qui venaient de la Bosnie et du côté de Nissa, deux corps d'armée de dix mille hommes chacun; Weliko devait avec trois mille hommes protéger les forts du Danube. George lui-même voulait former une réserve à Jagodina. Weliko fut attaqué le premier : c'était le héros de la nation; il ne respirait que la guerre et le pillage. Il exposait sa vie pour quelques piastres, et puis il les donnait à qui les lui demandait. Mais il était plus propre à la guerre de partisans qu'à défendre une forteresse. Dix-huit mille hommes le renfermaient dans Negotin. Il fut long-temps victorieux dans ses sorties; mais il ne reçut aucun renfort. Kara George, qui n'avait jamais réussi à former une armée de réserve, ordonna à Mladen d'envoyer du secours à Weliko. Mladen, jaloux de la gloire du héros, refusa. Cependant un boulet de canon tua Weliko, et avec lui tomba le boulevard de la Servie. Cinq jours après sa mort la garnison de Negotin sortit nuitamment de la ville. Les Turcs s'avancèrent, semant partout leur route de hideux trophées, empalant les hommes et jetant les enfants dans de l'eau bouillante, en dérision du baptême. Tout ce qui put échapper se jeta dans Poretch, et de là sur le territoire

autrichien. Poretch succomba. De son côté Courchid-pacha, laissant une partie de ses troupes devant Belgrade, descendit la Morava, que devait défendre Mladen. Le knèse Sima, posté sur la Drina, ne montra pas plus de valeur et ne fit rien pour défendre les places attaquées, et attendit l'ennemi dans son camp de Schabaz.

« Que faisait cependant le nouveau souverain? Ce Kara George, la terreur des Turcs, qui deux fois, en 1806 et 1809, avait sauvé la Servie, ne paraît ni sur le Danube, ni sur la Drina, ni sur la Morava. Il demeure immobile à Topola ou à Belgrade. Il oubliait qu'il devait sa vie à un peuple qui lui avait confié son salut, et ne songeait qu'à lui-même. Soit qu'il cédât à de pusillanimes conseils, soit que, loin du théâtre de la guerre, il fût plus accessible à la crainte, il regardait la situation du pays comme désespérée, et n'eut plus d'autre pensée que de sauver les débris de sa fortune du naufrage général. Le 1er octobre il parut un instant au camp de la Morava; le 2, les Turcs franchirent cette rivière, et le 3, Kara George s'enfuit au-delà du Danube sur le territoire autrichien. Nul doute que, si les hospodars avaient encore eu la même autorité qu'avant la diète de 1811, le départ de George n'eût point décidé du sort du pays; maintenant la fuite d'un seul homme entraîna la perte de tout un peuple. Aussitôt l'armée de Schabaz se dispersa. Smeredevo et Belgrade, qu'on avait négligé d'approvisionner, ou-

vrirent leurs portes aux Turcs, qui bientôt se répandirent dans le pays en vainqueurs.

« Les principaux chefs des Serviens suivirent l'exemple de George, et furent comme lui traités par l'Autriche en prisonniers d'état. Un seul des woiwodes de l'armée de Schabaz, Milosch Obrenowitch, refusa de fuir au-delà de la Save. Vainement Jacques Nenadowitch revint sur ses pas pour le conjurer de se sauver avec ses frères : « Que m'importe de vivre en Autriche, répondit-il, si cependant l'ennemi réduit à l'esclavage ma femme, mes enfants et ma vieille mère? » Il demeura inflexible, et se rendit chez lui à Brusnizza, dans le midi, où les Turcs n'avaient pas encore pénétré. Il occupa Oussitza; mais à l'approche de l'ennemi la garnison se dispersa. Milosch alors résolut d'accepter les offres des Turcs. Il déposa les armes aux pieds du lieutenant du grand-visir, et sa soumission acheva celle de toute la Servie. Le grand-visir le reçut avec bienveillance et le nomma knèse ou seigneur de Rudnik; Soliman, le nouveau pacha, le combla de présents.

« Cependant les spahis et tous ceux qui avaient été chassés avec eux revinrent et se firent réintégrer dans leurs biens, et Soliman s'appliqua à rétablir tout sur l'ancien pied; et telle fut la nouvelle oppression, que même la femme du prince Milosch était obligée de mettre des habits d'esclave quand un musselim venait dans sa maison.

« Cette situation, après qu'on avait goûté la li-

berté, était intolérable. Une première émeute, qui éclata soudain, fut facilement réprimée, à l'aide de Milosch lui-même. La vengeance que l'on en tira fut atroce, et le joug s'appesantit encore; la cruauté des Turcs ne connut plus de bornes. Milosch se trouvait à Belgrade quand on apporta la tête d'un chef servien, qui, comme lui, avait rendu des services au pacha; il résolut alors de prévenir un sort semblable. Il sortit avec peine de la ville, se rendit dans les montagnes de Rudnik, s'entoura de ses partisans, et leva l'étendard de la révolte. C'est lui qui sera désormais le héros de la nation.

«Milosch était né en 1780; il avait d'abord été bouvier. Son frère Milan fut l'un des premiers à se soulever contre les dahis, et devint, par sa valeur, hospodar de Rudnik, Poschega et Oussitza. Milan, envoyé des Serviens à Bucharest, y mourut, et Milosch lui ayant succédé dans son commandement, dès lors toute la nation eut les yeux fixés sur lui. L'insurrection dont il était le chef éclata le dimanche des Rameaux 1815.

«Lorsqu'il parut au milieu du peuple, aux portes de l'église de Tackowo, les vieillards même demandaient la guerre, et tous les assistants jurèrent d'immoler leurs injures et leurs intérêts particuliers sur l'autel de la patrie Les momkes étaient rassemblés à Zrnutcha; Milosch, revêtu d'une armure brillante, le drapeau à la main, se présenta au milieu d'eux: «Me voilà, s'écria-t-il, et

je vous apporte la guerre avec les Turcs ! » Cette insurrection fut infiniment plus périlleuse qu'aucune des précédentes. En peu de jours le kiaja du pacha eut réuni dix mille hommes, et les premières rencontres furent si malheureuses pour les Serviens, que plusieurs de leurs chefs songèrent à tuer leurs femmes et leurs enfants, et à se jeter dans les bois. De nouveaux renforts raffermirent leur courage ; et le kiaja, au lieu de se maintenir dans ses positions, préféra de descendre sur les bords de la Morava. Milosch eut le temps de se retrancher, et dès lors ses armes furent constamment heureuses. Il joignit l'humanité à la bravoure, et par-là il se rendit favorables plusieurs des chefs turcs. Il permettait à tous les prisonniers de se retirer avec leurs armes et leurs trésors. Courchid-pacha, alors visir de Bosnie, fut défait, et les deux partis, fatigués de la guerre, désiraient de faire la paix.

« Milosch eut la généreuse imprudence de se rendre lui-même au camp de Courchid, qui se sentit tenté de le retenir. Mais il y avait dans son camp un homme qui était décidé à ne pas souffrir cette perfidie. Ali-Aga, délipacha du visir, le même qui avait reçu autrefois la soumission de Milosch, et qui maintenant avait engagé sa parole pour son retour, lui dit : « Ne crains rien, tant que je vivrai avec mes mille délis. » En effet, il le ramena sain et sauf à Leschnisa, et, en le quittant : « Désormais, lui dit-il, ne te fie plus à personne.

pas même à moi. » Cependant Maraschli-Ali-pacha se montra plus conciliant; il consentit à laisser les armes aux Serviens, et ceux-ci promirent de se soumettre à cette condition. Ils envoyèrent à Constantinople des députés, qui revinrent, après un mois, avec une réponse favorable, grace surtout à l'intervention de l'ambassadeur russe, qui invoquait l'exécution du traité de Bucharest. Le firman de la Porte recommandait au pacha de Belgrade de traiter son peuple avec douceur. Les chefs serviens parurent alors dans cette capitale. Trois fois le pacha leur demanda : Êtes-vous, ô Serviens, soumis au padisha? et trois fois Milosch répondit : Nous le sommes! Dès lors on les admit aux honneurs du café et du tabac.

«Pour régler les rapports des Turcs et des indigènes, il fut convenu que les premiers conserveraient les villes et les forts qu'ils occupaient; les Serviens, le pays dont ils étaient en possession. Ceux-ci demeuraient seuls chargés de lever et percevoir les tributs. Pour l'administration de la justice, dans chaque chef-lieu de canton, à côté du musselim, devait résider un knèse; à Belgrade, devait s'établir une grande chancellerie nationale, formée par douze chefs, nommés par les douze districts. Il était entendu que les knèses prononceraient les jugements, et que les Turcs les exécuteraient. Pour consolider cette restauration, Ali, dont elle était l'ouvrage, obtint le pachalik.

«Le nouveau pacha ne s'était montré si conci-

liant que parce qu'il espérait obtenir plus tard le désarmement des rajas; la loi musulmane défend de laisser des armes aux sujets infidèles, et la Porte n'avait encore rien confirmé. Les Serviens, de leur côté, ne cessèrent d'élever des prétentions nouvelles. Les négociations de 1820 n'eurent pas plus de succès, et peu s'en fallut alors qu'on n'en vînt encore une fois aux mains. La Porte avait délivré un firman par lequel elle accordait tout ce que les Serviens avaient demandé jusqu'alors; mais elle exigeait de ceux-ci une déclaration formelle que désormais ils se tiendraient pour satisfaits. Les Serviens s'y refusèrent, et la paix, établie de fait depuis treize ans, n'a jamais été sanctionnée. La Servie offre aujourd'hui le singulier spectacle de deux nations ennemies habitant le même sol, toutes deux armées et toutes deux aspirant ouvertement à la domination exclusive, et néanmoins tranquilles; tranquillité que n'ont même pu troubler ni l'insurrection des Grecs, ni l'invasion des Russes.

«Les peuples soumis depuis plusieurs siècles au despotisme des Turcs, lorsqu'ils seront délivrés de leur joug, auront besoin de plusieurs siècles pour donner à leur état social des formes supportables. Pendant long-temps leurs chefs voudront les gouverner d'après les errements de leurs anciens maîtres; leur gouvernement, né de la guerre, sera long-temps une oligarchie militaire, troublée sans cesse par des prétentions rivales,

jusqu'à ce que le plus fort s'empare de l'autorité souveraine.

« Milosch avait été l'auteur de la seconde délivrance du pays, et, dès 1817, il avait été reconnu pour chef par tous les knèses. Il rétablit en grande partie la constitution donnée par Kara George. Les knèses prirent la place des woiwodes, et réunissent l'autorité civile au commandement militaire. Milosch a le droit de les nommer et de les révoquer. Ils sont payés par le gouvernement. Depuis la rupture avec le pacha, en 1820, la justice est administrée par des tribunaux serviens. La chancellerie de Belgrade a été remplacée par un tribunal suprême séant à Kragujevaz. Tous les juges sont à la nomination de Milosch. La coutume tient lieu de loi; le prince seul peut prononcer la peine de mort. Tous les ans les knèses se réunissent en assemblée générale, et là seulement sont délibérées les affaires de la nation, et sont votés les impôts. Le tribut annuel est versé par Milosch entre les mains du pacha; les spahis, appauvris et déchus, ne perçoivent plus leurs dîmes qu'avec peine et avec le secours des autorités serviennes. Le clergé a peu d'influence; il est justiciable des tribunaux ordinaires, et les prêtres et les moines n'ont d'autre privilége à cet égard, lorsqu'ils encourent quelque punition corporelle, que de la recevoir des mains de quelqu'un de leur ordre.

« Ainsi tous les pouvoirs sont réunis dans la personne du prince Milosch; tout le pays ressemble

à un vaste camp, dont il est le général eu chef: l'assemblée des knèses peut être considérée comme un conseil de guerre. Plusieurs tentatives faites par quelques chefs ambitieux, pour le dépouiller du commandement suprême, ou pour s'y soustraire, ont échoué. Il le maintient avec une fermeté qui dégénère quelquefois en une sévérité excessive. La Porte avait promis de nouveau, aux conférences d'Akerman, de sanctionner cet ordre de choses, mais la guerre actuelle est venue interrompre les lenteurs des négociations. L'arrangement définitif de tous les différends a été ajourné, par un acte formel, jusqu'après la cessation de cette guerre. Cependant les Serviens attendent en armes les événements. La puissance de Milosch se consolide de plus en plus. Dans l'assemblée générale de 1827, tous les knèses, les anciens, les juges, les poupes présents, signèrent, au nom de la nation, une pétition au sultan, dans laquelle ils lui demandent un métropolitain né dans le pays, et la reconnaissance de Milosch Obrenowitch en qualité de prince héréditaire; et, dans un second acte, ils déclarent se soumettre à jamais au prince Milosch et à ses descendants.»

*P. S.* «Pendant que ceci était sous presse, de grandes et sublimes scènes se passaient dans le pays dont nous venons de retracer, d'une manière succincte, la gloire et les malheurs. Un article de la gazette d'Augsbourg, annonçant l'entier affran-

chissement de la Servie, viendra merveilleusement terminer le présent historique. Nous donnons ici textuellement cet article. Les amis d'une nation héroïque et malheureuse applaudiront avec transport à la générosité politique du sultan, qui vient, par un acte solennel de sa volonté, d'affranchir le peuple servien du joug honteux qui pesait sur lui depuis tant de siècles; ce mémorable événement, en éveillant dans leurs cœurs une vive sympathie pour l'heureuse Servie, ne manquera pas aussi d'y verser un consolant espoir, celui que l'exemple donné par Mahmout sera imité par un autre puissant souverain, et que la sainte cause de l'humanité ne sera pas toujours écartée par la jalouse inquiétude d'une politique étroite et mal entendue.

« Frontières de Servie, 3 décembre 1833.

« Le 22 novembre a été pour la Servie entière un jour à jamais mémorable. Un courrier de Constantinople a apporté le *hatti-schérif*, signé de la main de Mahmoud, et revêtu du sceau de l'empire, par lequel toutes les prérogatives nationales obtenues par les Serviens depuis l'an 1820 jusqu'en novembre 1830 (date du hatti-schérif, publié à Belgrade), sont pleinement et irrévocablement confirmées.

« L'acte contient en outre dix-huit articles, promis, mais dont l'exécution n'avait pu jusqu'ici avoir

lieu. Parmi ces derniers, les plus remarquables sont : 1° la démarcation des frontières qui étend celles de la Servie, et incorpore à cette province tous les districts dont les Serviens se sont emparés l'été dernier, ce qui double son territoire; 2° l'abandon à l'administration servienne de la levée de toute taxe et impôt perçus jusqu'ici par les Turcs contre un tribut annuel de 1,300,000 piastres turques (152 mille ducats d'empire); 3° la sortie de tous les Turcs des villes et villages forts de la Servie, sortie qui doit s'effectuer d'ici à cinq ans, à l'exception de la ville de Belgrade, que les Turcs et les Serviens occuperont en commun; 4° la démolition de toutes les forteresses élevées par les Turcs dans ces derniers temps.

« Aussitôt que cette nouvelle se fut répandue dans le pays, les habitants se rendirent en foule dans les églises pour rendre graces au ciel d'avoir été délivrés de tout esclavage, et de pouvoir former enfin une nation indépendante. Des chants joyeux, accompagnés de musique militaire, des salves d'artillerie, d'innombrables coups de fusil retentirent de toutes parts, dans les forêts, les montagnes et les plaines. C'est surtout dans les districts nouvellement arrachés aux Turcs qu'éclatèrent les plus vifs transports de la joie publique.

« La Servie vient d'obtenir une augmentation de plus de 200 lieues carrées, comptant au moins 220,000 habitants. Avec une organisation convenable, ce pays, si fertilisé par la nature, pourra

jouir bientôt d'une grande prospérité. Le prince Milosch, à ce qu'on apprend, a déja fait rédiger plusieurs projets de loi, qui seront soumis à la prochaine assemblée nationale. Il sera aussi publié, sous le titre de *Panthéon servien*, un livre dans lequel seront consignés tous les faits mémorables des Serviens qui ont bien servi la patrie et contribué à son affranchissement. »

# PREMIÈRE PARTIE.

## POÉSIES LÉGÈRES

EN PARTIE IMPROVISÉES

ET CHANTÉES PAR DES FEMMES.

### UNE JEUNE FILLE SERVIENNE.

La belle Militza a de longs cheveux bruns;
Ils couvrent ses joues mignonnes et rosées,
Ses joues rosées et son blanc visage.
Je la connais depuis trois longues années
Et n'ai pu voir encore ses beaux yeux,
Ses beaux yeux ni son blanc visage.
Alors j'invitai la jeune fille à danser,
J'invitai à danser Militza la vierge :
«Ne pourrais-je enfin voir ses beaux yeux?»
Quand la ronde commença sur le gazon,
Le ciel serein tout-à-coup s'obscurcit,
L'éclair étincela à travers les nuées,
Et les jeunes filles regardèrent toutes vers le ciel.
Seule Militza ne le fit point; la vierge
Regardait le vert gazon, suivant sa coutume,
Et chuchotant entre elles, les autres filles disaient:

« O Militza ! amie et chère compagne !
Es-tu donc présomptueuse, ou es-tu folle,
Que tu restes ainsi à contempler le vert gazon,
Et ne regardes pas avec nous les nuages,
Ces nuages que l'éclair traverse en serpentant ? »
Alors Militza répondit doucement :
« Je ne suis ni présomptueuse ni folle,
Je ne suis point la Wila qui préside aux nuages (1),
Je suis une jeune fille, c'est pourquoi je regarde devant
moi. »

## UNE BEAUTÉ SERVIENNE.

« Aimable fille de Semendria !
Tourne-toi vers moi,
Que je voie ton visage ! »

« Salut à toi, jeune homme, salut et santé !
As-tu jamais été au marché ?
As-tu vu là une blanche feuille de papier ?
Vois ! aussi blanc est mon visage.
As-tu jamais été dans l'hôtellerie ?
As-tu vu là du vin rosé ?
Vois ! aussi roses sont mes joues.
As-tu jamais été par les champs ?
As-tu vu là les fruits noirs du prunellier ?
Vois ! aussi noirs sont mes yeux.
As-tu été au bord de la mer ?
As-tu vu là les petites Piawitza (2) ?
Eh bien ! tels sont mes noirs sourcils. »

## LE JOUEUR DE TYMPANON.

L'adolescent jouait du tympanon ;
D'or pur est le bel instrument,
Ses cordes sont faites de cheveux de femme,
Et l'archet est une plume d'aigle.
Du haut de la terrasse la jeune fille le voit;
Elle le voit et dit dans son cœur :

« Dieu de bonté ! quel merveilleux jeune homme!
Si tu m'accordais celui-ci pour mari,
Je répandrais des œillets sur sa couche,
Des roses rouges sur son oreiller,
Afin que leur parfum souvent l'éveillât,
Et qu'il caressât mon blanc visage!»

## LE MESSAGE D'UN AMI.

Deux rossignols chantèrent durant toute la nuit
Devant la fenêtre d'une jeune fiancée,
Et elle leur demanda, la jeune fiancée :
«Dites-moi, jeunes rossignols,
Seriez-vous deux frères, ou les enfants de deux frères?»
Et ils lui répondirent, les rossignols :
«Nous ne sommes ni frères, ni les enfants de deux frères :
Nous sommes deux amis du même bocage;
Nous avions encore un troisième ami,
Nous l'avions! mais il est perdu pour nous;
Car nous avons appris qu'il allait se marier.

Maintenant nous venons pour voir sa fiancée;
Nous lui apportons ici un fuseau d'or,
Et avec ce fuseau une botte de lin d'Égypte.»

## CONSEIL MATERNEL.

Les portes de Sarajewo se ferment de bonne heure;
Demain elles s'ouvriront avec l'aurore.
Lazar les ouvrira, le jeune garçon :
Sa mère lui donne, en partant, ce conseil :
«Écoute-moi, ô Lazar! ô mon cher fils!
Tu pars pour choisir une femme;
N'examine ni le bord, ni les manches de sa robe,
Examine plutôt sa démarche et son regard
Quand elle s'avance, et regarde autour d'elle.»

## LA VEUVE ET LA VIERGE.

Au-dessus de Sarajewo vole un faucon;
Cherchant l'ombre pour se rafraîchir,
Il trouve un sapin vert près de Sarajewo,
Sous le sapin une fontaine d'eau vive;
Et près de la fontaine la veuve Hyacinthe,
Et l'odorante et virginale Rose.
Le faucon qui pense mûrement, réfléchit
S'il doit choisir la veuve Hyacinthe,
Ou la Rose virginale et parfumée.
Tout en songeant il en vint à ceci,

Et se parla ainsi tout bas à lui-même : —
« L'or est plus précieux, même eût-il été porté,
Plus précieux que l'argent, celui-ci fût-il nouvellement forgé. »
Et il choisit la veuve Hyacinthe.
Alors courroucée, la Rose virginale s'écria :
« Sarajewo ! puisse le malheur t'atteindre !
Car il y a en toi cette mauvaise coutume établie,
Que les jeunes gens aiment les veuves,
Et les vieillards les belles vierges ! »

## LA WILA OBLIGEANTE.

La pluie tombait en douce rosée sur les champs,
Une inquiétude s'éleva dans le sein de la jeune fille.
Hélas ! mon ami sera mouillé dans les champs,
Et il porte un précieux dolman bleu,
Et sous le dolman une veste de velours,
Et sous la veste une superbe chemise de soie,
Et dans son sein une montre d'or avec sa chaîne;
Il monte un coursier qui n'est point dressé.
Mais voyez ! ainsi parle la blanche Wila des montagnes :
« Paix ! ne crains rien, ô jeune fille !
J'ai tendu un pavillon sur les champs,
Sous cette tente de soie ton bien-aimé repose,
Une robe de zibeline couvre son corps,
Un mouchoir d'or entoure sa tête. »

## LE CHASSEUR.

L'aurore matinale me trouva debout.
J'étais à la chasse avant le lever du soleil,
Et sur la montagne, quand il redescendit derrière.
Dans la forêt, sous un sapin vert,
Je trouvai une belle fille endormie;
Une gerbe de trèfle était sous sa tête,
Deux blanches colombes reposaient sur son sein,
Et sur ses genoux dormait un faon tacheté.
Je m'arrêtai pour passer là ma nuit:
J'attachai mon coursier au vert sapin,
Et plaçai mon faucon sur ses rameaux;
Je donnai la gerbe de trèfle à mon coursier,
A mon faucon les blanches colombes,
A mon lévrier le faon tacheté,
Et je gardai pour moi la belle fille.

## L'INDÉCISION DE LA JEUNE FILLE.

Hier au soir la pluie tombait à torrents,
Et dans la nuit le verglas couvrit la terre;
Je sortis pour chercher mon bien-aimé,
Voici que je trouvai sur la verte prairie,
Sur la prairie le dolman de mon ami.
Sur le dolman était son écharpe de soie,
Par-dessus son tympanon d'argent,
Et près du tympanon une pomme verte.

Et je pensais en regardant chaque chose:
« Si je prends le dolman de mon ami,
Je crains que le tendre jeune homme n'ait froid;
Si je prends l'écharpe de soie...
Mais l'écharpe est un don de mon amour.
Prendrai-je le tympanon d'argent?
Mais c'est un présent de mes frères...
Je pensais jusqu'à ce que j'eusse trouvé ceci :
Je mordrai dans la pomme verte,
Je veux y mordre et non la manger;
Il saura par-là que je suis venue,
Venue là pour chercher mon ami. »

## SOUCIS DU CŒUR.

Elle lave son beau visage la jeune fille,
Et elle dit en baignant ses joues gracieuses:
« Si je savais qu'un vieillard dût te baiser,
O visage! j'irais dans la verte forêt,
Là j'amasserais toutes les plantes d'absinthe,
Je les broierais, et j'en ferais une eau,
Dont je te laverais chaque matin,
Afin que les baisers du vieillard soient amers.
Mais si je savais que ce fût un jeune homme!
J'irais dans le riant jardin,
J'en cueillerais toutes les roses,
Desquelles je préparerais une eau,
Dont je te baignerais chaque jour,
Afin que les baisers du jeune homme, odorants

Et suaves, lui réjouissent le cœur!
Ah! j'irais volontiers avec lui dans la montagne,
Plutôt que d'habiter avec le vieillard un château.
J'aimerais mieux dormir avec lui sur la dure,
Que sur des carreaux de soie avec le vieillard.»

## LA FILEUSE ET LE TZAR.

Le soir les fileuses filaient,
Dites laquelle filait le mieux?
Rosa, l'aimable enfant, est la plus habile,
Et sa renommée parvint jusqu'au tzar,
Et le tzar lui envoya une botte de lin.

«Rosa, voici une botte de lin,
File-moi de ce lin une tente, Rosa,
Et de ce qu'il t'en restera,
File-t'en un habit de noce;
A ma cour tu t'en revêtiras,
Et sous cet habit tu reposeras dans mes bras.»

Plus avisée que le tzar était Rosa.
Elle tira le ressort de sa navette,
De la navette à tisser et l'envoya au tzar.
«Tzar! voici l'aiguille de ma navette,
Fais-moi de cela un métier à tisser;
De ce qu'il te restera
Fais-toi bâtir un palais
Dans lequel j'irai et demeurerai
Et où je reposerai entre tes bras.»

## L'ANNEAU VRAI GAGE DE FOI.

Dans la prairie sous l'aubépine ruisselle une source;
Là se rend chaque jour une fillette pour puiser de l'eau;
Elle porte cette eau sous les blanches murailles de Belgrade.
Une pomme d'or en main, vers elle s'avance Mirko:
« Prends, ô jeune fille, prends cette pomme et deviens mienne! »
La jeune femme prend la pomme, la lui jette au nez:
« Je ne veux ni de toi ni de ta pomme; va! retire-toi! »

Dans la prairie sous l'aubépine ruisselle une source;
Là vient une jeune fille pour puiser de l'eau;
Elle porte cette eau sous les blanches murailles de Belgrade.
Une chaîne d'or en main, vers elle s'avance Mirko:
« Prends, ô jeune fille, prends ce collier et deviens mienne! »
La jeune fille prend la chaîne, la lui jette au nez:
« Je ne veux ni de toi ni de ton collier; va! éloigne-toi! »

Dans la prairie sous l'aubépine ruisselle une source;
Là se rend chaque jour une fillette pour puiser de l'eau;
Elle porte cette eau sous les blanches murailles de Belgrade.
Un anneau d'or en main vers elle s'avance Mirko:
« Prends, ô jeune fille, prends cet anneau d'or et deviens mienne! »

Alors la fillette prit la bague, la mit à son doigt:
« Je veux de toi, rassemble tes amis; je suis maintenant à toi. »

## LES YEUX NOIRS ET LES YEUX BLEUS.

Quand viendra le joli temps
Où l'on achètera les garçons?
Pour deux blonds je ne donnerais pas une piastre.
Mais pour un jeune homme aux yeux noirs,
Je donnerais tout de suite mille pièces d'or.
O malheur! insensé fut mon discours!
Mon bien-aimé a les yeux bleus;
Il les a bleus... et pourtant ils me sont chers!
Intercédez pour moi, jeunes filles, mes compagnes!
Mais attendez, ne vous donnez pas tant de peine!
Je suis jeune... je veux obtenir moi-même mon pardon!

## LE JEUNE CERF ET LA WILA.

Un jeune cerf paissait l'herbe des forêts
Depuis un jour; un mal subit le saisit au second,
Et au troisième il éclata en plaintes et soupirs.
Alors la Wila de la verte forêt lui parla ainsi:
« Jeune cerf! fauve de la verte forêt,
Quelle douleur t'est advenue?
Tu paissais ici l'herbe touffue,
Depuis un jour; un mal subit te saisit au second,

Et au troisième tu éclates en plaintes et soupirs? »
Aussitôt le jeune cerf répondit à la Wila:
« Chère sœur! belle Wila de cette forêt,
Certes une grande douleur m'est advenue!
J'aimais une biche très-aimable;
Elle s'enfonça dans la forêt pour y chercher de l'eau,
Elle est partie et n'est point revenue...
Errant ainsi seulette, a-t-elle perdu son chemin?
Le chasseur l'aurait-il prise dans ses rets?
Ou bien m'a-t-elle entièrement abandonné
Et, oublieuse de sa foi, aime-t-elle un autre cerf?...
Ah! si égarée, elle a perdu son chemin,
Dieu veuille que bientôt elle le retrouve!
Ah! si le chasseur l'a prise dans ses rets,
Dieu veuille lui prêter mon adresse!
Mais si elle m'avait abandonné,
Si, oublieuse de sa foi, elle aime un autre cerf...
Livre-la, ô mon Dieu, aux mains du chasseur! »

## L'INDÉCISION.

Dans le jardin est une jeune fille,
Laquelle a creusé un canal,
Dont elle conduit les eaux
Pour arroser ses fleurs printanières,
Les fleurs printanières, les jaunes œillets,
Et la fleur éclatante, le blanc basilic (3).
A l'endroit qu'elle avait creusé, la belle s'endormit.
Sa tête tomba sur les basilics,

Ses mains se cachèrent parmi les œillets,
Ses pieds plongèrent dans le ruisselet,
Et, se couvrant d'un voile transparent,
Elle se coucha sur la rosée,
Comme fait la caille dans l'été,
Comme fait le rouge-gorge en automne.
Mais voici venir un jeune jouvenceau;
Bon compagnon était le jouvenceau.
En s'appuyant sur la barrière il la franchit,
Et d'un saut le voilà dans le jardin;
Et alors il se parle ainsi le jouvenceau:
« Dois-je me cueillir ici un bouquet de fleurs?
Dois-je cueillir un baiser sur les lèvres de cette belle?
D'un bouquet il ne me restera rien à midi,
La vierge est un trésor plus durable. »

## LA TRESSEUSE DE LACET.

Sur la colline est assise une jeune fille,
Sur la colline là-bas au loin;
Elle tend des soies et tresse un lacet
Et elle parle ainsi en travaillant:
« Si je savais, ô mon joli lacet,
Qu'un jour un jeune homme te portât,
Je te tresserais de soie pourpre,
Je tramerais de l'or dans tes soies
Et je t'ornerais de perles;
Mais si je savais, ô mon joli lacet,
Que jamais un vieillard te portât,

Je te tresserais d'écorce,
J'y tramerais des orties
Et je t'ornerais d'épines. »

## LA JEUNE FILLE AMOUREUSE.

Hier au soir dans l'hôtellerie
Nous fîmes un somptueux repas,
Et nous vîmes là une belle jeune fille,
Dont la tête portait une couronne de fleurs.
Je lui donnai mon coursier à conduire;
Alors la jeune fille dit tout bas au coursier:
« Dis-moi, bel alezan à la crinière d'or,
Dis-moi, ton maître est-il marié?... »
Et le coursier lui répondit en hennissant:
« Non, par le ciel! belle fille, pas encore,
Mon maître n'est point marié; mais à l'automne,
Au prochain automne, il pense à t'épouser... »
Et la jeune fille joyeuse dit au coursier:
« Si je savais que cela fût vérité, bel alezan,
Je prendrais mes atours d'or et d'argent,
J'en garnirais ton poitrail;
Oui! de pur argent je l'ornerais,
Et j'entourerais ton front de mon collier d'or! »

## LA FAISEUSE DE COURONNES.

Smilje, au bord d'un frais ruisseau,
Cueillait des immortelles (4),
Elle en cueillit plein sa robe et ses manches,
Elle en tressa trois vertes couronnes.
Smilje en garda une pour elle;
A sa compagne elle destina la seconde;
Mais elle fit glisser sur l'eau la troisième,
Et à demi courbée elle murmura tout bas :
« Nage, nage, ô ma verte couronne!
Nage jusque devant la demeure de Juris;
Demande, ô couronne, à la mère de Juris:
Mère, ne veux-tu pas Juris marier?
Mais ne choisis pas pour lui une veuve,
Choisis plutôt une belle et tendre fille. »

## LES SERVIR TOUS, UN SEUL AIMER.

C'est plaisir de voir là-bas dans la nuit,
Là-bas sur les bords du tranquille Danube,
Où les héros ont dressé leurs tentes,
Comme ils se délectent à boire un vin doré!
Humblement les sert une belle vierge,
Et comme à chacun d'eux elle présente la coupe,
Plein d'ivresse chacun d'eux veut l'embrasser;
Elle résiste, la belle vierge se défend et dit :
« O héros! et vous, nobles seigneurs!

Je suis, il est vrai, la servante de tous,
Mais je ne puis être la mie que de celui-là seul,
De l'unique que mon cœur a choisi !.. »

## LE MAL MARIÉ.

Fleurissez, roses, et ne me regardez plus!
Hélas! je suis marié, moi, pauvre jeune homme,
A une veuve non pareille en âge!
Où elle va, où elle demeure,
Elle pleure et regrette son mari.

« Premier époux, premier bonheur!
Que tu as été bon pour moi!
Je me couchais tôt, je me levais tard!
Si tu m'éveillais, c'était en baisant mes yeux;
Lève-toi, ô mon amour, le soleil est haut;
Notre vieille mère est debout,
Elle a nettoyé la maison et apporté de l'eau. »

## L'AMANT DE GORINKA.

« Marjolaine! les jeunes filles te cueillent-elles? »
« Pourquoi les jeunes filles ne me cueilleraient-elles pas,
Lorsque pour moi toute la forêt est parfumée,
Et dans la forêt, les rochers qui y sont enfoncés?
Sur ces rochers est un jeune homme,
Un beau jeune homme, qui compte ses années:

« Voyez, me voici parvenu à vingt ans,
Et avant même nombre d'années je ne veux me marier,
Non ! tant que je n'aurai pas obtenu Gorinka ! »
Et le frère de Gorinka entendit cette promesse;
Et il prit Gorinka, sa sœur,
Et il l'enferma dans une forte tour.
Elle implore le ciel, la jeune fille.
« Accorde-moi, ô mon Dieu, un vent de la montagne,
Qui m'ouvre les portes de cette tour,
Et que je voie en quel lieu erre mon bien-aimé,
S'il est nu-pied, ou sans ceinture,
S'il est nu-tête, ou sans vêtement,
S'il est altéré, ou affamé de pain. »
Ce qu'elle avait demandé Dieu lui accorda;
Il envoya un vent de la montagne
Qui ouvrit les portes de la forte tour,
Et elle vit de loin errer son amant;
Il n'était point nu-pied, ni sans ceinture;
Il n'était point nu-tête, ni sans vêtement;
Il n'était point altéré, ni affamé de pain,
Mais plein de passion, il soupirait après son amie!

## L'AMOUR PRÉSERVATEUR.

Sur le pont Johann passait à cheval :
De la fenêtre sa belle l'aperçut;
Elle lui jeta des roses, en le regardant,
Et dit tout bas, en dispersant les fleurs :
« O mon plus cher ami ! ceinds-toi solidement,

Afin qu'aucune rose ne tombe dans ta ceinture,
Et que ton amour ne plaise pas à une autre...
Cette nuit j'ai fait un songe mystérieux.
Ton alezan errait seul dans les champs,
Ton bonnet roulait sur la plaine sanglante,
Et tu tombais percé de flèches ennemies.»

Johann répondit doucement:
«Chère! chère! ô toi, chère ame!
Si tu m'aimes toujours et constamment,
Tout me deviendra bonheur
En voyage aussi bien qu'au logis!...»

## MALADRESSE ET BONHEUR.

Sur la montagne, la montagne aux sapins
S'élève un sapin vert,
Sous son ombre repose une jeune fille;
Elle repose et se sent joyeuse;
Elle parle ainsi à un jeune garçon :

Viens ce soir!
Mais si tu franchis la barrière,
Prends garde, ne brise rien!
Si tu viens dans la cour,
Prends garde, ne fais point de bruit!
Si tu entres dans la maison enfin,
Fais silence, ne parle pas!...

Lorsqu'il monte sur la barrière,
Voilà qu'il brise une latte;

Lorsqu'il entre dans la cour,
Il fait crier la porte;
Lorsqu'il est dans la maison enfin,
Il heurte la futaille:
La futaille roule, brise les pots,
Et cause grand dommage;
Au bruit la mère se lève,
Trébuche et se casse le pied;
Le père accourt,
Il met le feu à sa barbe;
Le jeune homme éteint la flamme,
Et enlève la jeune fille.

## LE SOUHAIT DE LA JEUNE FILLE.

Si je possédais, ô Laso!
Les trésors du tzar,
Je sais bien, ô Laso!
Ce que j'achèterais!
Je m'achèterais, ô Laso!
Un jardinet sur la Sawa;
Je sais bien, ô Laso!
Ce que j'y planterais!
J'y planterais, ô Laso!
Hyacinthes et œillets.
Si je possédais, ô Laso!
Du tzar les trésors,
Je sais bien, ô Laso!
Ce que j'acquerrais!

J'acquerrais, ô Laso !
Le beau, l'aimable Laso,
Et il serait pour moi, ô Laso !
Le jardinier du jardinet !

## LE SUBTERFUGE.

Une belle fille moissonnait les blés
De sa blanche main avec une faucille d'argent;
Mais lorsque l'ardent midi fut venu,
Elle commença à chanter ainsi :

« A celui qui voudra lier mes gerbes,
Je donnerai un baiser sur le visage;
Celui qui m'apportera l'eau fraîche de la source,
Baisera mes beaux yeux noirs;
Mais de celui qui me ferait un abri ombragé
Je veux être l'épouse fidèle. »

Elle croyait que personne ne l'entendait;
Pourtant le berger l'entendit auprès de ses brebis;
Il vint, et de liserons lia ses gerbes,
Il lui apporta l'eau fraîche de la source,
Des branches des coudriers lui fit un abri;
Puis s'approchant, il dit à la belle fille :
« Jeune fille, tel que tu as promis, tiens-le ! »

Mais la belle était malicieuse et rusée,
Elle répondit avec adresse :
« Laisse-moi aller, jeune berger !
Si tu as lié mes gerbes,

Tes brebis en ont brouté les chaumes;
Si tu m'as été cherché de l'eau fraîche,
Toi-même t'es désaltéré à la source;
Et si tu m'as préparé un abri,
Repose-toi maintenant au frais. »

## LA FIANCÉE MALADE.

Elle est malade la jeune fiancée,
Vers elle accourt son jeune fiancé:
« Es-tu malade? ah! ne meurs point, mon ame!
Vois, je t'apporte les plus doux remèdes,
Des figues de mer et des raisins de Mostar,
Des oranges de notre oranger,
Des prunes séchées sur les rameaux verts,
Des pêches humides de rosée et fendues,
Et des pommes mordues avec les dents,
Mordues seulement et non entamées;
Prends, ô mon ame, qu'elles soient douces à ta bouche! »

## LE FRÈRE, LA SOEUR ET L'ÉTRANGÈRE.

La forêt se parait d'ombrages verts;
Un frère et une sœur s'y promenaient,
Et parlant au frère, la sœur disait:
« Frère! pourquoi as-tu tant tardé à revenir?... »
« O sœur, depuis long-temps je serais près de toi;
Mais l'étrangère ne me laissait point aller,

Elle, l'étrangère, la douce enfant!
Souvent je sellais mon bon coursier,
Mais l'étrangère le désellait!
Souvent je ceignais mon glaive acéré,
Mais l'étrangère le débouclait:
« O bien-aimé! où vas-tu?
Vaste et longue est la plaine!
Profonde est l'eau bourbeuse, profonde!...
Demeure, ô bien-aimé, ne me quitte point!

## L'AMOUR.

Lumineuse, éclatante, la paisible lune, au soir,
Éclairait au loin la verte prairie
Où paissaient deux nobles coursiers,
Gardés par leurs jeunes maîtres,
Kâpetan Johann, et le ban Stéphan;
Et Stéphan disait à Johann:
« Vois comme est brillant l'éclat de la lune, frère!
Heureux! frère, heureux le héros
Dont l'amante n'est point éloignée!
Hélas! loin d'ici est ma douce mie.
Si chevauchant vers elle je porte dans ce mouchoir
Des raisins doux à ma bien-aimée,
Ils seront écrasés par la longueur de la route,
Et le mouchoir, gâté par les raisins,
Le sera à mon retour par mes larmes!... »
Alors au ban Stéphan Johann répondit:
« Vois, mon amie est loin aussi;

Mais quand elle me vient soudainement à la pensée,
Je ne demande point : Est-elle avancée la sombre nuit?
Ni mon coursier : Y a-t-il un gué au torrent?
A travers la nuit, à travers les eaux profondes,
Sur les champs la poussière ne révèle point ma trace,
Par les flots aucun bruit ne la trahit!... »

## A TOI PERMIS.

Il y avait un cerisier chargé de cerises,
Richement couvert de fruits.
Sous son ombre était assis le jeune maître,
Et près de lui la maîtresse;
Devant eux on voyait du vin, une coupe
Et aussi un miroir,
Et ils buvaient, se caressaient,
Et se regardaient dans le miroir.
Autour d'eux les alouettes volaient
Et d'une voix douce gazouillaient :
« Quoi de plus beau que la maîtresse,
Si ce n'est le jeune maître? »
Et il se prit à railler la maîtresse
Le jeune maître disant :
« Entends-tu, maîtresse, entends-tu, ame,
Ce que disent les oisillons? ils, disent
Que je devrais avoir une plus belle maîtresse,
Une plus belle que toi. »
« Fais-le, ame! fais-le, mon très-cher!
A toi permis!

Vois, je connais deux arbres,
Ils croissent haut et droit;
L'un est au bord du Danube,
L'autre au rivage de la mer,
Quand leurs deux sommets
Pourront se toucher,
Tu pourras prendre une autre épouse,
Et l'amener ici. »

## BELGRADE EN FLAMMES.

Deux rivières coulent ensemble:
L'une est la Sawa, l'autre la Morawa.
Bois et pierres roule la Sawa,
Un esquif bien sculpté la Morawa.
Une jeune fille et son frère sont dans l'esquif:
Le frère dormait, la sœur brodait,
Et elle l'éveille avec son aiguille:
« Holà! mon frère, Belgrade est en flammes!... »
Et tout en dormant le frère répondit:
« Qu'elle flambe, qu'elle brûle jusque dans ses fondements.
J'ai servi trois ans dans la forteresse:
Un an j'ai servi pour des armes éclatantes,
Un second pour un bon coursier,
Un troisième pour une belle fille.
Mais quand ils partagèrent les armes,
Ils m'en donnèrent de vieilles et toutes rouillées;
Quand on partagea les coursiers,
On m'en donna un vieux, tout éclopé;

Et lorsque les filles furent partagées,
On m'en donna une vieille et toute flétrie. »

## L'ÉPOUX.

O douleur! hier se maria Duka Leka,
Et aujourd'hui vient une lettre du tzar.
« Holà Duka! holà Leka! à la guerre!... »
Il selle aussitôt son coursier Duka Leka,
Et pleurant, sa fidèle amie tient l'animal par la bride.
« Malheur à moi, Duka! malheur! waivode Leka!
Si tu équipes ton bon coursier pour la guerre,
Me laisseras-tu seule, moi pauvre innocente?.. »
« Je te laisserai auprès de ta mère et de la mienne. »
« O malheur! Duka! malheur! waivode Leka!
Sans toi que me sont deux mères?... »

Duka Leka s'arme pour la guerre,
Et pleurant, sa fidèle épouse lui présente son sabre:
« Malheur à moi, Duka! malheur! waivode Leka!
Si tu ceins tes flancs de l'acier pour la guerre,
A qui me confieras-tu, moi pauvre délaissée? »
« Je te laisserai à ton père et au mien! »
« Malheur! Duka! malheur! waivode Leka!
Sans toi que me sont deux pères?.. »

Duka Leka s'arme pour la guerre,
Et pleurant, sa fidèle épouse s'approche de lui:
« Malheur à moi, Duka! malheur! waivode Leka!

Pars-tu à l'instant pour la guerre,
A qui me remettras-tu, moi pauvre abandonnée?»
«Je te laisserai chez ton frère et le mien.»
«O malheur! Duka! malheur! waivode Leka!
Sans toi que me sont deux frères?»

## LE JEUNE HOMME AMOUREUX.

O tige d'amour, belle jeune fille!
Abaisse tes regards,
Ne lève point tes paupières brunes,
Ne fais point à un autre le mal,
Hélas! le mal que tu m'as fait!
Mon ame est bouleversée:
J'ai un cheval, et je vais à pied;
J'ai des bottes, et je marche nu-pieds;
Je porte du pain, et je suis affamé;
Je plonge dans l'eau, et je suis altéré.

## L'ARRIÈRE-GOUT.

Quelle heure de la nuit était-il?
Ma bien-aimée devait venir,
Elle voulait venir et ne vint point!
Je l'attendis jusqu'à minuit,
Solitaire, je me glissai vers la maison,
Sur le pont je trouvai la belle,
En une fois je l'embrassai pour dix:

Douceur de miel me resta aux lèvres,
Comme si j'eusse mangé du sucre,
Mangé du sucre et bu de l'hydromel.

## LA SURPRISE.

Une jeune sœur criait à son frère un jour :
« Viens! ô frère! au doux soleil!
Viens nous chauffer aux rayons du soleil,
Et voir le magnifique cortége qui s'avance!
Vois! les convives des noces parés de fleurs (5)!
Bonheur à la demeure où ils se rendent!..
Mais quelle maison attend ce noble cortége?
Quelle mère doit partager les présents?
Quel frère boira avec eux le vin des accords?
Et quelle vierge enfin doit siéger parmi eux?»
Et le frère lui répondit :
« Petite sœur, sois joyeuse de leur joie,
Notre maison est celle qui attend ces convives;
Notre mère doit distribuer les présents,
Je suis le frère qui doit boire avec eux,
Et toi, sœur, la vierge qui siégera parmi eux. »

## LA JEUNE MOURANTE.

Devant la couche de Maria la mère s'avança :
« Lève-toi, Maria! lève-toi, ô ma fille!
Voici qu'il t'arrive des présents en abondance :

Du beau-père, un surtout rouge;
De la belle-mère, une robe de velours vert;
Du beau-frère, une bague d'or;
De la belle-sœur, une parure de tête;
De la sœur du fiancé, des bracelets d'or,
Et de ton ami, un collier de perles. »

Alors Maria, se soulevant un peu:
« Hélas! écoute-moi, chère et vieille mère!
Donne le surtout d'écarlate à mon père,
Toi, ô mère, prends la robe de velours;
A mon frère donne l'anneau d'or,
A ma sœur la parure de tête,
A la femme de mon frère les bracelets d'or,
Et renvoie à mon ami le collier de perles;
Il en éprouvera triple chagrin!
Le premier, c'est que nous ne nous verrons plus,
Le second, que nous ne vivrons point ensemble,
Et le troisième, que nous ne nous caresserons plus. »

## LE ROSSIGNOL CAPTIF.

Le rossignol chantait gracieusement
Là-bas dans le vert bocage,
Là-bas dans le vert bocage
Sur les souples rameaux.

Voilà que viennent trois chasseurs
Pour prendre le rossignol;
Il implore les chasseurs:

« Ne me tuez point, ô chasseurs !

« Ne me tuez point, ô chasseurs !
Je vous chanterai une chanson
Dans le jardin vert,
Une chanson sur le rosier rose. »

Mais les chasseurs le prennent;
Ils emportent le pauvre oiseau,
Ils l'enferment dans une cage
Pour réjouir leur belle.

Le rossignol ne veut plus chanter,
Il se tait et penche sa petite tête;
Les chasseurs le reprennent
Et le portent dans le jardin.

Alors le rossignol commence ainsi:
« Malheur! trois fois malheur
A l'ami sans son ami,
Au rossignol sans son bocage! »

## MALICIEUX PROPOS D'AMOUR.

Elle cueillait un bouquet sur la prairie,
La bien-aimée me le donna;
Et je l'adjurai par le ciel et la terre
De me dire si elle n'aimait que moi seul.
« Je te jure par le ciel et la terre
Que nul autre que toi je n'aime;
Pourtant, ce n'est pas d'aujourd'hui

Qu'on t'accuse d'un triple dénûment :
Le premier, dit-on, de tes défauts,
C'est que tu es petit, et par trop petit...
Le second, dit-on, de tes défauts,
C'est que tu es mince, et par trop mince...
Le troisième, dit-on, de tes défauts,
C'est que tu es pâle, et par trop pâle... »
« Si je suis petit, et par trop petit,
J'en serai plus léger à cheval ;
Si je suis mince, et par trop mince,
C'est parce que je suis de noble race ;
Si je suis pâle, et par trop pâle,
C'est parce que je suis un savant. »

## LE PREMIER AMOUR.

La belle Maria perdit son ami,
Elle le pleura pendant trois longues années.
Elle ne lava point son beau visage, durant la première ;
Elle ne peigna point ses beaux cheveux, la seconde ;
Elle coupa sa chevelure, la troisième année,
Et l'envoya à Nowi, à l'oncle de son amant.
L'oncle fit enchâsser les cheveux dans l'argent ;
La tante les orna de blanches perles
Et fixa la chevelure aux portes de la forteresse.
Tous ceux qui passaient s'émerveillaient :
Juste ciel ! quel prodige !
Qui a pleuré ainsi et pour qui ?
Est-ce d'un fils unique la tendre mère ?

Est-ce d'un frère chéri la sœur infortunée?
Est-ce une fiancée pour son noble Djewer *?
Ce n'est pas d'un fils unique la mère;
Ce n'est pas la sœur pour un frère chéri;
Ce n'est pas la fiancée pour son Djewer;
Mais pour son premier amour la bien-aimée!

## IMPRÉCATION AMOUREUSE.

Dans le parterre brode la belle Smilja,
Dans le parterre, parmi les œillets;
La mère appelle pour le repas du soir Smilja:
« Viens, belle Smilja! viens souper! »
Mais elle répond à sa mère:
« Soupez toujours, ma mère, et ne m'attendez point,
Ce n'est point le souper qui me tient au cœur;
Je n'ai que mon chagrin dans l'esprit.
Aujourd'hui mon amant est venu
Et m'a causé grand dommage...
De mon parterre il a brisé les fleurs,
De ma broderie il a mêlé les soies,
Maudissez-le, ma mère! et soyons deux à le maudire.
Qu'à mon ami mon sein serve d'étroite prison!
Que mes bras soient une chaîne autour de son cou!
Et que ma bouche lui ferme les yeux! »

* Voyez la description d'une noce servienne, introduction du second volume.

## LE FRÈRE PLEURÉ.

Le soleil descendit derrière les montagnes
Et les héros abordèrent au rivage des mers.
La jeune épouse de George accourut,
Elle compta les héros; dans le nombre
Ne se trouvait aucun des trois qu'elle appelait ses biens.
Ni son premier bien, le seigneur George,
Ni son second bien, son Djewer,
Ni son troisième bien, son frère chéri.
Pour George elle a coupé ses cheveux,
Pour son Djewer elle a déchiré son visage,
Pour son frère elle a perdu les yeux.
Les cheveux coupés recommencèrent à croître,
Les blessures du visage finirent par s'effacer;
Mais les yeux ne purent se guérir,
Ni le cœur se consoler de la perte d'un frère.

## LA CAPITULATION.

Derrière la colline, sous les ombrages,
Un cri aigu se fait entendre.
Un jouvencel y court et cherche avec soin.
C'est une belle jeune fille captive
Et garrottée par des liens de soie.
Elle implore le jouvencel:
« Délivre-moi, fils de héros!
Je serai pour toi une sœur! »

Mais le jouvencel répondit :
« J'ai déja une sœur au logis. »
« Délivre-moi, fils de héros!
Et je serai pour toi une belle-sœur ! »
Mais le jouvencel répondit :
« J'ai déja une belle-sœur au logis. »
« Délivre-moi, fils de héros!
Et je serai ta bien-aimée!... »
Alors le jouvencel l'embrassa,
Elle lui donna un baiser, et, délivrée,
Elle le suivit dans sa blanche demeure.

## LA PAUVRE FIANCÉE.

La jeune fille rendit l'anneau,
Elle le rendit au jeune homme :
« Reprends la bague, reprends ;
Les miens, hélas! te haïssent,
Père et mère,
Frère et sœurs.
Pourtant veuille, ô jeune homme!
Ne pas mal parler de moi.
Je suis, hélas! pauvrette,
Une infortunée jeune fille!
Je semai des basilics,
Et il est poussé de l'absinthe,
De l'absinthe et toutes plantes amères.
O fleur d'amertume,
Puisses-tu maintenant orner

Mes convives aux noces,
Lorsqu'ils me porteront, ô infortunée!
Dans la tombe! »

## APPELLE-MOI, JE VIENDRAI.

Dévotement un jeune homme disait :
« O Dieu! donne-moi des cornes d'or,
Prête-moi des ramures d'argent,
Que je fende l'écorce de ce pin sauvage,
Et voie ce qu'il y a dedans!.. »
Dieu lui donna des cornes d'or,
Il lui prêta des ramures d'argent,
Et il fendit l'écorce du pin sauvage.
Là était assise une jeune fille
Qui, pareille au soleil levant, brillait,
Et, ravi, le jeune homme s'écria :
« Oh! si je pouvais te demander en mariage!...
Mais on ne t'accorderait point à moi!
Si j'osais t'enlever!... mais je ne le puis seul!
Si je voulais t'appeler!... tu ne viendrais pas!... »
Et la belle vierge lui répondit :
« Ne me demande point en mariage, jeune homme,
Car on ne me donnerait point à toi;
Ne cherche point à m'enlever, tu y succomberais;
Car j'ai des frères au nombre de neuf,
Et de cousins toute une armée;
Quand ils sont tous montés sur leurs coursiers noirs
Et ceints de leurs sabres tranchants,

Avec leurs bonnets de peaux de loups mis de travers,
Ils sont terribles à voir,
Et formidable est leur rencontre....
Péché serait d'y succomber,
Honte aussi de fuir...
Mais appelle-moi, je viendrai... »

## LA PRIÈRE.

Rossignol, ne chante pas si fort,
N'éveille point mon cher seigneur;
Moi-même je l'ai endormi,
Moi-même aussi je le veux éveiller.
J'irai dans le jardin vert,
J'y cueillerai une tige de lis,
J'en caresserai ses joues,
Et mon amant s'éveillera.

## SOUHAITS D'AMOUR.

Que ne suis-je, hélas! un frais ruisseau!
Je sais bien où, joyeux, je courrais...
Sous la fenêtre de l'ami de mon cœur,
Là où l'ami s'habille et se déshabille;
Peut-être alors il étancherait en moi sa soif;
Peut-être il baignerait de mes flots sa poitrine;
Peut-être qu'alors je toucherais son cœur...

## LA JEUNE FILLE ET LE POISSON.

Une fillette, assise au bord de la mer,
Se parlait à elle-même et disait tout bas :
« Hélas ! mon bon Dieu !
Y a-t-il quelque chose de plus vaste que la mer ?
Y a-t-il quelque chose de plus long que les champs ?
Y a-t-il quelque chose de plus vite qu'un coursier ?
Quelque chose de plus doux que le miel ?
Et de plus cher qu'un frère ? »
Hors de l'eau un petit poisson répondit :
« Pauvre folle, simple enfant,
Le ciel n'est-il pas plus vaste que la mer ?
La mer n'est-elle pas plus longue que les cha.
L'œil n'est-il pas plus rapide que le coursier ?
Le sucre n'est-il pas plus doux que le miel ?
Et l'amant plus cher qu'un frère ? »

## TOURMENT D'AMOUR.

O merveilleuse fleur de beauté,
Que Dieu punisse ta mère,
Qui, t'ayant faite si belle,
T'envoya dans le village,
A l'endroit où les héros se plaisent à boire,
Où les jeunes gens lancent le disque,
Où les jeunes fiancées mènent le branle,
Et où les vierges chantent leurs chansons !
Car c'est là que je t'ai vue,
Et mon cœur en souffre à jamais.

Par le chemin vient un jeune enfant,
Et criant il l'éveilla :
« Holà ! éveille-toi, belle fille,
Toi qui dors ici !
Toutes flétries sont les roses
Que tu cueillais.
Il va se marier l'ami de cœur
Auquel tu pensais.... »
« Qu'il se marie ! qu'il se marie !
Je le lui permets !
Mais que la foudre d'un ciel serein
L'atteigne et me venge ! »

## CE QUE VIT LE FAUCON.

Le faucon vole haut et loin,
Le faucon étend ses vastes ailes,
Il se retourne à droite
Et regarde vers la porte du bourg.
Là était une aimable enfant,
Elle venait de puiser de l'eau,
Elle avait lavé son visage.
La blancheur de son beau cou
Éclatait comme la neige dans la verte forêt.
Devant elle se tenait un jeune garçon
Qui tout bas disait à la belle :
« Douce jeune fille ! ô mon ame !
Ferme le bouton de ta tunique,
Afin que ton cou ne reluise pas ainsi,
Et que mon cœur ne soit pas si malade ! »

## DIALOGUE D'AMOUR.

Sur la prairie le vent porta la rose,
Il la porta tout près de la tente de Ranko;
Sous la tente étaient Ranko et la belle Militza.
Ranko écrivait, Militza brodait;
Et quand toutes les pages furent écrites,
Et quand l'or bruni fut employé,
Ranko parla ainsi à Militza:
« Dis, chère ame, à moi, Militza,
Dis-moi, t'est-il cher mon amour?
Ou te semble-t-il doux mon pouvoir? »
Alors Militza lui répondit:
« Crois-le bien, ô toi, mon ame et mon trésor!
Ton amour, ô Ranko, m'est plus cher
Que quatre frères, si je les avais;
Plus doux me semble, ô bien-aimé, ton pouvoir
Que quatre coussins, fussent-ils de duvet! »

## A NAPOLÉON.

Mitrowitz est sur les bords de la Sawa.
Là les vierges de Mitrowitz, pensives,
S'asseyent et disent cette parole:
« O Français! ô puissant empereur!
Laisse donc les garçons! toutes nous demeurons filles;
Les coings et les pommes passent de mode(7),
Ainsi que les tuniques richement brodées d'or. »

## LA PRIÈRE D'UNE JEUNE FILLE.

Un jeune coursier paissait l'humide et verte prairie,
Il broutait un peu, puis écoutait long-temps
Ce que la jeune fille suppliante disait à sa mère :
« Ne me donne point, ô ma mère! à celui que je hais!
J'aimerais mieux, avec l'ami de mon cœur,
Vivre dans la forêt, m'y nourrir de fruits sauvages,
Puiser de l'eau avec une feuille,
Sur une froide pierre reposer ma tête,
Que dans un château avec le non-aimé
Me nourrir de sucre et coucher sur la soie. »

## SOINS AMOUREUX.

Je devrais chanter et je n'ose,
Car elle souffre, la tête chérie de mon ami!
S'il m'entendait, il deviendrait triste en son cœur;
Il dirait que je n'ai nul souci de ses maux.
Et pourtant, je songe à lui, et lui donne mon ame,
Je le porte en mon cœur et l'y berce
Comme une mère son plus petit enfant!

## L'ENFANT MAUDIT.

Juste ciel! quel grand prodige!
Une mère avait déja enfanté neuf filles;
Comme elle portait la dixième,

Elle pria Dieu que ce fût un garçon;
Mais lorsque le temps fut venu,
Elle mit de nouveau une fille au monde.
Lorsque vint le moment du baptême,
Le parrain demanda à la mère:
« Quel nom donnerons-nous à la filleule ? »
Et la mère courroucée répondit:
« Nommez-la Janja ! et que le diable l'emporte ! »

Grande et svelte croissait la jeune fille,
Et son visage devint blanc et rose.
Un jour elle prit la cruche et alla puiser de l'eau;
Quand elle fut au milieu de la verte forêt,
Du fond des bois la Wila l'appela :
« Écoute-moi, ô merveilleuse Janja !
Jette ta cruche sur le gazon vert,
Viens avec moi dans la belle forêt;
Car ta mère t'a donnée à nous,
Lorsque toute petite tu étais sur le bras de ton parrain.»
En entendant ceci, Janja, la dernière venue,
eta sa cruche sur l'herbe touffue,
Elle alla vers la Wila qui l'appelait.
Sa vieille mère vint la chercher :
« Reviens au logis, mon dernier fruit, Janja ! »
Mais elle répondit, la vierge rejetée :
« Retourne toi-même, femme abandonnée de Dieu !
Toi-même m'as envoyée ici
Lorsque toute petite j'étais encore sur le bras du
parrain. »

## L'ANNEAU.

De compagnie voyageaient trois jeunes voyageurs,
Dans leur chemin ils rencontrèrent une belle fille,
Et commencèrent à lui faire des présents.
L'un lui donna une pomme verte,
L'autre un bouquet de basilic,
Le troisième un anneau d'or.
Celui qui avait donné une pomme verte,
Celui-là disait : « La jeune fille m'appartient. »
Celui qui avait donné le bouquet de basilic,
Celui-là disait : « A moi, à moi appartient cette fille. »
Celui qui l'avait gratifiée d'un anneau d'or,
Celui-là dit : « Allons chez le juge :
Là nous verrons à qui appartiendra la jeune fille. »
Ils se rendirent devant le tribunal du juge.
« Prononce entre nous, honorable juge :
Vois, nous voyagions tous trois de compagnie ;
En chemin nous rencontrâmes cette fille,
Et chacun de nous lui fit un présent.
L'un lui donna une pomme verte,
L'autre un bouquet de basilic,
Le troisième enfin un anneau d'or :
Juge maintenant à qui appartient cette belle. »
L'honorable juge alors repartit :
« Comme gage d'amour on donne une pomme *,
Comme parfum se donnent les basilics ;
Mais l'anneau ne se donne que comme fiançailles.
A celui qui donna la bague appartient la jeune fille. »

* Voyez la note 3.

## L'EMPOISONNEUSE.

Le soleil descendait entre deux montagnes ;
Entre deux jeunes filles était assis un jeune garçon,
Il caressait l'une et ne caressait pas l'autre;
Et la belle fille lui dit:
« Caresse-moi aussi, jeune garçon non marié; »
Mais l'adolescent lui répondit:
« Je te caresserais volontiers, ô belle fille!
Mais je n'ose à cause de ton frère,
Car ton frère est un grand querelleur,
Il cherche noise partout où il va. »

Quand la belle fille eut ouï ceci,
Elle s'en va dans la forêt des montagnes,
Et fouille parmi le bois mort et les pierres,
Jusqu'à ce qu'elle ait trouvé une couleuvre venimeuse,
Elle la tue avec son anneau d'or,
En égoutte le venin dans une coupe,
Remplit celle-ci jusqu'au bord d'un vin précieux,
Porte la coupe à son frère,
Et empoisonne ainsi son propre frère.
Alors elle retourne vers le bien-aimé jeune homme:
« Caresse-moi, ô jeune adolescent non marié!
Pour toi j'ai empoisonné mon frère. »
Mais le jeune homme épouvanté la repousse :
« Va-t'en, empoisonneuse, loin d'ici!
Si tu as empoisonné ton propre frère,
Qui me préservera, moi héros, contre tes poisons? »

## LA FIANCÉE DU DUC STÉPHAN.

Une vierge saluait l'étoile du matin du nom de sœur
« Sœur étoile, bonjour, disait-elle (8);
Toi qui marches de l'orient à l'occident,
Tu passes au-dessus d'Herzegowina;
Vois-tu quelquefois là le duc Stéphan ?
Dis-moi, les portes de sa blanche demeure sont-elles ouvertes ?
Son coursier tout bridé l'attend-il ?
Et s'arme-t-il enfin pour venir quérir sa fiancée ?... »
Doucement l'étoile du matin répondit :
« Petite sœur, jeune et belle fille,
Je marche d'orient en occident,
Je passe chaque jour au-dessus d'Herzegowina,
Et je vois dans sa cour le duc Stéphan :
Les portes de sa blanche demeure sont ouvertes,
Tout bridé l'attend son coursier,
Il s'arme pour aller quérir sa fiancée;
Mais ce n'est pas toi qu'il a choisie.
Trois de tes amants ont médit de toi :
L'un a dit que tu étais de basse naissance,
L'autre, méchante comme un serpent,
Et le troisième, rêveuse et endormie :
Alors courroucée, et commençant à maudire, la vierge s'écria :
« A celui qui me dit de basse naissance,
Puisse jamais ne lui naître un fils !
A celui qui me dit méchante comme un serpent,

Puisse un serpent s'enlacer autour de son cœur!
A celui qui me dit rêveuse et endormie,
Puisse la maladie le tenir neuf longucs années
Sans que le sommeil le rafraîchisse sur sa couche!

## LE COURSIER.

« O jeune fille, ma douce ame!
N'as-tu pas vu mon coursier?»
«Je ne l'ai ni vu, ni aperçu;
Mais hier je l'ai entendu,
Comme attaché au tronc de l'érable;
Il agitait son mors bruyant,
Et frappait du pied le pavé de marbre.
Même ton coursier est irrité
De ce que tu aimes deux belles à la fois,
Aliwera et Todora :
Celle-ci vient de donner le jour à un enfant,
Celle-là pleure abîmée de douleur ! »

## LE SECRET DÉCOUVERT.

Deux amants se caressaient sur la prairie,
Ils croyaient n'être vus de personne;
Mais elle les vit, la verte prairie,
Et elle le raconta au blanc troupeau;
Et le troupeau le dit au pasteur,

Et le pasteur au voyageur de la route;
Sur la mer le voyageur l'apprit au batelier,
Et le batelier à son bateau de bois de noyer;
Et le bateau le dit aux froides ondes,
Et les ondes le reportèrent à la mère de la jeune fille.
Alors maudissant, la jeune fille parla ainsi:
« O prairie! puisses-tu ne jamais verdir!
O troupeau! puissent les loups te dévorer!
O pasteur! puissent les Turcs te décapiter!
Voyageur! puisse ton pied chanceler!
Batelier! puissent les vagues t'engloutir!
Léger bateau! puisse la flamme te consumer!
Et toi, mer! puisses-tu tarir jusque dans tes entrailles!»

## DOUBLE IMPRÉCATION.

Une jeune fille maudit ses yeux noirs:
« Yeux noirs! puissiez-vous devenir aveugles!
Vous voyez tout, et pourtant vous ne vîtes point hier,
Quand mon bien-aimé passa devant la maison,
Qu'il portait une fleur à la main,
Et sur ses épaules une écharpe brodée,
Qu'une autre amie lui a donnée!
Des rameaux y sont brodés en nombre:
Autant de rameaux sur l'écharpe,
Autant de blessures au cœur de l'infidèle!
Autant de feuilles aux rameaux,
Autant d'angoisses de cœur puisse-t-il souffrir! »

## L'IMPRUDENTE.

Un jour la belle Ikonia se vantait ainsi
Parmi les plus jeunes femmes réunies aux bains :
Nulle de vous ne possède un maître tel que le mien,
Tel que Mornjakowitsch Johann!
Où il va, il me tient à son bras;
Où il s'assied, il me prend sur ses genoux;
Quand il jure, c'est moi qu'il atteste;
Si je dors dans la chambre d'en haut,
Doucement il marche, de peur de m'éveiller;
Et s'il m'éveille, c'est avec un baiser,
En disant : Lève-toi, mon cœur! le soleil est haut.

Quand la veuve Anna eut ouï ceci,
Elle se revêtit de ses plus beaux habits;
Elle se peignit de blanc et de rouge le visage,
Teignit de noir ses fins sourcils,
Et ainsi parée, se tint sous le porche de la porte
Quand Johann traversa la place du marché.

Et la veuve lui parla bientôt ainsi:
«Dieu soit avec toi, Mornjakowitsch Johann!
A quoi te sert une épouse stérile?
Épouse-moi plutôt, moi, jeune veuve,
Qui, chaque année, te donnera un fils,
Dont les joues seront de roses et les cheveux d'or?»

Il écouta ces paroles, le faible Johann;
Il prit la veuve, il en fit sa fidèle épouse;
Chaque année elle lui donna un fils,

Un fils aux joues rosées, aux cheveux d'or.
Quand la belle Ikonia apprit ceci,
Elle courut en hâte au nouveau marché,
Et s'acheta là une corde de soie;
Elle revint dans le jardin vert,
Et se pendit à l'oranger aux fruits d'or.
La nouvelle en parvint bientôt à Johann,
« Elle s'est pendue la belle Ikonia, ta maîtresse! »
« Qu'elle se pende! j'en ai maintenant une plus belle! »

## LA JEUNE FILLE ENSORCELÉE.

Il fait beau voir là-bas dans la nuit
Où à boire un vin doré les héros se reposent.
Parmi eux se trouve le timide Stojan;
Il ne boit ni vin, ni brandevin,
Il boit du café dans une tasse d'or.
Voici que les filles reviennent de puiser de l'eau;
Parmi elles s'avance la sœur d'Iwan;
Quand il la voit, le timide Stojan,
Son cœur s'en amourache soudain,
Et il lui jette à son passage
Un coing et une pomme.
Courroucée alors, la sœur d'Iwan
Jette le coing parfumé sur le sable,
Et du pied repousse au loin la pomme;
Le coing roula sur l'arène,
Et dans les froides eaux roula la pomme.

Quand il vit ceci, le timide Stojan,
Un poids douloureux tomba sur son cœur;
Vite il se dresse sur ses pieds légers
Et retourne vers sa belle demeure;
Là il prend du papier dans ses mains
Et s'apprête à ensorceler la sœur d'Iwan.
Voyez! il apprête quatre billets charmés.
Sur l'un, il trace un charme, et le jette dans les flammes:
«Ne brûle point, ô charme! ni toi, ô billet!
Mais seulement la raison de la sœur d'Iwan!»
Il en écrit un second, et le jette dans l'eau:
«Eau, n'entraîne point le charme ni le billet,
Mais seulement la raison de la sœur d'Iwan?»
Il en écrit un troisième, et le jette aux vents:
«N'enlevez point, ô vents! le charme ni le billet,
Mais seulement la raison de la sœur d'Iwan!»
Le quatrième il le place sous son oreiller:
«Et toi, ne demeure point ici, ô charme! ni toi, billet,
Mais qu'à ta place, cette nuit, vienne la sœur d'Iwan!»
Peu d'heures s'étaient écoulées
Qu'un léger bruit s'éleva à la porte;
On frappe: voyez! c'est la sœur d'Iwan!
«Ouvre la porte, si tu reconnais un Dieu!
Ouvre la porte, les flammes me dévorent!»
Stajan garde le silence et ne répond mot.
Une seconde fois la sœur d'Iwan appelle:
«Ouvre la porte, les eaux m'entraînent;
Ouvre la porte, si tu reconnais un Dieu!
Les vents m'enlèvent jusqu'aux nuages!»
Alors le timide Stojan s'élança rapidement;

Il ouvrit la porte de bois de buis,
Prit la jeune fille par ses mains blanches,
Et l'entraîna dans sa belle demeure.

## LE MONUMENT.

Tout près de Bude un troupeau reposait à l'ombre;
Une pierre tombe des remparts de la ville,
Écrase plus d'une brebis à la laine soyeuse
Et tue deux jeunes bergers,
Marck l'aimable, et le bel André:
Un père, une mère pleurèrent la mort de Marck;
Hélas! pour André il n'est ni père ni mère!
Une jeune fille du village seule
Pleura sa mort, et dit ces paroles :
«Malheur! André! ô toi mon joyau d'or!
Dois-je chanter un chant à ta louange?
Hélas! de bouche en bouche ira ce chant,
Jusqu'à ce qu'il passe par des lèvres impies!
Dois-je broder ton image sur ma manche?
Hélas! l'étoffe peut se déchirer,
Et avec elle ton doux nom s'anéantir!
Dois-je écrire ce nom dans un livre?
Mais passant de mains en mains,
Le livre peut tomber dans d'indignes mains,
Je veux le garder dans mon cœur,
Il ne périra qu'avec lui.»

## SARAJEWO.

« Sarajewo, que tu es devenue sombre!
Dis? une flamme ardente t'a-t-elle dévastée?
La vague du torrent t'a-t-elle submergée?
Ou la peste t'a-t-elle choisie pour victime? »

D'une voix faible Sarajewo répondit :
« Si une flamme ardente m'eût dévastée,
Mes blanches demeures seraient déja rebâties;
Si les eaux du torrent m'avaient submergée,
Mes places publiques eussent été lavées.
Mais la peste, la peste meurtrière m'a visitée!
Jeunes et vieux elle a tout frappé,
Amants et amis cruellement séparés! »

## LA FOI DES HOMMES.

« Te souvient-il, ami! lorsque tu devins mon amant,
Des torrents de pleurs que tu versas dans mon sein?
Des torrents de pleurs, sous lesquels tu me fis tes serments?
Dieu punisse les faibles filles
Qui ajoutent foi aux promesses des amants!
Comme le ciel qui là-haut brille,
Tantôt clair, tantôt orageux,
Telle est la foi des hommes!
Quand ils aiment : « Mon cœur! je veux t'épouser! »
Sont-ils écoutés : « Attênds à l'automne! »

L'automne s'écoule, l'hiver arrive.....
Alors ils parlent d'amour à une autre fille!

## L'AMOUR SUPPLÉE A TOUT.

Hier un jeune homme traversa le village,
Il faisait nuit, et je ne le voyais point;
Cela me fit peine! douleur à mourir!
« Qu'il trouve ici un abri!
O ma mère! appelle-le! pour Dieu!»
«Laisse, ô ma fille! laisse aller l'étranger!
Riche et délicat sera ce jeune homme;
Il voudra pour le breuvage du matin du brandevin,
De précieux mets pour son repas du soir,
Et, comme à la ville, une couche molle pour dormir.»
«Mère, invite-le à loger ici!
Invite-le, ô ma mère! pour Dieu!
Mes yeux brillants lui seront brandevin;
Mets succulents lui sera mon doux visage;
De sucreries mon cou de neige lui servira;
De couche molle, le frais gazon,
De pavillon, le ciel serein,
D'oreiller, mon bras et mon sein....
Invite-le à loger ici!
Invite-le! ô ma mère! pour Dieu!»

## LE CŒUR GLACÉ.

Il tombait de la neige le jour de Saint-George,
Pas un petit oiseau ne s'élevait dans les airs,
Et nu-pieds à travers les frimas la jeune fille
Portant ses souliers à la main suivait son frère.

« N'as-tu pas froid aux pieds, petite sœur ? »
« Non pas aux pieds, ô mon frère !
Mais froid glacial à mon pauvre cœur !
Toutefois ce n'est point la neige qui m'a refroidie,
C'est ma mère qui m'a glacée
En me donnant à celui que je hais !... »

## LA DUPE.

Le soleil descend, l'obscurité commence,
Et dans la cour il n'y a pas une goutte d'eau.
Parlant entre elles, les belles-sœurs se disent :
« A qui est-ce le tour d'aller chercher l'eau ? »
Et le sort tomba sur la fille de la maison ;
Mais elle n'ose sortir, Jagoda la jeune vierge ;
Elle craint Fétibégowitsch le Turc,
Qui l'a demandée à sa mère
Lorsqu'elle était toute petite, et n'avait pas plus de sept ans.
Sept fois il l'avait demandée et cela depuis sept ans.
Remarquant son angoisse, alors sa mère
Lui ordonne d'ôter ses habits de fille,

De se couvrir du vêtement des jeunes femmes,
Et de mettre un anneau d'or à son doigt.

Ainsi revêtue, la jeune fille alla dans la montagne,
Et trouva Fétibégowitsch aux sources.
Le héros foulait l'eau avec sa lance,
Et par-là troublait l'onde limpide,
Et doucement Jagoda le reprit:
« Guerrier inconnu, ne trouble point ces eaux!
Mon époux revient de la guerre,
Il ne trouverait point d'eau à la maison;
Car je n'oserais lui offrir de l'eau trouble! »
Alors le Turc Fétibégowitsch repartit:
« Dieu soit avec toi! svelte nouvelle mariée!
De qui es-tu l'épouse, de qui la sœur chérie? »
« Je suis l'épouse de Johann, fils du pope,
Et la sœur de Marko, fils du roi. »

La-dessus Fétibégowitsch répondit:
« Ton époux et moi nous sommes frères par alliance,
Ainsi tu es ma belle-sœur en Dieu! »
Alors il lui remplit ses vases
Et lui donna une garde pour l'accompagner
A travers les montagnes verdoyantes,
Afin qu'elle ne fût pas seule en route,
Et qu'elle n'eût pas peur en traversant la forêt;
Pour lui il retourna vers sa demeure,
Et demanda à sa vieille mère:

« Quand donc, mère, Johann s'est-il marié?
Aujourd'hui j'ai vu sa jeune épouse;

Elle est ravissante! Dieu la protége! »
Et la vieille mère répondit :
« Johann ne s'est jamais marié, mon fils;
Celle que tu as vue était Jagoda, la jeune fille,
Et elle t'a adroitement trompé. »
Quand Fétibégowitsch eut ouï ceci,
Il frappa de la main sur son genou.
« Malheur à moi! honte et confusion!
Maintenant Turcs et chrétiens pourront me tromper;
Personne ne pouvait m'en faire accroire,
Et voilà que je suis dupe d'une jeune fille! »

## L'ÉPREUVE.

Trente Zétinjaners buvaient du vin
Aux bords frais et tranquilles du fleuve Zétinja;
Une seule jeune fille les sert.
Quand elle présente à chacun le breuvage,
Ils ne tendent point les mains vers la coupe;
Chacun d'eux, enivré d'amour, veut l'embrasser;
Mais elle leur parle ainsi, la jeune Zétinjanérine:
« Pour Dieu, écoutez-moi, ô trente Zétinjaners!
Je suis, il est vrai, la servante de tous;
Mais je n'en suis pas la bien-aimée;
Je ne serai l'amie que du héros
Qui traversera la Zétinja à la nage,
Couvert de son accoutrement de guerre,
Et sur ses épaules le manteau de conseiller;
Celui qui de vous traversera ainsi la Zétinja,

Et nagera jusqu'à l'autre bord,
De celui-là je serai la fidèle épouse.

Tous les héros se regardèrent,
Et tous baissèrent les yeux vers la terre;
Tous, hors le jeune Radoïza.
Sur ses pieds légers le jeune homme s'élance,
Il attache autour de lui son arme brillante,
Revêt son attirail de guerre,
Jette par-dessus le vaste manteau,
Et se précipite dans les eaux de la Zétinja.

Il fend les flots, le jeune héros,
Il nage à travers et atteint l'autre bord;
Mais lorsqu'il s'apprête à revenir,
Il plongea un peu dans le fleuve;
Il ne plongeait pas parce qu'il s'affaiblissait,
Il plongeait ainsi pour éprouver sa belle,
Et connaître si elle l'aimait sincèrement.
Quand elle vit ceci, la belle Zétinjanerine,
Elle courut au fleuve pour se précipiter dans les ondes;
Alors le jeune Radoïza
S'élança du fleuve au rivage;
Il sortit sain et sauf des eaux de la Zétinja,
Et reçut dans ses bras la généreuse fille;
Il la prit par sa main blanche,
Et la conduisit dans sa riche demeure.

## LES BELLES-SOEURS.

Un jour au grave coucou parlait ainsi l'hirondelle :
« Tu es pourtant heureux! ô gris coucou!
Car tu ne dors point sur la cheminée du logis,
Et tu n'entends pas comme moi les querelles
Quand les belles-sœurs se maudissent,
Et qu'à l'aînée, toute courroucée, la plus jeune dit :
« Misérable! non tu n'es point ma belle-sœur!
Car ton sein n'a encore porté aucun fruit! »
Et l'autre lui répond ainsi :
« Oh!... et toi! toi femme orgueilleuse,
Pour avoir enfanté Michaëlo!
Enfante de même neuf filles,
Et que folles elles deviennent toutes les neuf!
Et que Michaëlo, abandonné dans l'étranger,
Ne te revienne jamais au logis!
Qu'il succombe au loin de ses cruelles blessures!... »
Ainsi qu'elles se maudirent, ainsi la malédiction arriva :
La jeune sœur mit au monde neuf filles,
Et folles elles devinrent toutes les neuf;
Et Michaëlo, abandonné en terre étrangère,
Succomba au loin à ses cruelles blessures :
Alors des pays lointains, il adressa à sa mère ce message :
« Envoyez-moi, ô ma mère!
Envoyez-moi cette pièce de toile de lin,
Cette toile telle que vous l'avez filée,
Lorsqu'en fureur vous vous mîtes à maudire;
Cette toile telle que vous l'avez tissue,

Lorsque vous faisiez grand tapage;
Cette toile telle que vous l'avez étendue,
Lorsque vous injuriez votre sœur;
Cette toile telle que vous l'avez blanchie,
Lorsque vous pâlissiez de mauvaise colère,
Envoyez-la-moi; et qu'enveloppé
De ce linceul, j'apaise mes cruelles blessures!

## LA MÈRE, LA SŒUR ET L'ÉPOUSE.

Sur la terrasse se promenait Johann,
Quand sous lui la terrasse s'enfonçant,
Dans sa chute sa main droite fut brisée.
Il se trouva un médecin pour le jeune homme:
Ce fut la Wila de la verte forêt;
Mais elle demande grand salaire la Wila!
Elle demande à la mère sa blanche main,
A la sœur ses cheveux de soie,
A l'épouse son collier de perles.

Volontiers la mère lui donna sa main droite,
Sans regret, la sœur la parure de sa tête;
Mais l'épouse refusa son collier de perles...
« Non, je ne donnerai point mes blanches perles!
Elles m'ont été rapportées par mon père! »
Là-dessus irritée, la Wila des montagnes
Exprima du poison dans la blessure de Johann:
Il mourut, le jeune homme! Pauvre mère!
Alors les tristes coucous femelles (9)

Commencèrent par trois fois leurs chants plaintifs:
L'un criait et se lamentait incessamment,
L'autre pleurait dès le matin et le soir encore;
Mais le troisième ne chantait que quand il y pensait.

Quel est celui qui incessamment se lamente?
C'est la pauvre mère de Johann.
Quel est celui qui pleure au matin et le soir encore?
C'est la triste sœur de Johann.
Quel est celui qui ne chante que quand il y pense?...
C'est la jeune épouse de Johann.

## KONDA.

Konda mourut, lui, de sa mère l'unique enfant!
Elle pleure, la mère; elle ne veut point que, loin de sa cour,
Loin de sa demeure, on l'enterre.
On le porte dans la maison du jardin vert,
Sous les orangers aux fruits d'or.
Dans une fosse profonde repose le jeune homme.

Et elle se glisse dans ce lieu chaque matin,
Et frémissant, pleurant, soupirant, elle dit:
« Parle, fils Konda! la terre te pèse-t-elle?
Gémis-tu du poids de ton cercueil d'érable? »
Paix! voilà que du sein de la terre s'élève une faible voix:
« Ce n'est point la terre qui me presse, ô ma mère!
Ce ne sont point les ais de ma demeure d'érable:
Ce qui m'oppresse, c'est la douleur de ma bien-aimée

Quand elle soupire, l'angoisse saisit mon ame au ciel !
Mais si elle se parjurait, ô désespoir!
La terre tremblerait, et tout mon corps frémirait! »

## UNIS DANS LA MORT.

Tendrement s'aimaient un jeune homme, une jeune fille:
Ils se lavaient au même ruisseau;
Ils s'essuyaient au même linge.
Près d'une année se passa sans que nul ne le sût;
Mais à la seconde tout fut découvert,
Et le père ainsi que la mère l'apprirent,
Et la mère rompit leurs amours,
Et sépara ceux qui s'aimaient d'un amour si tendre.
Alors l'amant chargea les étoiles de lui dire:
« Meurs, ô bien-aimée, samedi au soir!
Dimanche au matin, moi, ton amant, je te suivrai. »
Et il arriva comme il avait dit.
Le samedi au soir mourut la jeune fille,
Le dimanche au matin mourut le jeune homme;
Ils furent enterrés l'un près de l'autre,
Et à travers la terre on entrelaça l'une dans l'autre
Leurs mains avec des pommes vertes dedans.
Peu de mois après, du tombeau de l'amant
Voici qu'un jeune sapin s'élance,
Et de celui de l'amie un beau rosier rouge:
Autour du sapin les roses s'enlaçaient,
Comme un ruban de soie entoure un bouquet.

# DEUXIÈME PARTIE.

## PREMIÈRE SECTION.

## PETITS POÈMES.

### LES NOCES D'HAJKUNA.

JAMAIS, depuis que le monde est monde,
N'avait fleuri une plus belle fleur;
Jamais on ne vit, ni même de nos jours,
Dans la blanche demeure du bey Ljubowitsch,
Au sein de la plaine de Newesinja,
Une plus belle fleur que la vierge Hajkuna,
La sœur chérie du bey Ljubowitsch.
Elle était belle, rien n'était plus beau;
La taille haute et svelte d'un jeune sapin;
Des joues blanches et roses...
Comme si elles eussent gardé l'empreinte de l'aurore
Depuis le soleil levant jusqu'à midi;
Ses yeux étaient deux pierres précieuses,
Deux petites Pijawitza * ses bruns sourcils,
Les ailes de l'hirondelle ses noires paupières,
Des tresses de soie ses blonds cheveux,
Des rangs de perles ses petites dents;

* Voyez la note 2 à la fin du volume.

La bouche mignonne était une boîte de sucre,
Et la blancheur du sein celle des colombes;
Quand elle parlait, on entendait gémir la tourterelle,
Quand elle riait, on croyait voir luire le soleil.
Dans toute la Bosnie et l'Hezegowina
Il n'était bruit que de sa beauté.
Plus d'un prétendant courtisa la belle fille;
Deux surtout venaient assidûment:
L'un était le vieux Mustapha,
Aga de Krajna et de la forteresse de Nowi;
L'autre était André Suko d'Obinja.
Tous deux se rencontrèrent le même soir
Au logis demander la belle.
Mille pièces d'or offrit pour elle le vieillard,
Et de plus un riche bassin de vermeil;
Autour du bassin se tournait un serpent
Dont un diamant formait la tête,
Et à minuit comme à midi tel était son éclat
Que sa lueur pouvait éclairer un festin.
Suko n'avait que douze ducats à offrir;
Car il ne possédait rien autre, le jeune homme,
Que son sabre, son brave et blanc coursier,
Et il se nourrissait sur la frontière
Comme le faucon au sein des airs.
Alors le frère dit à la sœur:
« Vois, Hajkuna, ma sœur chérie,
De même que ta mère t'a donné la vie,
Tu dois la donner à d'autres enfants;
Beaucoup d'amants te courtisent,
Mais ceux qui de tous me semblent les meilleurs,

Se trouvent aujourd'hui dans la maison.
L'un est le vieux Mustapha,
Aga de Krajna et de la forteresse de Nowi;
Immenses sont les richesses du vieillard,
Il te vêtira de velours et de soie,
Il te nourrira de sucre et de miel.
Suko d'Obinja est le nom du second;
Mais Suko ne possède rien au monde
Que son sabre et son brave et blanc coursier.
Maintenant choisis, Hajkuna, ma sœur chérie,
Et dis-moi; auquel dois-je te marier? »
Alors modestement la sœur répondit:
« A toi le choix, ô mon frère!
Je serai l'épouse de celui à qui tu me donneras;
Pourtant j'aimerais mieux un jeune homme,
Encore qu'il n'eût rien au monde,
Qu'un vieillard quelque riche qu'il fût;
La richesse n'est point l'or ni l'argent,
La richesse ce n'est que de posséder ce qui nous plaît. »
Mais le frère ne céda point au desir de sa sœur,
Il donna la vierge à Mustapha;
Malgré elle, il la donna au vieillard.
Celui-ci retournant aussitôt dans sa résidence,
Invita les gens de noces pour conduire la mariée;
Il invita aussi le brave Suko d'Obinja
Pour porter son étendard devant le cortége.
Alors les convives, richement vêtus, se mirent en route,
Et se rendirent au logis de la belle fille.
Ils demeurèrent à la cour de Ljubowitsch
L'espace de trois grands jours;

Et quand au matin le quatrième parut,
Ils emmenèrent hors du logis la belle vierge.
Ils n'étaient pas encore loin de la maison
Et traversaient la plaine fleurie,
Quand la jeune mariée, s'inclinant vers son conducteur,
Lui dit tout bas à l'oreille:
« Dis-moi, mon anneau d'or, mon cher beau-frère (10);
Lequel de tous ces héros, m'est destiné pour époux? »
Et le conducteur répondit à demi-voix:
« Chère belle-sœur, vierge Hajkuna,
Regarde de droite à gauche;
Vois-tu ce vieillard là-bas dans le lointain
Qui se tient gravement comme un effendi,
Assis dans un palanquin d'écarlate,
Et dont une longue barbe blanche couvre le sein;
Vois, c'est le vieux Mustapha-Aga,
C'est l'époux qui t'est destiné. »
La jeune fille jeta un regard autour d'elle,
Et soupira amèrement dans son cœur;
Puis de nouveau elle demanda au beau-frère:
« Et quel est celui qui, monté sur un blanc coursier,
Porte en ses mains l'étendard,
Et dont la joue est ornée d'une barbe noire? »
Et le conducteur répondit à la mariée:
« Ce héros est Suko d'Obinja,
Qui t'a demandée à ton frère:
Oui, il t'a bien demandée, mais pas obtenue. »
Lorsque la belle fille eut entendu ceci,
Voilà qu'elle se laisse tomber sur la terre.
Tous accourent pour la relever,

Et avec eux le vieux Mustapha;
Mais nul ne peut la relever de terre.
Mais voici que Suko s'approche,
Il plante en terre son étendard,
Tend lestement la main à la vierge;
Soudain elle se relève d'elle-même, la belle fille,
S'élance sur le coursier derrière Suko.
Tournant bride aussitôt, il fuit, le jeune homme,
Il fuit avec sa proie à travers la vaste plaine
Comme une étoile file dans les cieux.
Quand le vieillard voit ceci, Mustapha
S'écrie d'une voix étouffée par la fureur:
« Eh bien! gens des noces, convives sans cœur!
Le brigand m'enlève ma maîtresse,
Vous le voyez, et vous ne l'en empêchez point!... »
Mais d'une seule voix les compagnons s'écrièrent:
« Puisse le faucon emporter la caille!
Qu'il emporte celle qui pour lui est née;
Pour toi, vieillard, retourne en ton logis,
Ce n'est pas pour toi que fleurissait cette rose... »

## LA MORT DE JOHANN.

Il gît malade, le fils du despote Stéphan,
Malade dans le beau village de Kupinowo,
Profondément abattu, et près de mourir.
Il appelle Michaël, son serviteur:
« Écoute, Michaël, serviteur fidèle,

Attelle promptement les coursiers à mon chariot!
Afin qu'en toute hâte tu te rendes
Vers Krushédol, au grand monastère!
Demande là mon frère aîné,
Mon frère Maxime, l'évêque;
Dis-lui tout, ne lui cache point la vérité,
Dis-lui que je suis ici malade à la mort.
En revenant après avoir rempli ce message,
Tu passeras devant notre antique demeure;
Entres-y et demande à parler à ma vieille mère,
Ma vieille et pieuse mère Angélia.
Mais ne lui révèle point la triste vérité,
Ne lui dis pas que son fils est à la mort;
Porte-lui seulement mes compliments,
Dis-lui que Johann s'arme en guerre,
Et qu'il s'en va outre-mer pour neuf longues années. »
Michaël exécute ces ordres sans délai.
Sur trois rangs il attelle les bons coursiers,
Et court vers le riche et beau monastère.
Là il dit tout à Maxime, l'évêque,
Et comment son frère Johann est en danger de mort.
De là, aussi promptement qu'il peut, il revient;
Il se rend à l'antique demeure d'Angélia,
Et présente à la vieille dame les compliments de son fils.
La vénérable mère dit aussitôt:
« Attends, Michaël, fidèle serviteur,
Attends-moi seulement trois jours!
Je voudrais cuire pour mon fils de petits pains blancs,
Et achever de fines chemises,
Que je lui porterais en présent. »

Là-dessus le serviteur répondit :
« Ne perds point de temps, pour Dieu, dame Angélia,
Ton fils ne peut attendre ;
Il est mandé par un ordre écrit ;
Porte-lui plutôt la farine en guise de pain,
Et ta fine toile de lin au lieu de chemises. »
Et ils se mirent en route pour Kupinowo ;
Mais lorsqu'ils vinrent au village,
Et qu'ils approchèrent de la demeure de Johann,
Les serviteurs se tenaient aux portes nu-tête.
Inquiète, dame Angélia demande à son guide :
« Dis-moi, pourquoi tous ces domestiques vont-ils tête nue ? »
Et Michaël le serviteur répondit :
« Sans doute qu'au festin le maître
En ce moment porte les santés et vide la coupe,
Pour demander au ciel bon voyage... »
Mais quand ils entrèrent dans la grande salle,
Johann luttait violemment avec la mort,
Et près de son lit se lamentait sa jeune épouse.
Avec des cris de douleur la vieille mère commença ainsi :
« O Johann, mon angoisse de mort !
Que deviendront les plaines sirmiennes ?
Que deviendra ta blanche demeure, ô Johann ?
Que deviendront, ô fils, tes biens délaissés ?
Que deviendra, ô fils, ton bon coursier ?
Que deviendra, ô fils, ta fidèle épouse ? »
Du trépas Johann revenant
Parla ainsi d'une voix mourante :
« La contrée sirmienne aura bientôt un maître,

Soit un meilleur que moi, soit un pire;
Ma riche demeure, je l'adjuge à mon frère,
A mon frère Wuk le Dragon de feu;
A vous mes biens, ma vieille mère,
Afin qu'ils vous nourrissent et vous entretiennent;
Mon coursier à mon autre frère,
A mon frère aîné Maxime, l'évêque;
Mon épouse?... que Dieu la punisse!
Elle m'a souvent attristé et tourmenté,
Parce que j'aimais d'autres Sirmiennes... »
En mourant Johann cria ces paroles;
Il cria ceci, et s'endormit sur l'heure.

## L'HÉRITAGE PARTAGÉ.

La lune brillante disait à l'étoile du matin:
« Astre matinal, d'où viens-tu?
Parle, où as-tu passé ton temps
Durant ces trois longs jours? »
Et l'étoile matinale répondit ainsi:
« J'ai été, et j'ai passé mon temps,
Là-bas au-dessus de Belgrade, la blanche forteresse,
A regarder un merveilleux événement,
Et comment deux frères se sont partagé l'héritage,
Jakschitsch Demeter et Jakschitsch Bogdan.
Ils s'étaient bien comportés, les frères,
Ils avaient partagé à l'amiable l'héritage paternel:
Demeter prit la Walachie pour sa part,
La Walachie et tout le Moldaw,

Et le Banat jusqu'aux eaux du Danube;
Bogdan prit pour lui les plaines sirmiennes
Et les belles campagnes de la Sawa,
La vaste Servie jusqu'à la forteresse d'Ushiza.
Demeter prit la partie basse de la forteresse
Et la tour de Nebojscha sur le Danube;
Bogdan prit la partie supérieure de la forteresse,
Ainsi que l'église de Rushiza.
Et pourtant, pour un rien les frères se querellèrent,
Pour ún rien (qu'eussent-ils donc fait pour quelque
chose!)
Pour un coursier noir et un faucon!...
Demeter comme l'aîné voulait avoir le coursier,
Le coursier noir et le bon faucon:
Bogdan lui refusait le faucon aussi bien que le coursier.
Mais lorsque l'aube du matin parut,
Demeter s'élança sur le beau coursier,
Prit sur son poing le noble oiseau
Pour aller chasser dans la forêt voisine.
Il appelle alors sa jeune épouse:
« Angélia, ma fidèle épouse, écoute ceci;
Fais-moi mourir mon frère par le poison;
Mais si tu refuses d'empoisonner Bogdan,
Ne m'attends plus à la maison! »
Quand l'épouse eut entendu cet ordre,
Elle demeura triste et soucieuse,
Et tout bas elle se dit en gémissant:
« Que ferai-je, infortunée que je suis?
Si je donne la mort à mon beau-frère,
C'est un grand crime devant le Seigneur,

Et devant les hommes honte et mortification !
Petits et grands me montreront en disant :
« Voyez-vous bien cette misérable femme !
Elle a empoisonné son unique beau-frère. »
Mais si je ne donne point la mort à Bogdan,
Mon époux ne reviendra jamais dans ces lieux.... »
Tout en pensant ainsi, elle se leva
Et descendit dans le profond cellier ;
Là elle prit la coupe bénite
Qui, d'or pur et délicatement travaillée,
Lui avait été donnée par son frère en présent de noce ;
Elle remplit la coupe d'un vin doré,
Et la porta toute pleine à son beau-frère.
Elle baisa humblement sa main et son vêtement,
Et, s'inclinant devant lui jusqu'à terre,
« Je t'offre en présent cette coupe, ô mon beau-frère !
Cette coupe brillante, et le vin doré qui la remplit.
Donne-moi en échange le coursier et le faucon.... »
Ému de ces douces paroles, le beau-frère
Renonça volontiers pour elle au faucon et au coursier.
Cependant, durant tout le jour, dans la forêt,
Demeter chassa sans pouvoir rien prendre.
Vers le soir le hasard le conduisit
Sous la forêt ombreuse, au bord d'un lac vert,
Sur lequel volait un héron aux ailes d'or.
Demeter lança sur lui son beau faucon,
Afin qu'il lui apportât le héron doré ;
Mais avant qu'il eût le temps de s'en apercevoir,
Le héron avait saisi le noble oiseau,
Et lui avait rompu une aile.

Quand Demeter Iakschitsch vit ceci,
Vite il se dépouilla de ses habits,
Et se précipitant dans l'onde tranquille du lac,
Il en retira son faucon,
Et lui dit, avec un accent plein de pitié :
« Que deviendra ton courage, mon fidèle faucon?
Dis, que deviendra ton courage, ainsi privé d'une aile? »
Et en sifflant, le faucon répondit :
« Il en est de mon courage sans mon aile,
Comme d'un frère sans son frère ! »
Alors il revint à la pensée de Demeter
Que sa femme devait empoisonner le sien;
Et se jetant aussitôt sur le puissant coursier,
Il prit au galop le chemin de Belgrade,
Pour trouver son frère encore en vie.
Lorsqu'il passa sur le pont de Tschekmeter,
Il éperonna si vivement son coursier,
Déja épuisé d'une course impétueuse,
Qu'il lui fracassa le pied contre une pierre.
Quand Demeter se vit dans cet embarras,
Il détacha en hâte la selle du coursier mourant,
La suspendit à sa massue, appuyée sur son épaule,
Et continua sa course rapide vers Belgrade.
Arrivé là, il appelle aussitôt son épouse :
« Angélia, ma fidèle compagne!
Est-ce que tu m'aurais empoisonné mon frère ? . . . »
Mais Angélia répondit en souriant :
« Je n'ai point empoisonné ton frère,
Mais je t'ai réconcilié avec Bagdan. »

## LE DÉFI.

Trente chefs guerriers étaient assis à boire
Dans la blanche forteresse de Sébéniko.
Parmi eux se trouvait Wuk Jérinitsch;
Et quand ils se furent enivrés de vin,
Le jeune homme commença à parler ainsi:

« Écoutez, chers et vaillants frères,
Nobles chefs guerriers, mes frères!
Avez-vous encore en mémoire,
Et vites-vous bien de vos yeux,
Lorsque les troupes turques accoururent
D'Udbinja, des frontières de Turquie!
Qui, amena le plus de Turcs?
Qui, nous enleva le plus d'esclaves?
Qui, nous tua plus de monde?
Qui enfin, était le chef, le conducteur de ces Turcs? »

Et les chefs guerriers lui répondirent :
« Wuk Jérinitsch, jeune et noble faucon!
Certes, nous avons vu et nous savons,
Et chacun de nous tient ferme en sa mémoire
Le souvenir de ceux, lorsque vinrent les Turcs,
Qui marchaient à la tête de ces troupes,
Qui massacra le plus de nos guerriers :
Le porte-étendard Sukan d'Udbinja
Fut celui qui abattit le plus de nos guerriers,
Celui qui nous enleva le plus d'esclaves. »

Quand Wuk Jérinitsch eut ouï ces paroles,

Il prit l'écritoire, une plume et du papier,
Il se mit à écrire une lettre en fins caractères (11),
Et l'adressa au porte-étendard Sukan,
Sukan d'Udbinja, sur la frontière de Turquie.

« Capitaine et conducteur des Turcs, Sukan!
Écoute ce que t'annonce ce papier!
Il te fut facile, à la tête de tes troupes,
De dévaster jadis notre contrée,
Car Wuk n'avait point encore acquis sa croissance;
Il ne pouvait monter un cheval ni porter un sabre;
Mais maintenant que Wuk est devenu un héros,
Maintenant, viens à lui sur le champ de bataille!
Sur la plaine vaste et unie de Grahowo,
Ou partout où il te plaira, ô Sukan!
N'amène avec toi personne des frontières;
N'amène que Hajkuna, ton épouse,
Qui n'a pas sa pareille au pays de Turquie;
Moi je viendrai accompagné seulement
D'Angélia, ma sœur chérie,
Qu'aucune n'égale au pays de Dalmatie.
Et celui qui de nous vaincra l'autre au combat
Emmènera avec lui les deux femmes. »

La lettre aux fins caractères parvint à Sukan;
Et quand il eut vu ce que contenait ce papier,
Il se mit à rire tout haut et de grand cœur.
La fidèle épouse de Sukan s'y méprit,
Et Hajkuna parla ainsi à son époux:
« O Sukan, cher époux et seigneur!
D'où te vient cette lettre? de quelle forteresse?

Parle ! de quel puissant seigneur?
Et que contient-elle de si digne de joie?... »

Et le porte-étendard Sukan répondit :
« O Hajkuna, ma fidèle épouse!
Cette feuille arrive du pays des mécréants,
De la blanche forteresse de Sébéniko ;
Elle me vient d'un jeune capitaine,
D'un jeune capitaine, Wuk Jérinitsch.
J'ai autrefois fraternisé avec ce Wuk (12);
Aujourd'hui il m'a préparé des présents,
Et m'invite à les aller chercher ;
Des présents, gages d'estime et d'amitié.
Nous nous reverrons avec plaisir,
Et nous renouvellerons devant Dieu le serment de fraternité :
Il me prie aussi, le nouveau frère,
De t'emmener aussi avec moi, Hajkuna ! »

Et Sukan appelant aussitôt ses serviteurs :
« Alerte! donnez mes armes, serviteurs fidèles!
Vite ! préparez deux bons coursiers;
Aujourd'hui même je veux atteindre la côte,
La blanche forteresse de Sébéniko,
Où un mien frère en Dieu m'attend. »

Les serviteurs se hâtent de seller les coursiers;
Sukan et la belle Turque se mettent en route;
Ils descendent vers le plat pays des côtes.
Quand ils entrèrent dans la vaste plaine de Grahowo,
Ils virent de loin une blanche tente toute dressée,
Et deux coursiers noirs attachés devant l'entrée.

Quand l'épouse de Sukan vit ceci,
Elle demanda au porte-étendard Sukan:
«Seigneur et époux, porte-étendard Sukan,
A qui est cette tente là-bas sur la plaine?»
Et le Turc Sukan lui répondit:
«O Hajkuna, ma fidèle épouse!
C'est mon frère qui l'a fait préparer pour nous,
Et il envoie ces chevaux à notre rencontre.»

Ils chevauchèrent encore quelque temps;
Ils traversèrent la vaste plaine de Grahowo,
Et arrivèrent enfin près de la tente:
Voici que sous la tente était assis Jérinitsch;
Assis, il savourait un vin précieux
Que lui versait sa sœur Angélia.

Le Turc mit pied à terre,
Et sans réclamer de Wuk ni foi ni serment,
Il entre sous la tente sans tarder,
Et derrière, Hajkuna le suit.
Quand il eut dépassé le rideau de la tente,
Leste Wuk se leva sur ses pieds légers,
Et étendant les bras, se baisant les joues,
Les deux héros se demandèrent des nouvelles de leurs santés;
Ils s'assirent ensuite pour boire un vin frais,
Et quand la soif fut apaisée,
Le chrétien commença à parler de la sorte:

«Écoute, ô Turc! porte-étendard Sukan!
Commande maintenant à ta fidèle épouse
D'entr'ouvrir son voile et son manteau;

Que je voie si son éblouissant et blanc visage
Pourrait être du goût d'un Chrétien. »
Sukan ordonna alors à sa fidèle épouse
De soulever son voile et d'écarter son manteau,
Et elle laissa voir son blanc visage,
Qui, semblable au soleil levant, resplendissait.
Lorsque Wuk Jérinitsch eut envisagé
La merveilleuse beauté de la jeune Turque,
Le cœur commença à lui battre,
De telle sorte que le battement de ses veines
Agitait sur sa tête la brillante tschelenka (13).

A son tour, le porte-étendard Sukan dit:
« Chien de chrétien, ô Wuk Jérinitsch!
Ordonne donc à ta sœur chérie
D'ôter maintenant son voile de toile d'or,
Afin que je voie aussi si le blanc visage
D'une Chrétienne est plaisant à un Turc. »
Et aussitôt le frère, Wuk Jérinitsch,
Ordonna à sa sœur d'ôter son voile de toile d'or.
Et quand le Turc eut vu Angélia,
Joyeux, il sauta sur ses deux pieds,
Et dit à Wuk ces vives paroles :

« Alerte! ô Wuk! laissons le vin et la coupe!
Nous avons assez bu de vin,
Alerte, ô Wuk! sangle ton coursier! »

D'un pied léger Wuk quitta son siége;
Tous deux se baisèrent les joues,
Avant de commencer le combat à mort;
Ils sanglèrent leurs bons coursiers,

Et soudain se jetant en selle,
Tous deux saisirent leur lance de bataille.

Vers Angélia le Turc se pencha
Du haut de son cheval, et dit à la vierge:
« Angélia, fille d'une merveilleuse beauté,
Si, dans ce combat, je tombe en danger de mort,
Demeure près de moi à mes derniers moments!
Mais si Dieu et la destinée permettent
Que je tue ton vaillant frère,
Je te prendrai pour ma maîtresse,
Et Hajkuna te servira en esclave! »

Alors le jeune Chrétien, Wuk Jérinitsch:
« O Hajkuna, belle et chaste épouse de Sukan!
Moi, héros, je ne me suis point encore marié;
Si je succombe dans ce combat,
Demeure près de moi à mes derniers instants!
Mais si Dieu et la fortune veulent
Que je tue aujourd'hui ton maître,
Je te prendrai pour mon épouse bien-aimée;
Je t'achèterai quatre suivantes,
Et je t'en donnerai quatre que j'ai au logis,
Quatre esclaves que j'ai enlevées moi-même
Dans les guerres sur vos frontières! »

Quand la belle Turque entendit ces paroles,
Elle tomba dans une rêverie profonde;
Elle pensa, elle pensa jusqu'à ce qu'elle ait pensé ceci:
« Je deviendrais l'esclave d'Angélia?...
Mieux vaut être l'honorable épouse du Chrétien! »

Cependant tous deux dans la vaste plaine
Étaient allés ; le Turc prit de l'espace :
Wuk demeura et l'attendit sur le champ de bataille.
Enflammé de fureur, le Turc se précipite sur lui ;
Comme un rocher, Wuk reçoit le choc sans en être
ébranlé,
Et la lance du Turc se brise en éclats.
Sukan demeure à son tour et attend son attaque.
Wuk vole vers lui, élevé sur son coursier ;
Mais le Turc reçoit si bien le Chrétien,
Que la lance du dernier se brise également.
Quand leurs lances furent ainsi rompues,
Ils tirèrent leurs sabres affilés,
Et un héros frappe l'autre d'estoc et de taille.
Mais voilà aussi que les sabres se brisent ;
Et celui du Turc blesse profondément Jérinitsch.
Quand le Chrétien se vit dans cette extrémité,
Il poussa son coursier noir sur le blanc coursier,
Et saisissant le Turc vigoureusement au cou,
Tous deux tombèrent sur l'herbe, et pleins de rage
Tous deux se roulèrent sur la terre.

L'écume couvrait l'héroïque visage de Sukan ;
Le sang et la douleur obscurcissaient le front de Wuk ;
Mais il maîtrisait son angoisse.

La belle Turque vit de loin ce spectacle ;
Soudain elle vole à travers la plaine,
Dans sa course ramasse le tronçon du sabre,
Et se précipite vers les deux héros : mais voyez !
Derrière elle accourt la belle Angélia :

« Arrête, femme ! s'écrie la vierge pâle d'épouvante;
Tu ne dois pas tuer mon frère!
Si tu le touches... par le vrai Dieu!
Je m'arme de l'acier aigu,
Et, toute vivante, je t'en perce les yeux?... »

L'épouse de Sukan lui répondit :
« Demeure, Angélia ! ne me suis point!
Ce n'est point à ton frère chéri que j'en veux!
Je n'ai pour unique ennemi
Que celui qui me veut réduire à être esclave,
Et me donner comme servante à une autre...
Et Hajkuna courant vers les héros,
Frappa, armée du sabre tranchant,
Sukan jusqu'à la ceinture.
Le sang jaillit de l'horrible blessure,
Au fond de laquelle on voyait les blancs poumons.

Alors le Chrétien acheva de vaincre;
Il traîna son ennemi sur la pelouse,
Et Hajkuna lui ayant présenté le sabre,
D'un coup de l'acier aiguisé il lui trancha la tête.
Mais lui-même, après qu'il eut vaincu,
Tomba sans forces sur la verte arène.
Les deux femmes s'approchèrent et, soigneuses,
Elles étanchèrent son sang et pansèrent ses plaies;
Ensuite elles le reconfortèrent avec du vin,
Replièrent à elles deux le blanc pavillon;
Et après avoir placé le blessé sur un des coursiers,
Elles reprirent avec lui le chemin de Sébéniko,
Où les blessures de Wuk ne tardèrent pas à guérir.

Alors il conduisit la charmante Turque
Dans la blanche église, la fit baptiser,
Et la prit pour épouse.
Une belle race en provint;
Elle lui donna deux filles et quatre vaillants fils.

## JÉLITZA ET SES FRÈRES.

Neuf enfants chéris fleurissaient autour
D'une mère; mais le dernier, le dixième,
Fut Jélitza, une aimable fille.
Elle les avait tous nourris et élevés
Jusqu'à l'âge où les fils purent prendre femmes,
Jusqu'au temps où la fille fut mûre pour les fiançailles.
Plus d'un amant rechercha la belle;
Le premier était un aga, le second un waivode,
Et le troisième, un voisin du village.
Volontiers la mère eût donné sa fille au voisin;
Plus volontiers Jélitza eût choisi le waivode;
Mais les frères préféraient l'aga maritime,
Et ils dirent à leur sœur bien-aimée :
« Va toujours! notre chère sœur!
Va avec l'aga au-delà de la mer!
Va toujours! tes frères te visiteront souvent.
Ils iront te voir chaque lune de l'année;
Ils iront chaque semaine de la lune! »

Quand la jeune fille eut entendu ces paroles,
Elle s'en alla avec l'aga au-delà de la mer.

Mais voici qu'il arriva un grand malheur!
Il arriva que la peste du Seigneur
Enleva à la fois les neuf fils de la veuve;
Et elle demeura seule, la mère désolée!
Trois jours de l'an se passèrent,
Et, gémissant avec douleur, Jélitza disait:
« Bonté du ciel! quelle étrange chose!
En quoi me suis-je rendue coupable envers eux,
Que mes frères ne viennent point me voir?»
Et ses belles-sœurs la honnissaient en disant:
« Femme réprouvée! il faut que tes frères
Te méprisent, puisqu'ils ne te visitent jamais!. . . »
Elle gémissait avec douleur, la pauvre sœur;
Elle gémissait du matin jusqu'au soir,
Tant que le Seigneur Dieu du ciel en eut pitié.
Il appela deux de ses anges.

« Descendez là-bas, mes anges!
Allez au tombeau de Johann,
De Johann, son plus jeune frère:
Ranimez le jeune homme par votre souffle;
De la blanche pierre sépulcrale faites-lui un coursier;
Préparez-lui un pain de la terre de son tombeau;
De son linceul composez des présents;
Armez-le, et qu'il aille voir sa sœur!»

Diligemment les anges de Dieu
Se rendent au tombeau de Johann:
Ils raniment d'un souffle le jeune homme;
De la pierre sépulcrale ils lui font un coursier;
Ils lui préparent un pain de la terre bénite;

Ils changent son linceul en présents;
Ils arment le spectre, et l'envoient chez sa sœur.

Le jeune homme se met en route;
Et quand il est en vue de la maison,
De loin sa sœur l'aperçoit;
Il s'approche, elle court à sa rencontre,
L'embrasse, baise ses joues;
Elle sanglote de joie et de chagrin;
Elle pleure, et dit à son frère:

«Ne m'aviez-vous pas juré, ô Johann!
Et comme vierge, donné votre parole, ô mes frères!
De me visiter assidûment,
De venir chaque lune de l'année,
De venir chaque semaine de la lune me visiter?
Et voici tantôt trois jours de l'an passés,
Et vous n'êtes point venus encore!...»
Et puis elle ajouta encore, la tendre sœur:
«Dis, Johann! pourquoi es-tu si pâle?
On croirait que tu as déja été dans la tombe!»

Et Johann lui répondit:
«Silence! ma sœur! si tu crains Dieu!
C'est que j'ai eu rude besogne à faire:
J'ai marié mes huit frères;
J'ai conduit les huit belles-sœurs;
Et quand ils ont été tous les huit fiancés,
Il nous a fallu bâtir huit blanches demeures:
Voilà pourquoi je suis si pâle et si défait...»

Et trois jours se passèrent à pleurer ensemble.
Au quatrième, Jélitza voulut partir avec son frère,

Et elle prépara de riches présents
Pour ses frères et ses belles-sœurs;
Pour ses frères chéris, des chemises de soie;
Pour ses belles-sœurs, des bagues et des anneaux.
Johann s'efforçait de l'en empêcher:

«Demeure! chère sœur, ne viens point avec moi!
Attends jusqu'à ce que tes frères te visitent!»
Mais Jélitza ne se laissait point détourner,
Et elle acheva ses apprêts de départ.
Johann se remit en voyage,
Et avec lui sa sœur Jélitza.
Comme ils approchèrent de la maison paternelle,
Il y avait là tout proche une belle église;
Johann s'arrêta et commença ainsi:
«Attends-moi ici un moment, petite sœur!
Laisse-moi entrer dans la blanche église.
Lorsque j'ai marié mon dernier frère,
Je perdis dans ce lieu un anneau d'or;
Laisse-le-moi chercher! laisse-moi aller, ma sœur!»

Et il rentra dans son tombeau, le jeune Johann.
Debout, au milieu du chemin, Jélitza l'attendait;
Elle l'attendit long-temps, le jeune homme.
Enfin elle s'avança pour le chercher.
Près de l'église elle trouva des tombes toutes fraîches.
Plusieurs tombes... Mais à celle où Johann avait disparu,
Une douleur aiguë traversa son ame!
Elle courut en hâte vers le village.
En approchant de la demeure de sa mère,
Paix! voilà qu'un triste coucou crie dans la maison!

Hélas ! ce n'était pas un triste coucou,
Mais bien la vieille mère désolée !
Jélitza s'approcha de la porte,
Criant de toute sa force :

« Pauvre mère ! ouvre-moi ! ouvre la porte !... »
Du fond de la maison la mère répondit :

« Loin d'ici, peste du Seigneur !
Morts sont mes fils ! tous les neuf.
Viens-tu encore chercher leur vieille mère ?... »
Mais Jélitza lui répondit :

« Pauvre mère, ouvre, ouvre la porte !
Ce n'est point ici la peste du Seigneur !
C'est ta fille bien-aimée, ta Jélitza ! »

Alors la mère ouvrit la porte,
Criant, sanglotant, gémissant ;
Et toutes deux s'enlaçant de leurs bras tremblants,
Toutes deux tombèrent mortes sur la terre.

## LA FONDATION DE SCADAR *.

Ils bâtissaient une forteresse, les trois frères,
Les trois frères, les trois Merljawtschewitsch :
L'un était Wukaschin, le roi ;
Le second Ugljescha, le waivode ;
Le troisième, le plus jeune, était Gojko.

* Scutari.

Depuis trois ans, ils bâtissaient cette forteresse
A Scadar, près des rives de la Bojana;
Depuis trois ans, trois cents maîtres y travaillaient,
Sans pouvoir en asseoir les fondements,
Et encore moins édifier la forteresse;
Ce que pendant le jour les ouvriers bâtissaient,
Était renversé la nuit par la Wila.

Mais lorsque la quatrième année commença,
La Wila de la forêt montagneuse se mit à crier :
« Roj Wukaschin! en vain tu te tourmentes;
En vain tu prodigues ici tous tes trésors;
Tu ne peux seulement asseoir les fondements.
Comment veux-tu bâtir la forteresse,
Si tu ne trouves pas deux êtres d'un pareil nom,
Si tu ne trouves *Stojan* et *Stojana* * ?
Sache trouver les deux frères germains
Pour les faire murer dans les fondations;
Seulement alors, ô roi! le sol s'affermira,
Et tu pourras bâtir ta forteresse! »

Quand le roi Wukaschin eut ouï ceci,
Il appela à lui Dessimir, son serviteur :
« Écoute, Dessimir, mon cher fils!
Tu me fus, jusqu'à ce jour, fidèle serviteur;
Mais d'aujourd'hui tu seras mon fils...
Attelle, mon enfant, les coursiers au chariot,
Charge-le de six sacoches d'or,

* Le mot qui répond à celui de *stojiti* est *demeurer, subsister, durer*. Cette explication donne seule quelque sens aux paroles de la Wila.

Et parcours le vaste monde, fils chéri!
Cherche-moi deux êtres du même nom;
Cherche-moi les deux frères germains
Qui se nomment Stojan et Stojana:
Enlève-les, ou achète-les au poids de l'or!
Amène-les-moi à Scadar, sur la Bojana,
Afin que nous les murions dans les fondements;
Car seulement alors le sol s'affermira,
Et nous pourrons bâtir une solide forteresse.»

Lorsque le serviteur Dessimir eut reçu cet ordre,
Il courut aux chevaux, au chariot;
Il le chargea de six sacoches d'or,
Et s'en alla par le vaste monde, le fidèle serviteur,
Cherchant deux êtres du même nom;
Cherchant Stojan et Stojana.
Il les chercha pendant trois ans, le fidèle serviteur,
Et nulle part il ne trouva deux êtres du même nom;
Nulle part il ne trouva réunis Stojan et Stojana.
Alors il retourna vers son maître;
Il lui ramena ses coursiers, son chariot;
Il lui rendit les six charges d'or.

«Voici, mon roi, voici les chevaux et la voiture;
Voici également les six sacoches pleines d'or;
Je n'ai pu trouver les deux êtres du même nom;
Je n'ai pu trouver Stojan et Stojana.»

Quand le roi eut entendu ceci,
Il manda de nouveau *Rad*, le maître constructeur.
Rad appela ses trois cents ouvriers,
Et ils commencèrent à bâtir la forteresse.

Mais ce qu'ils édifiaient la Wila le renversait;
Elle ne leur permit point d'en assurer les fondements,
Et encore moins d'édifier la forteresse;
Et elle criait du fond des forêts, la Wila :

« Écoute, roi Wukaschin! écoute-moi!
Pourquoi te tourmenter et prodiguer ton argent?
Si tu ne peux élever les fondements,
Comment élèveras-tu la forteresse?
Toutefois, écoute! chacun de vous trois
N'a-t-il pas au logis une fidèle épouse?
Que celle qui, au matin, viendra à la Bojana
Pour apporter aux maîtres le repas du matin,
Que celle-là soit murée dans les fondations!
Seulement alors, ô roi! le sol s'affermira,
Et tu pourras bâtir la forteresse! »

Lorsque le roi eut ouï ce nouvel avis,
Il appela à lui ses deux frères:

« Écoutez mes paroles, ô mes frères!
Écoutez ce que m'a appris la Wila des forêts :
Nous ne devons plus prodiguer notre argent
Pour chercher à asseoir les fondements,
Et bâtir dessus la belle forteresse;
Mais elle dit, la Wila des forêts montagneuses,
Que chacun de nous trois frères
Ayant au logis une fidèle épouse,
Celle qui, le matin, se rendra à la Bojana
Pour porter aux maîtres le repas du matin,
Que ceux-ci l'enferment dans le mur,
Et qu'alors seulement notre fondation demeurera,

Et nous pourrons dessus bâtir la belle forteresse.
Jurons, frères! par le nom de Dieu,
Que nul ne révèlera le secret à son épouse,
Et que nous abandonnerons au sort
Laquelle de nos épouses doit se rendre à la Bojana! »

Et, par le saint nom de Dieu, chaque frère jura
De ne point révéler le secret à son épouse.
Lorsque la nuit s'abaissa sur la terre,
Ils retournèrent vers leurs blanches tours,
Et, après avoir fait un excellent repas,
Chacun rentra dans la chambre à coucher.
Mais voici! il arriva une chose étrange!
Wukaschin, foulant aux pieds son serment,
Fut celui qui le premier dit à son épouse :

« Garde-toi, mon cher amour,
D'aller demain matin aux bords de la Bojana! . . .
N'y porte point la nourriture aux maîtres!
Il t'en coûterait ta jeune vie,
On te murerait dans les fondements! . . . »

Ugljescha foula aussi aux pieds le serment:
Il prévint ainsi sa fidèle épouse:

« Ne t'avise point, ô mon fidèle amour,
D'aller demain matin aux rives de la Bojana!
Ne porte point aux maîtres la nourriture!
Toute jeune, perdue à jamais,
Tu serais enfermée vivante dans les fondements! »

Le seul Gojko garda le serment;
Il ne dit rien à sa fidèle épouse.

Lorsque l'aube matinale apparut,
Diligemment les trois frères se levèrent
Et se rendirent aux constructions sur la Bojana.

Voyez, du logis sortent deux nobles jeunes femmes,
Des trois belles-sœurs les deux aînées.
L'une porte sa toile à blanchir;
Elle vent l'étendre encore une fois sur la prairie;
Elle porte sa toile au blanchissoir;
Mais elle s'arrête là, et ne va pas plus loin.

La seconde porte une belle cruche de terre rouge;
Elle porte la cruche aux eaux fraîches de la fontaine;
Elle cause un moment avec les autres femmes,
S'arrête quelque peu, mais ne va pas plus loin.

La seule qui soit encore au logis, c'est l'épouse de Gojko;
Car elle a un petit enfant au berceau,
Un nourrisson qui n'a vu encore qu'une lune.
Cependant l'heure du repas du matin arrive;
La vieille mère de Gojko se lève;
Elle vent appeler les jeunes servantes,
Et porter avec elles le déjeuner sur la Bojana.
Alors la jeune épouse de Gojko lui dit:

«Demeure en paix, ma vieille mère!
Et berce-moi l'enfant dans le berceau,
Afin que je porte moi-même le repas à mon seigneur!
Ce serait grand péché devant Dieu,
Et pour moi grande honte devant les hommes,
Si, au lieu de nous trois jeunes femmes, tu portais le
manger!»

Alors la vieille mère demeura au logis,
Et se mit à bercer l'enfant dans le berceau;
Tandis que la jeune épouse de Gojko,
Appelant les jeunes servantes, sortit
Pour porter avec elles la nourriture aux maîtres.
Lorsqu'elle arriva aux eaux de la Bojana,
Le Merljawitsch Gojko l'aperçut;
Il se précipite à la rencontre de l'épouse,
Et, l'entourant de son bras droit,
Il baise mille fois son beau visage,
Et des larmes brûlantes jaillirent de ses yeux
En disant ces paroles à sa jeune épouse :

« Mon épouse! ô toi, le plus grand souci de mon cœur!
Ne vois-tu pas qu'il te faut maintenant mourir?
A qui as-tu laissé Johann?
Qui aujourd'hui baignera l'enfant?
Qui donnera le sein au cher nourrisson? »

Il veut lui en dire plus encore,
Mais Wukaschin ne le souffre point,
Et, saisissant la jeune femme par la main,
Il la conduit à Rad, le maître constructeur.
Alors Rad appelle les trois cents ouvriers.
En souriant, l'aimable et nouvelle mariée
Les regardait, et pensait qu'ils voulaient rire.
Mais, comme il s'agissait d'édifier la forteresse,
Ils jetèrent en hâte, les trois cents compagnons,
Pierres sur pierres autour d'elle, et des arbres en quantité,
De sorte qu'elle en avait déja jusqu'aux genoux.

En souriant, la svelte nouvelle mariée voyait cela,
Elle espérait toujours qu'ils se jouaient entre eux;
Et ils jetaient en hâte, les trois cents compagnons,
Pierres sur pierres autour d'elle et des arbres en quantité,
De telle sorte qu'elle en eut bientôt jusqu'à la ceinture.
Ainsi entourée de pierres et de bois,
La pauvrette vit alors quel destin l'attendait.
Douloureusement irritée, elle s'écrie avec désespoir,
Elle implore ainsi ses beaux-frères:

« Vous ne souffrirez point, si vous craignez Dieu,
Que l'on m'ensevelisse ainsi jeune et vivante! . . . »
Mais ses prières demeuraient inécoutées,
Et ses beaux-frères se détournaient d'elle.
Alors, surmontant la honte et la crainte du blâme,
Elle implora ainsi son seigneur:

« Ne permets point, mon cher époux et maître,
Que, si jeune, on m'ensevelisse si cruellement!
Retournons près de notre vénérable mère;
Elle a de l'or en abondance, ma mère;
Elle t'achètera un esclave ou une captive
Pour enfermer sous ces murailles! »

Mais sa plainte demeura aussi inécoutée.
Quand elle vit, la svelte nouvelle mariée,
Que personne n'exauçait sa prière,
Elle s'adressa à Rad, le maître constructeur:

« O toi, mon frère en Dieu, cher maître(14)!



Laisse une petite fenêtre à la hauteur de mon sein;
Laisse-moi sortir ma gorge blanche,
Afin que, lorsque mon nourrisson viendra,
Mon doux Johann, je lui donne sa nourriture!»

Et conjuré au nom de Dieu, il prit pitié, le maître,
Et lui laissa une petite fenêtre à la hauteur du sein;
Elle y passa sa gorge blanche,
Afin de pouvoir, à son nourrisson Johann,
Quand il viendrait, présenter sa nourriture.

Une fois encore elle implora le maître:
«Je te conjure, mon frère en Dieu!
Laisse une petite fenêtre devant mes yeux,
Que je voie de loin ma belle demeure,
Quand on m'apportera mon fils Johann,
Et quand on le reportera au logis!»

Et, comme un frère, le maître s'attendrit;
Il lui laissa une petite fenêtre devant les yeux,
Afin qu'elle pût voir de loin sa belle demeure,
Quand on lui apportait l'enfant Johann,
Et quand on le reportait au logis.

Ce fut de cette manière que fut bâtie Scadar,
On apporta l'enfant à la place indiquée;
La mère l'allaita toute une semaine,
Une semaine, alors sa voix s'éteignit;
Mais il demeura de la nourriture pour l'enfant,
Et durant toute une année sa mère l'allaita.

Et comme il était alors, il est encore aujourd'hui,
Les mères qui ont vu tarir leur lait

Visitent ce lieu pour le miracle et pour leur salut;
Elles viennent en ce lieu pour apaiser leur enfant(15).

## LA TRAHISON DANS LE COMBAT.

Un jour le bey Ljubowitsch écrivit une lettre;
Il l'écrivit dans le beau village de Néwésinja,
Il l'envoya vers la pierreuse Piwa,
Et l'écrit parvint sur les genoux de Piwanisch Bajo:

«Écoute, ô insensé Piwanisch Bajo (16)!
Tu as mordu mon cœur d'une cruelle morsure,
Quand tu m'as tué mon frère.
Maintenant arme-toi pour le combat!
Je te donne le choix de trois champs de bataille:
Le premier, dans les rochers de Korito;
Le second, dans la forêt de Trussina,
Au milieu de la plaine de Néwésinja;
Est le troisième enfin partout où nous nous rencontrerons.
Mais si tu n'oses venir à moi,
Je t'enverrai un métier à broder et un fuseau;
Avec le fuseau une botte de lin d'Égypte,
Et une bobine en bois de buis,
Afin que du fuseau et du métier
Tu me files une chemise et me brodes un ceinturon.

La lettre aux fins caractères parvint à Bajo.
Quand il vit ce qu'elle contenait,

Il prit en main l'écritoire et le papier,
Et écrivit au bey cette réponse :

« O bey Ljubowitsch, mon seigneur, écoute-moi!
Il serait dommage que tu succombasses de ma main;
Il me serait pénible de mourir de la tienne:
Au lieu de nous battre, viens nous réconcilier!
Si j'ai tué ton frère,
Ce fut une erreur de ma jeunesse;
Il y a long-temps que je m'en suis repenti.
Viens plutôt, et que nous nous réconciliions!
Vois, je t'envoie à l'avance une belle pomme,
Et dans cette pomme cent pièces d'or! »

Quand cette lettre parvint au bey Ljubowitsch,
Et qu'il vit ce que Bajo avait écrit,
Il envoya à Bajo un autre message :
« Bajo! écrivait-il, Piwanisch bâtard!
Je ne veux me réconcilier avec toi,
Me donnasses-tu mille pièces d'or,
Que quand tu viendras dans ma blanche cour,
Que de mon levrier tu baiseras les yeux;
De mon coursier arabe le sabot;
De moi-même humblement la robe et les mains;
Enfin, à mes pieds, la noire poussière!

Quand le Piwanisch eut entendu cette lettre,
Quand il eut vu ce qu'elle contenait,
Il secoua la tête, grinça des dents,
Et adressa au bey un autre écrit:

«Bey Ljubowitsch, fou que tu es! écoute-moi:

Je ne puis baiser les yeux de ton chien ;
Je ne puis baiser le sabot de ton coursier :
Non! quand il devrait m'en coûter la vie!
J'aime mieux m'apprêter au combat.
Attends-moi donc au mont de Trussina,
Au-dessus des plaines de Néwésinja,
En vue du village de Néwésinja,
En présence de la noble dame ta fidèle épouse! »

Il envoya cette lettre, le Piwanisch Bajo.
Ensuite il appela son frère d'adoption,
Son pobratim Niegoschewitsch Mato :

« Frère d'adoption, ô Niegoschewitsch Mato!
Le bey Ljubowistch m'appelle au combat :
Arme-toi, ô cher pobratim !
Partons pour les montagnes de Trussina,
Et sois témoin, ô frère! si je succombe,
Ou si le bey doit tomber sous mes coups! »

Là-dessus il s'arme, le Piwanisch Bajo;
Il se revêt de soie et de velours;
Il attache à sa ceinture deux bonnes lames,
Toutes deux du même armurier.
Mato Niegoschewitsch s'arme également.
Ils quittent tous deux l'honorable et forte Piwa;
Ils chevauchent vers les plaines de Névésinja;
Ils se rendent aux montagnes ombragées de Trussina.

Au lieu désigné, le Turc attendait.
Il s'était fait tendre un blanc pavillon;
Il se reposait sous la tente et savourait un vin frais,

Que lui servait son serviteur Schaban-Aga.
Maintenant arrive le Piwanisch Bajo;
Il arrive, il entre sous la tente,
S'assied sur les tapis étendus à terre,
Et étant assis, il salue ainsi:

«Bonjour, bey Ljubowitsch, Dieu te protége!
Que, soit à moi, soit à toi, cette heure soit fatale!»
Et il détacha de sa ceinture les deux glaives,
Les jeta sur les deux genoux du Turc:

«Vois, bey, ces deux bonnes lames,
Toutes deux fourbies par le même armurier;
Choisis celle qui te plaira des deux.
Prends la meilleure, laisse-moi la pire,
Afin que tu ne dises point que tu as été trompé.»

Lorsque le bey eut entendu ces paroles,
Lestement il se leva sur ses pieds légers,
Éloigna vivement de lui les deux glaives.
«Bajo! s'écria-t-il, Piwanisch ruiné!
A quoi me peut servir une épée chrétienne?
Quand j'ai ma bonne lame de Damas!»

Bajo aussitôt se leva sur ses pieds légers;
Tous deux sortirent hors de la tente;
Ils s'avancèrent, puis se séparèrent tous deux.
Bajo envoya Niegochewitsch Mato
Pour s'assurer si le bey Ljubowitsch
Ne portait point secrètement une cuirasse.
Mato alla dans ce dessein vers le bey;
Mais, lorsqu'il le fouilla,

Il trouva que le bey avait sur le corps trois cottes de mailles,
Trois cuirasses l'une sur l'autre.
Quand le bey Ljubowitsch, le Turc, vit
Que Bajo allait en être instruit,
Il tomba au cou de Niegoschewitsch
Et baisant le blanc visage de Mato :

«O toi! mon frère en Dieu! Mato, dit-il,
Veuille ne point dire au Piwanisch
Que je porte ces cuirasses sur le corps!
Vois! si la fortune de Dieu m'est favorable,
Et que je tue Bajo dans ce combat,
Je te donnerai tous les vêtements de Bajo;
Je te donnerai de plus ses armes,
Ainsi que tout l'argent qui se trouvera sur lui.
A l'avenir je te maintiendrai en honneur;
Je te bâtirai une belle demeure,
Dans le beau village de Néwésinja,
Tout près de ma propre demeure;
Et de plus, je te donnerai mille pièces d'or!»

Alors Mato s'abandonna à la fourbe!
Le traître! qu'un serpent le tue!
Et il trompa son frère d'adoption!
Il dit traîtreusement au Piwanisch Bajo
Que le bey portait une fine chemise,
Et rien de plus sur tout son corps,
Et au-dessus de la chemise que de la soie et du velours.
Ljubowitsch envoya alors son serviteur
Pour visiter le Piwanisch.

Le serviteur tâta Bajo de toutes parts,
Et rapporta à son maître
Que Bajo ne portait point de cuirasse;
Qu'il n'avait sur le corps qu'une chemise fine,
Et sur la chemise rien que de la soie et du velours.

Tous deux alors s'avancèrent sur le champ de bataille;
Bajo tenait en main son glaive,
Le Turc agitait son bon damas;
Ils s'attaquent alors, les deux compères(17),
Et le combat commence.
D'abord le Piwanisch porte un coup,
Il porte un coup au Turc;
Et voilà qu'à travers le velours et la soie,
A travers le vêtement, il sort un feu étincelant!...
Ljubowitsch porte à son tour un coup,
Un coup terrible, au Piwanisch Bajo;
Et à travers le velours et la soie,
A travers la soie jaillit un noir torrent de sang,
Et des lambeaux de chair sortent de la blessure.
Cruellement blessé était le Piwanisch,
Cruellement blessé à l'épaule droite.
Quand il vit ceci, le Piwanisch Bajo,
Et que, par trahison, il allait succomber,
Il jette son épée sur la verte arène,
Et, bravant courageusement le damas du Turc,
Du bras droit il le saisit;
Il saisit le sabre affilé,
Et, de la main gauche lui serrant le gosier,
Il précipite le Turc sur la verte pelouse,

Et le déchire avec ses dents furieuses.

Quand Niegoschewitsch Mato vit ceci,
Il s'enfuit lâchement sur la vaste plaine.
Le serviteur du Turc, Schaban-Aga, en fait autant;
Mais derrière eux vole le Piwanisch:
« Arrête, frère d'adoption! Niegoschewitsch Mato!
Tu as échappé à mon épée,
Aujourd'hui je veux te surpasser à la course! »
Il l'atteignit au bout de la plaine,
L'abattit d'un coup de son épée,
Et lui enleva la tête de dessus les épaules.
Alors, criant au serviteur du Turc:
« Retourne, serviteur Schaban-Aga!
Dépouille Niegoschewitsch Mato;
Il ne te sera point fait de mal, je t'en donne ma foi! »

Alors le serviteur Schaban-Aga revint;
Il dépouilla Niegoschewitsch Mato,
Et s'en alla vers le village de Néwésinja.
Bajo retourna vers le Turc mort;
Il le dépouilla de ses armes et de ses vêtements,
Et trouva sur lui trois bourses tissues d'argent,
Et toutes pleines de ducats d'or.
Il ceignit le damas recourbé du Turc;
Alors il rejoignit son coursier, animé du feu du courage,
Son bon coursier au pied blanc,
Et s'en alla vers les côtes latines
Pour faire guérir sa blessure.

## LE COUTEAU D'OR.

Une fois deux sapins croissaient l'un près de l'autre;
Au milieu d'eux s'élevait la cime élégante d'un mélèse;
Mais ce n'étaient point deux sapins verts,
Ce n'était point un élégant mélèse,
C'étaient deux frères nés d'un même sein,
L'un nommé Paul, l'autre Radul,
Et entre eux la dame Jélitza leur sœur.
Ils l'aimaient tendrement, les deux frères,
Et lui donnaient de fréquents gages d'amitié;
L'un tantôt plus, l'autre tantôt moins.
Ils lui donnèrent enfin un beau couteau
A lame, enfermé dans un étui d'argent.
Quand la jeune épouse de Paul vit ceci,
L'envie s'alluma dans son cœur,
Et, courroucée, elle dit à l'épouse de Radul:
«Belle-sœur, ma belle-sœur!
Dis, ne connais-tu pas quelque herbe haineuse,
Dont je puisse diviser cet amour de frère! »
Et l'épouse de Radul lui répondit:

«Pour Dieu! que dis-tu là, ma belle-sœur!
Je ne connais aucune plante haineuse;
Et j'en connaîtrais, que je ne te les nommerais pas!...
Ma sœur m'aime, et plus d'une fois
Elle m'a donné des marques de tendresse. »
Quand l'épouse de Paul ouït ce discours,
Elle alla auprès des chevaux dans la prairie,

Et traîtreusement elle donna un coup au coursier;
Et, courant vers son époux et maître, elle s'écria:
«Pour ton malheur tu as aimé ta sœur!
Pour ton malheur tu l'as gratifiée!
Sur la prairie, elle vient de percer le flanc de ton coursier! »

Paul alors questionnant sa sœur:
«Pourquoi cela? sœur! que Dieu t'en punisse!»...

La sœur jura par tout ce qui lui était cher:
«Ce n'est pas moi! frère! sur ma vie,
Oui sur ma vie aussi bien que sur la tienne!»
Et le frère crut aux serments de sa sœur.
Quand la jeune épouse de Paul vit ceci,
Elle alla pendant la nuit dans la fauconnerie;
Elle coupa la tête au gris faucon de Paul,
Et, se présentant le lendemain devant son époux:

« Pour ton malheur tu as aimé ta sœur!
Pour ton malheur tu l'as gratifiée d'un couteau!
Voici qu'elle a coupé la tête à ton faucon!»

Paul irrité questionna Jélitza sa sœur:
«Pourquoi cela? sœur! que Dieu te punisse!»

La sœur jura par tout ce qui lui était cher:
«Mon frère, ce n'est pas moi! sur ma vie,
Sur ma vie comme sur la tienne! »
Et le frère crut encore aux serments de sa sœur.
Lorsque la jeune épouse de Paul vit ceci,
Elle se glissa le soir, après le souper,

Près de la belle-sœur, et, lui dérobant le couteau d'or,
Elle en frappa son propre enfant au berceau.
Mais, quand l'aube du matin parut,
Elle se précipita en criant vers son époux,
Criant et se déchirant le visage:

«Oh! pour ton malheur tu as aimé cette sœur!
Pour un plus grand encore tu l'as gratifiée!
Dans le berceau elle a égorgé ton enfant!...
Mais ne veux-tu pas me croire?
Visite toi-même le couteau qu'elle porte à sa ceinture!»

Paul s'élança comme saisi de fureur!
Il monta vers les chambres hautes,
Où dormait sa sœur étendue sur ses coussins.
Sous sa tête était placé le couteau d'or;
Le frère le prit alors,
Il le tira hors de l'étui d'argent...
Et le couteau était baigné de sang!...

Quand le noble Paul vit ceci,
Il saisit la main de sa sœur:
«Ma sœur! que Dieu te foudroie!
Que tu m'eusses tué mon coursier aux champs,
Mon noble faucon dans la fauconnerie!
Mais pourquoi tuer mon doux enfant au berceau?»

Sa sœur jura par tout ce qui lui était cher:
«Non, frère! ce ne fut pas moi, sur ma vie!
Sur ma vie aussi bien que sur la tienne!
Mais ne veux-tu pas me croire?
Conduis-moi aux champs, en rase campagne;

Là, attache-moi à la queue de tes coursiers,
Et qu'ils me déchirent de quatre côtés!»

Mais cette fois le frère ne crut point sa sœur;
Plein de fureur, il la prit par ses blanches mains,
Il l'entraîna aux champs, en rase campagne,
Il l'attacha à la queue de ses coursiers,
Et les lâcha tous quatre sur la vaste plaine.
Là où tomba une goutte de son sang,
Crûrent des immortelles et des basilics;
Mais à l'endroit où elle tomba morte,
S'éleva subitement une église.

Peu de temps s'était écoulé depuis ceci,
Lorsque la jeune épouse de Paul tomba malade.
Gravement malade elle demeura durant neuf années;
La corruption se mit dans ses os;
Des vers venimeux fourmillaient dans ses plaies,
Et en secret rongeaient ses chairs.
Pleine de douleur et de désespoir, elle gémit,
Et parle ainsi à son époux et maître:

«Écoute-moi, ô mon époux et seigneur!
Conduis-moi à l'église de ta sœur,
Pour essayer de me réconcilier avec elle!»
Quand Paul eut entendu ces paroles,
Il conduisit son épouse à l'église merveilleuse;
Mais quand elle fut devant ses murs,
Une voix menaçante sortit de la blanche église:
«N'avance point! épouse de Paul!
Rien ne peut te réconcilier avec l'église!»

La jeune femme entendit ceci avec épouvante,
Et implora ainsi son seigneur:

« Oh! pour Dieu! mon Paul, mon époux et maître!
Ne me ramène point vers notre blanche demeure,
Mais attache-moi aussi à la queue de tes coursiers!
Chasse-les vers la vaste campagne,
Et qu'ils me déchirent toute vivante! »

Paul obéit aux paroles de la jeune femme.
Il l'attacha à la queue de ses coursiers,
Et les chassa tous quatre sur la vaste plaine.
Là où tomba une goutte de son sang,
Crûrent des ronces et des épines;
Mais à l'endroit où elle tomba morte,
La terre ébranlée enfanta un lac profond.
Sur le lac voguait un coursier noir;
A ses côtés voguait un berceau d'or;
Sur le berceau perchait un gris faucon;
Dans le berceau reposait un enfant endormi;
Tout près de son cou, la main de sa propre mère
Armée du fatal couteau d'or!

## L'ENLÈVEMENT DE LA BELLE IKONIA.

Dans son château au bord de la Morawa,
Théodore de Stalatsch buvait un vin doré,
Un vin doré que lui versait sa vieille mère;
Et quand le vin commença à lui monter à la tête,
Alors la vieille mère lui parla ainsi :

«O mon cher fils! Théodore de Stalatsch,
Dis, pourquoi ne t'es-tu jamais marié?
Jamais daus la fleur de ta jeunesse et de ta beauté?
Que ta vieille mère, affranchie des travaux,
Ne se puisse réjouir au logis dans ses eufauts!»

Et Théodore de Stalatsch lui répondit:
«Dieu m'est témoin, ô ma vieille mère!
Que j'ai long-temps parcouru le pays et les villes,
Et que nulle part je n'ai trouvé une épouse.
Quand je trouvais pour moi une jeune fille,
La parenté ne t'eût peut-être pas convenu;
Et où la parenté eût été convenable,
La jeune fille, à mon tour, ne m'eût pas plu.
Mais vois-tu, hier après midi
Je passai les froides ondes de la Ressawa,
Et j'aperçus là trente vierges fleuries
Occupées à blanchir leur fil et leur toile.
Parmi ces filles était la belle Ikonia,
L'aimable fille du prince Milutine,
Milutine le prince des Ressaviens.
Celle-là, chère mère, serait une épouse pour moi,
Et pour toi aussi serait convenable la parenté.
Mais elle est déja fiancée à un autre;
Elle a été demandée par Iréné, fils de George,
Pour Sredoj, parent de George.
Mais je veux la posséder, ô ma mère,
La posséder ou ne plus vivre!»

Là-dessus la sage mère le reprit:
« Quitte cette idée, fils! si la jeune fille est fiancée!

Ce n'est pas raillerie! la parente du roi!... »
Mais Théodore n'écouta point sa mère.
Il appela son serviteur Dobriwoj:
« Dobriwoj! toi mon fidèle serviteur!
Amène-moi mon brave alezan;
Sangle-le-moi de sangles d'argent,
Et bride-le d'une bride tissue de soie et d'or! »
Quand le coursier fut harnaché,
Théodore sortit et, s'élançant en selle,
Il galope le long des rives de la paisible Morawa,
Et il descend jusque dans la plaine Ressawa.
En arrivant au torrent de la Ressawa,
Il retrouva les trente vierges,
Et parmi elles la belle Ikonia.
Alors, contrefaisant le malade, le héros les appelle,
Les salue et leur souhaite l'aide de Dieu:
« L'aide de Dieu soit avec vous, belles vierges! »
Et elles répondirent avec politesse:
« Que Dieu te soit aussi favorable, guerrier étranger! »

« Belles filles, pour l'amour du Seigneur!
Donnez-moi donc une coupe pleine d'eau!
Je suis travaillé d'une fièvre ardente,
Et je ne puis descendre de mon alezan,
Car ce coursier a la mauvaise habitude
De ne jamais se laisser monter deux fois. »

Ikonia le plaignit de tout son cœur,
Et lui répondit d'une voix douce:
« Oh! pour Dieu! ne fais point cela, guerrier étranger!
La Ressawa a des eaux froides et malsaines;

Elles ne sont point bonnes même pour un guerrier
en santé,
Encore moins pour celui qui a la fièvre!
Mais attends un peu, je vais te chercher du vin!»
Elle courut aussitôt vers sa blanche demeure;
Elle apporta du vin précieux dans une coupe d'or,
Et le présenta à Théodore de Stalatsch.
Mais celui-ci, voyez! il ne saisit point la coupe;
Il saisit rapidement la blanche main de la vierge,
La tire à lui sur son alezan,
Et, l'attachant trois fois de sa ceinture,
Et quatre fois de la courroie de son sabre,
Il l'emporta vers sa maison!

## LE MARIAGE DE LAZARE.

Le puissant tzar Stéphan buvait le vin,
Assis dans Prisren, la blanche forteresse.
Son page, le fidèle Lazare, le lui verse;
Il remplit la coupe du tzar à pleins bords,
Et jette sur lui de côté un oblique regard.
Et le tzar demande à son page:

«Je te conjure, mon fidèle Lazo*,
De répondre sincèrement à ce que je te vais demander:
Pourquoi me remplis-tu ma coupe au-delà des bords?
Et pourquoi jettes-tu sur moi un oblique regard?

* Diminutif de Lazare.

Ton coursier serait-il blessé?
Tes vêtements sont-ils devenus vieux?
Ou n'as-tu pas assez d'argent en poche?
Parle! manques-tu de quelque chose à ma cour?»

Et le page Lazo lui répondit:
«Ne prends point, ô tzar! défavorablement mes paroles!
Si je réponds sincèrement à ce que tu me demandes.
Mon coursier n'a point été blessé;
Mes habits ne sont point usés;
D'argent non plus je ne manque point,
Et je vis dans l'abondance à ta cour.
Ne prends pas, ô tzar! défavorablement mes paroles!
Si je réponds sincèrement à ce que tu me demandes!
Tous tes serviteurs, même ceux qui viennent après moi,
Tous ont obtenu amour et faveurs;
Tous, ô puissant tzar! se sont mariés!
Moi seul, je n'ose demander amour et merci,
Ni épouser une aimable femme,
Maintenant que je suis encore dans la fleur de ma jeunesse!»

Alors le puissant Stéphan répondit:
«Dieu m'est témoin, mon fidèle Lazo,
Que tu ne peux épouser la fille d'un bouvier,
Ni rechercher en mariage la gardeuse de truies!
Il faudrait pour toi une fille de noble race,
Et pour moi des convives convenables,
Tels qu'ils puissent s'approcher de mon trône,
Et boire avec moi le vin de l'hospitalité.
Mais écoute, fidèle Lazo!

Je t'ai trouvé une femme,
Et pour moi de braves convives!
C'est Militza, l'aimable fille,
Le plus jeune enfant du vieux Jug Bogdan,
La charmante sœur des Jugowitsch!
Mais, il est vrai, ce n'est pas chose facile
Que de parler de telles choses avec Jug;
Car il est d'ancienne et noble race, Bogdan;
Et il ne donnera pas sa fille à un page.
Cependant écoute, mon fidèle Lazo!
Aujourd'hui c'est vendredi, demain sera samedi,
Et après-demain, le saint jour de dimanche.
Je veux aller à la chasse dans la forêt montagneuse;
J'irai chasser avec le vieux Jug Bogdan;
Il sera accompagné des neuf Jugowitsch ses fils.
Pour toi, ne va point à la chasse, ô Lazo!
Mais demeure ici dans notre palais,
Et prépare céans un magnifique repas.
Lorsque nous reviendrons le soir de la montagne,
J'engagerai le vieux Jug à souper,
Et toi, tu inviteras les neuf Jugowitsch.
Nous nous asseierons autour de la table d'or;
Tu soigneras le sucre et le brandevin,
Tu nous serviras du vin rouge en abondance.
Quand la fraîche boisson commencera à faire son effet,
Chacun conjurera le vieillard de raconter
Qui, de tels et tels, étaient des héros.
Il prendra les anciens et célèbres livres,
Et lira ce que doivent amener les temps futurs.
Alors, aussitôt que tu verras ceci, Lazo,

Cours lestement dans la tour élevée,
Et prends là cette coupe d'or
Que j'ai dernièrement achetée à Waradin,
Et pour laquelle j'ai donné à la jeune fille de l'orfèvre
Presque la moitié d'une charge d'or.
Remplis aussitôt la coupe de vin pourpré,
Et présente-la au vieillard en signe d'honneur.
Pensif, le vieux Jug méditera
Ce qu'il voudra te donner pour cela, Lazo!
Alors il sera temps! je parlerai de Militza,
De l'aimable et dernière fille de Bogdan. »

Le vendredi se passa ainsi que le samedi,
Et l'aurore du clair dimanche parut.
Le tzar s'en alla chasser dans la forêt;
Il invita le vieux Jug à le suivre,
Et avec lui les neuf Jugowitsch.
Tous ensemble se mirent dans la forêt des montagnes,
Et ils menèrent la chasse dans la verte forêt;
Et cela sans gain ni dommage.
Quand ils revinrent au logis du tzar,
Devant la porte était Lazo, qui les attendait.
Le tzar invita Jug au repas du soir;
Lazo invita les neuf Jugowitsch,
Et tous s'assirent à la table d'or.
Au haut bout, le puissant Stéphan,
Près de lui, le vieux Jug Bogdan,
Et près de Bogdan, les neuf Jugowitsch.
Empressé, le fidèle Lazo les servait;
Il offrit en abondance du sucre et le brandevin,

Et fournit la table de vins précieux.
Quand ils eurent goûté à tous ces vins,
Ils commencèrent à discourir,
Qui, de tel ou tel, était un héros;
Et le vieillard ouvrit alors les chroniques,
Qui présageaient les temps futurs.
« Voyez! ô mes nobles frères!
Voyez ce que nous annonce ce livre!
Dans les temps futurs qui s'approchent,
Il ne naîtra ni blés, ni raisins;
Dans les champs ni abeilles, ni fleurs;
Parrains et filleuls plaideront en justice,
Et frères contre frères se battront en duel! »

Lorsque le page Lazo entendit ceci,
Vite, il courut vers la tour élancée;
Là il prit la coupe d'or,
Et, la remplissant de vin pourpré,
Il l'apporta et la présenta au vieillard.
Bogdan prit la coupe pleine de vin;
Il la prit, mais il hésitait à boire.
Il demeurait pensif, le vieillard, et méditait
Ce qu'il voulait donner à Lazo en récompense.
Et les neuf Jugowitsch dirent alors :
« Cher père! vénérable héros! Jug Bogdan!
Pourquoi ne vides-tu pas la coupe
Dont Lazo vient de t'honorer? »

Alors le vieux Bogdan répondit :
« Mes enfants, ô neuf Jugowitsch!
Il m'est facile de boire cette coupe;

Mais je pense, ô mes chers fils,
A donner à Lazo une récompense! »

Et les neuf Jugowitsch répondirent :
« Tu peux facilement le récompenser, père!
Nous avons assez de coursiers et de faucons,
Des bonnets et des aigrettes en abondance. »

Alors le puissant tzar Stéphan commence ainsi :
« Lazo ne manque lui-même de coursiers ni de faucons;
Lazo a aussi bonnets et aigrettes en abondance;
Lazo ne veut qu'une seule chose de vous,
Lazo veut Militza, la jeune vierge,
Ta dernière fille, ô Bogdan!
Votre charmante sœur, ô Jugowitsch! »

Quand les Jugowitsch entendirent ceci,
Rapidement ils s'élancent, les frères;
Et, tirant les épées du fourreau,
Ils se précipitent vers le tzar :
Mais le vieux Bogdan les conjure :

« Arrêtez, ô mes fils! si vous craignez Dieu!
Si vous tuez aujourd'hui le tzar,
Éternelle malédiction vous poursuivra.
Arrêtez! jusqu'à ce que j'aie ouvert les chroniques,
Et que j'aie demandé à ces livres, ô mes fils!
Si Militza est destinée à Lazo! »

Et dans l'antique et célèbre chronique il lit;
Il lit, et verse des larmes amères, le héros:
« Arrêtez, enfants! si vous craignez Dieu!

Militza est destinée à Lazo,
Et le royaume doit lui advenir un jour;
Un jour Militza régnera avec Lazo;
Un jour elle siégera à Kruschewatz sur la Morawa. »

Lorsque le puissant tzar entendit ces paroles,
Joyeux, il mit les mains dans sa ceinture,
Et en tira sur l'heure mille pièces d'or
Pour les convives; mais une belle pomme d'or,
Ornée de trois pierres précieuses,
Fut le présent de noce qu'il fit à la mariée.

## STOJAN JANKOWITSCH.

Il n'était encore nul soupçon de l'aurore,
Lorsque les portes d'Udbinja s'ouvrirent,
Et une troupe de guerriers en sortit,
Trente-quatre compagnons turcs:
A leur tête était Mustaj-Beg de Lika.
Le beg se dirige vers les montagnes de Kunar,
Pour mener la chasse dans ses vertes forêts;
Là il erre pendant trois jours et quatre en vain;
Le beg ne trouve rien à chasser ni à prendre;
Alors il retourne vers Lika d'Udbinja.

En traversant une forêt de sapins,
Il se dirige vers les eaux de la citerne,
Pour boire et se rafraîchir.
Voyez! là brillait quelque chose à travers les rameaux.

Il s'approche d'un vert sapin,
Et il voit dessous, Mustaj-Beg de Lika,
Il voit un guerrier ivre endormi,
Et tout vêtu de soie et d'or.
Son front portait bonnet et tschelenka;
Sur le bonnet neuf aigrettes brillantes,
Et près de celles-ci un ornement précieux;
(Mille pièces d'or vaut ce joyau!)
Sur les épaules un dolman vert;
Sur le dolman trente superbes boutons;
Chaque bouton vaut une mesure d'or!
Celui du col en vaut trois!
Et telle est sa dimension,
Que l'eau-de-vie du matin pourrait être servie dedans!
Sur le dolman sont trois agrafes,
Trois agrafes d'or, du poids de deux onces;
Deux sont ciselées, la troisième est moulée.
Aux pieds du héros sont des chaussures à crochets,
Jaunes d'or en sont les jambes jusqu'aux genoux,
De manière à ressembler à celles des faucons;
Des crochets partent des chaînes d'or,
De longues chaînes en délicate orfévrerie,
Telles que les jeunes filles en portent au cou.
Précieuse est la ceinture qui l'entoure;
Dans la ceinture sont neuf pistolets,
Tous les neuf enrichis d'or pur.
Aux flancs du héros est un sabre damasquiné;
Au sabre sont trois poignées d'or,
Sur lesquelles brillent trois pierres précieuses:
Trois villes de tzar vaut bien cette épée!...

Sur les genoux du héros est une longue carabine;
Trente anneaux d'or y sont attachés;
Chaque anneau vaut bien dix pièces d'or;
Celui de la batterie en vaut trente!
Il y a dans cette arme plus d'or que de fer.

Comme le héros sommeillait dans l'herbe,
Voici que les rameaux du pin s'agitent.
Mustaj-Beg presse le guerrier sur la terre;
Près de lui sont les trente-quatre compagnons,
Et ils le dépouillent de ses armes brillantes.
Alors le héros sort de son profond sommeil.
Lorsque de ses yeux noirs il eut vu
Comme les Turcs l'avaient surpris,
Et qu'il n'avait plus ses armes,
Son cœur généreux fut près de se briser.
De ses deux mains il saisit ce qui se trouve autour de lui,
Et il entraîne jusqu'à terre et tue
Sept compagnons du beg de Lika,
Jusqu'à ce que les autres, ayant lié ses fortes mains,
Le chassent prisonnier devant eux,
Après lui avoir attaché ses armes sur le dos;
Et petits et grands de s'émerveiller
Qu'avec toutes ces magnifiques armes,
Mustaj-Beg eût vaincu le guerrier.
Ils s'avancèrent ainsi vers Odbinja.
Quand ils furent en rase campagne,
Mustaj-Beg commença ainsi :

«Pour Dieu! guerrier inconnu, dis-moi,

D'où es-tu, et de quelle contrée?
Qui es-tu? Quel est ton nom?
Où avais-tu intention de te rendre?
Et où sont tes compagnons?»

Et le guerrier étranger lui répondit:
«Pourquoi ces questions, Mustaj-Beg de Lika?
As-tu jamais entendu parler des côtes latines?
Des côtes de Kotari la chrétienne,
Et de Stojan Jankowitsch?
Je suis ce Stojan et point d'autre.
Je n'ai ni compagnons, ni suivants,
Dieu seul marche avec moi!

Quant au projet qui m'amène ici,
Je voulais me rendre vers ta demeure,
Et de là attirer Hajkuna, la jeune fille,
Je voulais l'emmener vers Kotari;
Mais Dieu ne me l'a pas permis.
Un maudit breuvage m'a trahi...»

Là-dessus Mustaj-Beg de Lika répondit:
«Bravo! bravo! Stojan Jankowitsch!
Tu es justement tombé sous la main
Qui te peut fiancer, mon garçon!»

Parlant ainsi, ils arrivèrent devant Udbinja.
Sous les tours de Mustaj-Beg de Lika.
Grands et petits regardent la troupe de guerriers.
Hajkuna aussi, l'aimable sœur de Mustaj,
Regarde du haut de sa blanche tour;
Assise à son métier de corail,

Et dans les mains des aiguilles de cristal,
Elle couvre d'un or brillant une blanche étoffe.
Quand elle vit revenir les chasseurs
Conduisant un guerrier chargé de liens,
Malgré l'éclat de ses puissantes armes,
Curieuse, elle poussa le métier loin d'elle,
Et si vivement, que deux pieds s'en rompirent;
Et surprise, elle se dit ces paroles, la belle fille :

« Bon Dieu!... quelle merveilleuse aventure!...
Que ce guerrier me semble fier et vaillant!
Comment a-t-on pu le surprendre?...
Ce n'est pas sans faire beaucoup de blessures
Que ses mains ont été ainsi garrottées? »

Mais lorsqu'elle compta les guerriers,
Voyez! sept compagnons manquaient au nombre!
Elle se rendit auprès de son frère.
Le beg débarrassa le chrétien de ses armes;
Hajkuna les porta dans la salle du trésor,
Mais le beg jeta lui-même le guerrier en prison :
A trois cents pieds de profondeur,
Où l'eau et la fange lui montaient jusqu'aux genoux,
Et les ossements des morts jusqu'aux épaules.

Alors le beg se rendit dans la nouvelle hôtellerie;
Il s'y rendit pour boire avec ses compagnons,
Et pour se vanter devant les Turcs d'Udbinja
De la riche proie qu'il avait faite.
Aussitôt lestement se lève la belle Hajkuna;
Elle se glisse sans bruit vers l'entrée du cachot;

Elle porte avec elle une cruche de vin,
La fait descendre avec des cordes dans la geôle,
Et crie à plein gosier au prisonnier :

« Guerrier étranger ! que Dieu te protége!...
D'où es-tu? De quelle contrée?
Qui es-tu? Quel est ton nom?
Comment as-tu été surpris par les Turcs,
Qu'ils t'aient captivé malgré tes armes? »

Stojan prit la cruche de vin et but,
Ensuite il répondit ainsi à la jeune fille :
« Qui m'appelle ainsi dehors?
Hélas ! l'ivresse m'avait lié les membres!
Fais descendre la corde plus bas;
Tire-moi jusqu'à la moitié de mon cachot,
Et je te dirai tout ce que tu demandes. »

Lorsque la jeune Turque entendit ceci,
Elle laissa tomber la corde jusqu'au fond.
Il y avait des crochets et des boucles à la corde;
Elle le tira jusqu'à la moitié de la hauteur,
Et le prisonnier demanda encore une fois :
« Qui m'appelle ainsi hors du cachot? »
Et la jeune Turque se faisant connaître :
« C'est moi qui t'appelle, ô guerrier étranger!
Moi, la sœur de Mustaj-Beg de Lika. »

Là-dessus Stojan Jankowitsch répartit :
« Hajkuna! oh! que Dieu te bénisse!...
Je suis Stojan Jankowitsch, et pas d'autre :
C'est pour l'amour de toi que me voici captif!...

Le Turc m'a surpris dans l'ivresse,
Et m'a lié les mains.»

La jeune Turque lui répondit:
«Maintenant écoute-moi, Stojan Jankowitsch!
Les Turcs veulent ta mort, infortuné!...
Demain ils viendront te proposer
De te faire Turc, pour sauver ta vie!...
Deviens un Turc! deviens-le, brave Stojan!...
Et je serai pour toi une fidèle épouse!
Vois! mon frère Mustaj-Beg
A deux tours pleines d'or et d'argent;
L'une est sienne, mais mienne est l'autre;
Et si la mort doit suivre son cours,
Nous les posséderons un jour toutes deux.»

Il répondit ainsi, Stojan Jankowitsch:
«Jeune Hajkuna, ne parle point si follement;
A Dieu ne plaise que je devienne Turc,
Dussé-je obtenir Lika et Udbinja!
J'ai des biens assez dans Kotari;
Par le Tout-Puissant! plus de bien que les Turcs!...
Et je suis aussi un plus vaillant héros qu'eux!
S'il plaît à Dieu! belle fille!
Demain, avant que la moitié du jour soit écoulée,
Les cavaliers de Kotari accourront;
Ils assiégeront Udbinja,
Et ils me délivreront de ma prison.»

Et la fille turque lui répondit:
«Stojan Jankowitsch! ne parle pas si follement.

Avant qu'ils soient ici, les guerriers de Kotari,
Les Turcs t'auront déja fait mourir!...
Mais es-tu, ô chrétien! fidèle de parole?
Si tu me veux prendre pour ton épouse,
Moi-même je te délivrerai de ta prison!»

Là-dessus Stojan Jankowitsch repartit:
«Reçois ma fidèle promesse, ô belle fille!
Que je te prendrai pour mon épouse;
En vérité, je ne te tromperai jamais.»

Quand la belle fille entendit ceci,
Elle laissa redescendre Stojan dans son cachot,
Et remonta dans sa tour élevée.

Peu de temps s'était passé depuis ceci,
Quand le beg revint de la nouvelle hôtellerie.
Elle marche à lui en chancelant, la sœur;
Alors Mustaj-Beg l'interroge:
«Parle! que te manque-t-il? ma sœur chérie!»

«Ne me le demande point, Mustaj-Beg, mon frère!
Je sens me douloir et la tête et le cœur!...
Les frissons de la fièvre parcourent mon corps.
Dieu! mon frère! je me sens mourir!...
Sieds-toi sur ce moelleux divan!
Que j'appuie ma tête sur ton sein,
Et que j'y puisse exhaler ma pauvre ame!...»

Ces paroles firent mal à Mustaj-Beg:
Rien ne lui était plus cher que sa sœur.
Des larmes baignaient son visage,

Et, contristé, il s'assit sur le divan.
La jeune fille appuya sa tête sur le sein de son frère,
Glissa une de ses mains dans sa poche,
Et l'autre dans sa ceinture,
Et furtivement lui déroba les clefs de la prison,
Des écuries et de la chambre aux trésors et aux armes;
Ensuite elle retomba sur sa couche moelleuse.
Alors Mustaj-Beg lui dit:
«Chère Hajkuna! ô sœur bien-aimée!
Dieu le veuille? ton mal s'apaise-t-il?»
«Oui, mon frère! grace à Dieu! je suis mieux.»
Alors Mustaj-Beg la quitta,
Il monta sur la verte terrasse,
Pour convenir avec ses compagnons d'Udbinja
De la manière dont ils feraient mourir le prisonnier.

Cependant la jeune fille se relève lestement;
Elle ouvre la chambre des trésors et des armes;
Elle en tire celles de Stojan,
Et remplit de ducats un sac à avoine;
Ensuite elle descend dans la prison,
Conduit en hâte Stojan hors du cachot,
Et l'amène devant les blanches écuries.
Là, ils en tirent deux coursiers;
Ils prennent la blanche haquenée du beg,
Qui lui sert de destrier un jour de bataille,
Et le coursier noir de l'épouse de Mustaj,
Qu'aucun dans la contrée n'égale en rapidité.

La belle fille monte la blanche haquenée;
Sur le coursier noir monte Stojan.

Tous deux rapidement s'élancent dans la campagne.
Bientôt, atteignant la forêt Ogorjélitza,
Ils entrent dans les montagnès de Kunar,
Et de Kunar ils atteignent les campagnes de Kotari.

Maintenant Stojan parle ainsi à la jeune fille:
«Hajkuna! ô belle vierge turque!
Le sommeil me domine trop fort!
Descends de ton blanc coursier;
Je veux dormir ici et me reposer un peu.»
Et la jeune Turque lui répondit:
«Ne le fais point! au nom de ton héroïque valeur!
Chasse le coursier noir à travers les plaines de Kotari!
Là, il sera temps de dormir;
Car je crains que les Turcs ne nous poursuivent!»

Mais Stojan n'écouta point la jeune fille.
Tous deux descendirent de leurs coursiers.
Stojan se jeta sur la verte pelouse,
Posa sa tête sur les genoux de la belle,
Et s'endormit comme un innocent agneau.
Mais elle ne pouvait dormir, la jeune Turque.

Au matin, lorsque l'aube parut,
Se leva l'épouse de Mustaj-Beg;
Elle veut monter vers la jeune fille,
Laquelle est, dit-on, très-malade depuis la veille.
Mais la jeune fille n'est point dans sa tour;
Les ducats manquent dans la chambre aux trésors;
Stojan n'est plus dans la prison,
Et les coursiers ne sont plus à l'écurie.

En toute hâte la dame retourne sur ses pas,
Fait tirer le canon d'alarme,
Afin que le beg l'entende de la terrasse.
A l'instant, le pressentiment d'un malheur le saisit!
Il porte la main à ses poches,
Les clefs n'y sont plus!...
Alors il s'écrie à haute voix, Mustaj-Beg:
«Mes compagnons! mes frères!...
De mes mains s'est enfui Stojan de Kotari;
Il a enlevé ma sœur Hajkuna.
Debout! mes frères! si vous craignez Dieu!...»

Les Turcs ont le singulier usage
D'avoir toujours leurs coursiers sellés;
A l'instant, les guerriers montent à cheval;
Ils chevauchent à travers les vastes campagnes,
Jusqu'à ce qu'ils atteignent les montagnes de Kunar,
Et de Kunar les champs de Kotari.

Hajkuna, au-dessus des hautes herbes,
Souvent regarde vers les montagnes.
Voilà qu'elle aperçoit de loin un nuage
Formé par l'haleine des coursiers et des hommes!
Elle reconnaît son frère Mustaj,
Et derrière lui trente guerriers d'Udbinja.
Elle n'ose éveiller Stojan;
Des larmes brûlantes jaillissent de ses yeux,
Et tombent sur les joues et le front du chrétien.
Alors, éveillé par ces larmes, Stojan
S'étonne et dit à la jeune Turque:

«Parle! qu'as-tu? belle fille!
Pourquoi ces larmes coulent-elles de tes yeux?...
Regrettes-tu ton frère Mustaj?
Regrettes-tu ses grands trésors?
Ou bien, ne suis-je pas à ton gré?»

Et la jeune Turque lui répondit:
«Stojan Jankowitsch, malheur à ta mère!
Ce n'est point pour mon frère que je pleure;
Ce n'est point ses trésors que je regrette;
N'en ai-je pas moi-même pris ma part?
Je te chéris du plus profond de mon cœur!
Mais vois! infortuné! vois-tu Mustaj-Beg,
Et les trente guerriers qui le suivent?...
A cheval donc! fuyons vers Kotari!
Autrement c'en est fait de nous deux!...»

Quand Stojan Jankowitsch entendit ceci,
Il répondit ainsi à la jeune fille:
«Jamais, belle Turque! je ne ferai ceci!
Ils m'ont cruellement offensé, les Turcs,
Quand ils me surprirent endormi par l'ivresse,
Et me garrottèrent et dépouillèrent indignement!
Maintenant je veux joliment gratifier le beau-frère!...
Monte, à ton tour, le coursier noir,
Et laisse-moi monter le blanc destrier,
Qui est un peu meilleur que l'autre,
Je veux aller au-devant du cher beau-frère!»

Stojan s'élança sur le bon coursier;
Sur le petit noir monta la jeune fille;

Elle fuit en hâte, la vierge, vers Kotari;
Jankowitsch s'avance à la rencontre du beg.

Qui l'eût pu voir, eût frémi d'épouvante
A la vue de cette merveille!
Comme, sur un seul les trente s'élançant,
Aucun ne dut revoir sa demeure!
Trente têtes furent séparées des troncs;
Stojan saisit le beg de Lika,
Lui lia les mains derrière le dos,
Et, le chassant ainsi vers sa sœur,
Il tira son sabre tranchant, affilé:
«Hajkuna! ô sœur de Mustaj-Beg!
Vois comme nous gratifions le beau-frère!... »

Et il balançait déja le sabre damasquiné,
Quand la vierge étendit ses bras suppliants:
«Ne le fais point! au nom de ton héroïque valeur,
Ne laisse point une sœur sans son frère, Stojan!
Tu aurais bientôt à regretter la sœur!...
Renvoie-le à Udbinja!»

Stojan laissa retomber son sabre.
Il resserra plus fortement les liens du beg,
Le renvoya vers Udbinja, et, en partant,
Avertit ainsi le beau-frère:
«Quand tu seras de nouveau à Udbinja,
A boire du vin avec tes compagnons,
Ne te vante plus, et dis la vérité en toutes choses!
Adieu! reçois la vie pour mon présent de noce!»
Le beg, garrotté, s'en retourna seul à Udbinja.

Stojan reprit le chemin de Kotari,
Emmenant avec lui la fille turque;
Il la fit baptiser, et l'épousa,
L'aima fidèlement et la rendit heureuse.

## LES NOCES DE MAXIME ZERNOJÉWITZ.

Il part, le Zernojéwitz Iwan;
Il traverse la mer bleue,
Emportant avec lui trois charges d'or.
Il va demander en mariage une belle fille,
La fille du doge de Venise.
Il va chercher une épouse pour Maxime son fils.
Iwan fait sa demande. Le doge se rengorge;
Mais Iwan ne se laisse point éconduire;
Il courtise la belle pendant trois longues années;
Il la courtise, et prodigue tout son or.
Quand il a dissipé tous ses trésors,
Les Latins lui accordent la jeune fille,
Et reçoivent de lui l'anneau de promesse.

De noces et des fêtes prochaines
Parlèrent alors les nouveaux alliés:
«Iwan retournera paisiblement dans son pays;
Mais quand les champs et les vignes
Porteront de nouveau leurs fruits,
Il viendra en grand cortége quérir la fiancée.»

Lorsqu'ils furent bien convenus de toutes choses,

Et le terme du départ d'Iwan étant survenu,
La nouvelle amitié forma son cortége.
Le doge de Venise lui-même,
Les deux princes ses fils,
Aussi bien que cent nobles latins l'accompagnèrent.
Au moment de se séparer, Iwan gâta tout;
Iwan était sage, insensées furent ses paroles;
Il parla ainsi à son nouvel allié:

«Ami et beau-frère! doge de Venise!
Attends à me revoir avec mille guerriers;
Moindre ne sera pas le nombre des convives,
Si même il n'est plus!...
Lorsque je descendrai de la mer sur le rivage,
Fais partir de Venise mille de tes Latins,
Afin de recevoir dignement mon cortége!
Et vois! parmi ces mille guerriers,
Aussi bien que parmi ces mille Latins,
Il ne sera point un plus beau héros,
Un plus beau que Maxime; car tel est mon fils,
Mon fils Maxime et bientôt ton cher gendre!»

Il ouït ceci, le doge de Venise;
Les deux princes ses fils l'ouïrent également,
Et les cent nobles latins y furent attentifs.
Le vieux doge s'en réjouit cordialement;
Il ouvrit les bras, et baisant le visage d'Iwan:

«Louange et merci! ami, pour une telle promesse,
Si un tel gendre m'échoit en partage!
Un gendre, dont la beauté effacera celle de deux mille
guerriers,

Me sera plus précieux qu'un œil unique,
Plus cher qu'un unique enfant!
Je le comblerai de présents;
De coursiers, de faucons je le pourvoirai,
Et l'honorerai d'une tschélenka (18) qui s'agite au vent,
De beaux surtouts, de riches manteaux drapés;
Il aura de tout, et marchera somptueusement.
Mais, ami!... si ta promesse ne se justifie point,
Il t'en coûtera cher d'être venu à Venise!... »

Les Latins accompagnèrent Iwan jusqu'à la mer,
Jusqu'à la mer où il s'embarqua,
Et il aborde heureusement l'autre rivage.
Gaîment Iwan chevauche dans la campagne,
Et, en approchant de Schabljack, son pays,
Il aperçoit sa demeure dans la forteresse;
Elle brille, la blanche tour, sur la hauteur;
Ses angles ornés de petits balcons
Et ses vitres claires étincellent.
Un vif et passionné désir saisit Iwan;
Il presse son bon coursier, le shdral *;
Il agite si vigoureusement le mors d'acier,
Que l'animal, sautant follement, fend l'espace.
Personne d'abord ne l'aperçoit de son logis,
Jusqu'à ce qu'enfin sa fidèle épouse,
Debout à la fenêtre de la tour, l'aperçoit;
Elle l'examine, et, soudain reconnaissant
Son seigneur et le destrier, le shdral,

* *La grue,* qualification pour peindre la rapidité d'un cheval ou peut-être sa couleur gris-cendré.

Elle descend à la hâte de la tour;
Elle court, elle s'écrie à haute voix;
Elle appelle les serviteurs, donne ses ordres aux servantes :
« Alerte, serviteurs! courez au préau dehors!
Courez à la rencontre de votre maître!
Hâtez-vous, servantes, balayez-moi cette cour!
Mais où es-tu, Maxime, mon cher fils?
Vole promptement hors des portes de la forteresse!
Vois, enfant! il arrive, ton père!
Oui, il revient, mon seigneur, ton digne père!
Il revient d'un air riant et joyeux;
Certainement il a obtenu pour toi la belle fille!»

Et les serviteurs d'accourir à la rencontre
De leur maître sur le préau;
L'épouse aussi est accourue,
Elle couvre de baisers ses mains, le bord de son manteau;
Détache de sa ceinture les armes brillantes;
Elle presse sur son cœur ces armes terribles,
Et de ses propres mains les porte dans la tourelle,
Tandis que ses serviteurs s'occupent du coursier.

Mais voici venir Maxime Zernojéwitz;
Il apporte un fauteuil à son père,
Un fauteuil d'argent pour qu'il s'asseye,
Qu'il se repose, tandis que Maxime lui tirera ses bottes.
A peine Iwan est-il assis dans le fauteuil,
Que, cherchant des yeux son fils,
Il regarde en silence le visage du jeune garçon!
Oh! que voit-il! et quelle douleur de cœur!..

Il y avait long-temps qu'il avait quitté sa maison;
Il avait courtisé la fille du doge trois longues années;
Pendant ce temps, dans la blanche Shabljack,
Une affreuse maladie s'était déclarée;
Une douloureuse maladie, la venimeuse petite vérole!...
Elle avait attaqué Maxime le premier,
Et si horriblement gâté son beau visage,
Que jaunes étaient devenues ses joues rosées;
Que noir était maintenant son front si blanc,
Noir, et labouré de profondes cicatrices!
Oui, je vous le jure! et la légende le dit,
Rien n'était plus hideux que Maxime!

Alors, il revint soudain à l'esprit d'Iwan
Quelles paroles lui étaient échappées,
En se séparant de ses nouveaux alliés:
« Parmi ces mille héros,
Nul ne sera aussi beau que Maxime!... »
Et maintenant, de plus laid, non certes, il n'en est point!
L'ame d'Iwan se remplit de douleur;
De sombres rides couvrent son front;
Il laisse pendre ses noires moustaches
Qui lui flottent jusque sur les épaules;
Silencieux, il s'assied, ne parlant à personne,
Et tenant ses yeux fixés sur la terre.

L'épouse alors, voyant ceci,
Roula autour d'elle le bord de son vêtement,
Releva ses longues manches, et, s'approchant,
Baisa la main et les genoux de l'affligé:
« Je te conjure! mon seigneur et époux!

Pourquoi ces tristes et sombres regards?...
N'aurais-tu pas obtenu la fiancée?
Ou la jeune fille n'est-elle pas selon tes vœux?
Ou bien, as-tu regret de tes trésors dépensés?.. »
Et Iwan Zernojéwitz lui répondit:
« Laisse-moi, femme! que la foudre t'écrase!
J'ai obtenu la fiancée de Venise;
Certes, elle est suivant mes vœux, la jeune fille;
Car quelque loin que s'étende la terre en long, en large,
On ne rencontrerait une égale beauté,
Ni des yeux tels que ceux de la jeune vierge,
Ni semblable taille, ni pareil visage;
Et celui qui verrait la Wila de la verte forêt,
Trouverait peut-être la Wila moins belle!..
Je n'ai nul regret à l'or que j'ai dépensé;
Ma tour aux trésors est si pleine encore,
Qu'on s'aperçoit à peine de ce qu'il y manque!...
Mais apprends, femme! que j'ai donné parole au doge
D'amener mille convives aux noces,
Que mon fils Maxime surpasserait en beauté;
Et voici que Maxime est plus horrible que tous.
Je crains de grandes querelles de la part des Latins,
Quand ils verront un tel fiancé!... »
Mais écoutez comme l'épouse d'Iwan
Lui répond avec fermeté et un peu de colère:
« Vois! mon seigneur, c'est un châtiment du ciel,
En punition de l'orgueil qui t'a poussé outre mer;
Outre mer! à quarante journées de voyage!...
Au risque de ne plus revoir ta maison (19)!
Et tu n'as retiré de tout cela que peines et soucis!

Ne pouvais-tu trouver dans ton royaume,
Dans ton Antivari ou Dulcigno,
Dans Bjélopaulitz et Monténégro,
Dans les rochers de Kutsch ou Bratonowitz,
Dans la belle cité de Podgoritza,
Ou même ici dans Schabljack, ta ville natale,
Ici, dans Schabljack ou dans sa contrée,
Ne pouvais-tu trouver une brave jeune fille,
Et la marier à ton fils unique,
Et t'assurer par-là une alliance honorable?. .
Mais non! l'orgueil t'a poussé outre mer!.. »
Lorsque Zernojéwitz Iwan ouït ceci,
Il s'emporta comme un feu vivant:
« Silence! je n'ai point été à Venise, ni courtisé de fiancée;
Quiconque m'en parlera ou voudra m'en féliciter,
Sur l'heure je lui arrache les deux yeux!... »
Ce bruit se glisse de bouche en bouche;
Grands et petits l'apprirent;
Tous les nobles serviens en sont instruits;
Nul ne vient complimenter Iwan sur son retour.
Le temps se passe, un an et plus,
Jusqu'à ce que d'un an il en soit venu neuf.
Mais au dixième, arrive un navire.
Il apporte un message du doge,
Un message des nouveaux parents;
Nouveaux! jadis, maintenant vieux devenus!
C'est un long terme que neuf années!...
La lettre tomba sur les genoux d'Iwan.
Elle disait ces malencontreuses paroles:

« Ami et beau-frère Zernojéwitz Iwan!
Lorsque tu enclos de haies une prairie,
Tu la fauches ou tu l'abandonnes à un autre,
Afin que la gelée et les neiges de l'hiver
N'en flétrissent point les fleurs diaprées;
Si tu demandes en mariage une belle fille,
Tu emmènes ta fiancée ou tu en abandonnes la poursuite.
Tu m'as demandé ma fille chérie,
Je l'ai accordée à tes instances,
Et nous sommes convenus de toutes choses:
Quand les champs et la vigne
Porteraient de nouveau leurs fruits,
Tu devais revenir avec mille convives!
Mille convives, pour quérir la fiancée!
Mais voici déja neuf longues années,
Et tu ne viens pas plus que tes convives.
Fais-nous savoir promptement tes intentions,
Ou écris une lettre à ma fille chérie;
Ma fille, que tu as déja nommée ta bru...
Afin qu'elle puisse s'engager à un autre,
Et choisir un noble époux parmi ses pareils!
Pour toi, cherche le médiocre qui te ressemble. »

Zernojéwitz Iwan lut cet écrit;
Il le lut, et fut saisi d'une violente douleur.
Nul de ses sages héros n'était proche,
Nul, auquel il pût demander conseil,
Et confier le chagrin de son ame.
D'un œil plein de trouble il regarde sa femme:
« Donne-moi maintenant un conseil, mon épouse!

Dois-je envoyer un écrit à la bru,
Afin qu'elle choisisse un autre époux?
Dois-je le faire, ou m'en abstenir? »
Malicieusement sa moitié lui répondit:
« Mon seigneur et maître, Zernojéwitz Iwan,
Depuis quand donc l'épouse donne-t-elle conseil?
Depuis quand? et pourquoi aujourd'hui?
Les femmes ont la chevelure longue et le jugement
court *.
Toutefois je veux bien te dire mon avis:
Devant Dieu ce serait grand péché,
Mais honte et confusion devant les hommes,
Que de s'opposer au bonheur de cette jeune fille,
Et de la confiner dans la maison paternelle.
Maintenant, écoute-moi, cher seigneur et époux!
Ne prends pas la chose trop à cœur!
La petite vérole les eût-elle défigurés,
Nos parents sont bons et braves;
Les Latins ne diront pas un mot là-dessus.
Chacun se garde de noise et de soucis!
Et laisse-moi, mon seigneur, te dire ceci:
Tu crains, dis-tu, une querelle outre mer?
Eh! n'as-tu pas ici tes tours pleines de trésors!
Dans tes caves, du vin pour trois ans!
Dans tes greniers, du grain en abondance!
Ne peux-tu pas inviter des convives en grand nombre?
Mille! as-tu dit? assembles-en deux mille,
Tous héros et coursiers de ton choix!
Quand les Latins te verront ainsi venir,

* Proverbe servien.

Avec cette puissante armée de convives,
Maxime ne fût-il qu'un pauvre garçon aveugle,
Ils n'oseront te faire une querelle;
Ne t'afflige plus, maître, assemble les tiens,
Et va sans crainte quérir la fiancée!»
Il fit une joyeuse exclamation, Zernojéwitz,
Et se réjouit du sage conseil de son épouse.
Aussitôt il écrivit et envoya par un Tartare
Cette lettre au doge de Venise:
«Ami et beau-frère, doge de Venise!
Sois sur tes gardes, et écoute jour et nuit!
Mon départ de la forteresse est proche.
La tonnante artillerie te l'annoncera,
La tonnante artillerie! trente pièces!...
Et parmi, la verte *Sélenko*, et *Kernjo* la destructive*.
Les voûtes du ciel en frémiront!...
Ami, alors ne tarde point, envoie diligemment
Tes vaisseaux en mer, afin que d'un bord
A l'autre ils transportent mon cortége.»
Lorsque Iwan eut envoyé cette lettre,
Il fit venir son écrivain près de lui,
Prit une ample feuille de papier blanc,
Et, après l'avoir coupée en plusieurs morceaux,
Il laissa couler dessus l'écriture
Pour inviter les nobles convives aux noces.
Vers Dulcigno et vers Antivari
S'en va une de ces lettres, adressée
Au fils d'Obrenbeg, à Milosch:

* Nom de deux grosses pièces de canon, Sélenko, *la verdâtre;* Kernjo, *qui mutile, qui brise.*

«Noble fils d'Obrenbeg, ô Milosch!
Cette missive est pour t'inviter aux noces de Maxime;
Tu seras le premier en tête du cortége;
Toutefois ne viens pas seul de ta personne,
Mais assemble tant de convives,
Que par-là on reconnaisse ta dignité.»
Une seconde lettre s'en va au Monténégro,
Au montagneux pays de la mer;
Elle s'adresse au neveu d'Iwan, le capetan Johann(20):
«Holà! ô mon neveu, capetan Johann!
Lis cette lettre et ne perds point de temps;
Ton oncle t'invite au cortége des noces;
Tu conduiras la fiancée, la svelte Vénitienne(21),
Tu la conduiras à titre de beau-frère;
Toutefois ne viens pas seul de ta personne,
Mais assemble dans les rochers du Monténégro
Et dans Bjélopaulitz bon nombre de convives;
Qu'ils ne soient pas moins de cinq cents,
Afin que le cortége imposant du Djéwéri*
Nous fasse honneur à tous deux;
Et quand tu auras rassemblé cette suite,
Rends-toi près de Schabljack, neveu!
Près de Schabljack sur la vaste plaine.»
Sur une troisième feuille il écrit,
Et l'envoie vers Kutsch et Bratonowitz;
Il l'adresse à Élias, le waivode:
«O Élias! chef du pays de Berda,
Lis cette lettre, et, sans perdre de temps,
Apprête-toi au cortége des noces!

* Voyez la description d'une noce servienne.

Rends-toi à Schabljack sur la vaste plaine.
Mais ne viens pas seul, ô waivode!
Amène avec toi tes plus braves montagnards!»

Une quatrième vers Drékalowitz,
Au Schérémétowitz Militz:
«Holà! Militz! assemble tous les tiens!
Assemble-les pour un grand cortége de noce.
Appelle ceux de Drékalowitz,
Tous les fils de Wassojéwitz,
Toute la jeunesse jusqu'à la verte Lim,
Car plus ils seront, et mieux sera!»

Et Iwan écrivit une cinquième lettre,
Il l'expédia vers la ville de Podgoritza,
Podgoritza, le siége de sa race;
Il l'adressa au chef son parent,
Au héros Rajundschitz:
«Noble faucon! George Rajundschitz!
Lis cette lettre et, sans perdre de temps,
Assemble-moi de brillants convives de noces.
Podgoritzains, mes frères et alliés,
Armez diligemment coursiers et héros!
Parez les coursiers de selles ottomanes,
Avec des tresses d'or tombant jusqu'aux pieds;
Que sur leurs poitrails brillent de riches agrafes,
Qu'ils brillent comme de dignes coursiers de héros!
Mais que les héros, couverts de soie et de velours,
Portent des surtouts de cette précieuse écarlate
Qui à l'eau prend un rouge plus vif,
Et aux rayons du soleil la couleur de la rose;

Que leurs manteaux soient violets;
Que leurs bonnets portent la tschélenka*,
Et leurs longues chausses de riches attaches;
Qu'aux yeux de tous notre jeunesse brille;
Que, pourvus de magnifiques armes, nos fils
En somptueux vêtements éclatent aux yeux de tous;
Qu'ils soient la couronne du cortége,
Et qu'en beauté, parure, contenance et visage,
On ne trouve nulle part leurs pareils,
Ni en Servie, ni au pays latin!
Qu'ils soient dans l'extase, les Latins,
Quand ils verront la magnificence des Serviens!
Ils possèdent bien des choses, les Latins!
Ils savent travailler l'argent avec art,
L'argent et l'or d'une manière excellente,
Tisser des étoffes précieuses et la riche écarlate;
Mais, ce qu'il y a de plus haut, ils ne le possèdent point:
Ce sont de fiers et nobles visages de princes,
Des yeux de héros, hardis et joyeux,
Comme en ont les fils de Podgoritza! »

Iwan envoya cette lettre à George.
Il invita de même les convives éloignés;
Mais ceux de Schabljack, il les convia sans lettre;
Et, de même que Schabljack, toute la contrée.

Si vous aviez vu de vos yeux,
Si vous aviez entendu de vos oreilles,

* Ornement de tête en forme d'aigrette, composé d'or, de perles et de pierres précieuses. Voyez la note.

Lorsque ces missives arrivèrent
Des bords de la mer aux eaux verdâtres de la Lim,
Avec quel empressement s'arment les héros!
Et les nobles conviés aux noces,
Et tous les puissants et riches seigneurs!
Voyant ceci, les vieillards et les laboureurs
Abandonnent la charrue, délient les taureaux.
Tous se rendent en foule, pour grossir le cortége,
Sur la vaste plaine de Schabljack.
Les pasteurs oublient leurs troupeaux;
Au lieu d'un berger il en vient neuf;
Tous se précipitent sur la vaste prairie,
Tous veulent assister à la grande fête des noces.
Depuis Schabljack jusqu'au torrent de Zétinja,
Ils couvrent la vaste contrée;
Coursiers et coursiers, héros contre héros pressés,
Lances de bataille, comme une noire forêt,
Banderoles et bannières, comme une mer de nuages,
Tentes contre tentes partout dressées,
Où les braves chefs se reposent.

Ils passent un jour, la nuit survient.
Mais au matin, voyez, dès l'aube,
Avant l'aurore et la clarté du soleil,
Se lève un des chefs serviens.
C'est de son pays le plus noble, le plus sage,
De son nom capetan Johann,
Et aujourd'hui nommé Djéweri aux noces.
Il se lève avant l'aube, quitte les champs
Que couvrent au loin les guerriers endormis,
Et se rend dans la forteresse, sur les remparts;

Il y va seul, nul ne l'accompagne.
Seulement deux serviteurs le suivent de loin,
De loin, à peines visibles aux regards;
Johann n'échange pas un mot avec eux.
Son front terrible est ridé,
Il laisse pendre ses noires moustaches;
Elles flottent jusque sur ses épaules.
Il va, il vient sur les remparts;
Silencieux et grave, il examine les batteries,
Puis son regard s'étend vers ses domaines.
Il parcourt de l'œil la terre du sultan;
Mais sa vue revient souvent avec souci
Sur les troupes qui couvrent la plaine.
Vraiment ce n'est point raillerie, ni peu de chose!
Car, depuis Schabljack jusqu'aux eaux du Zétinja,
Tentes contre tentes sont dressées,
Coursiers et coursiers, héros contre héros pressés,
Lances de bataille, comme une noire forêt,
Blanches bannières, comme une mer de nuages!

Tandis que Johann se promène ainsi dès le matin
Sur les hauts remparts de la forteresse,
De loin, Zernojéwitz Iwan l'aperçoit,
Et il s'inquiète de le voir là à cette heure;
Il vient à lui, et lui souhaitant le bonjour :

« Bonjour, capetan Johann!
Pourquoi, dis-moi, te lèves-tu si matin?...
Pourquoi as-tu sitôt quitté ton pavillon
Et la compagnie de tes honorables convives?
Mais, avant tout, pourquoi, neveu, es-tu si grave?

Pourquoi ton visage est-il si sombre, si triste?. . .
Dis cela à ton oncle, neveu Johann!...»
Et le capetan Johann répondit :
«Laisse-moi en paix, digne oncle Iwan!
Car, quelque chose que je puisse te dire...
Tu ne suivras pas mes conseils!...
Cependant veux-tu ajouter foi à mes paroles?
Écoute! ouvre autant de caves que tu en as;
Donne et prodigue ton vin rouge;
Régale splendidement tes convives;
Ensuite, par un rapide héraut,
Fais donner, à haute voix, à cette foule
L'ordre que chacun retourne, à son pays;
Romps toi-même les fêtes nuptiales;
Car, digne oncle, Zernojéwitz Iwan!
Nous avons dépeuplé notre pays;
Tous se sont empressés d'accourir au cortége,
Et cependant nos frontières sont désertes;
Les Turcs menacent le pays,
Les Turcs de l'autre côté des eaux bleues;
Digne oncle, Zernojéwitz Iwan!
On a déja demandé des filles en mariage,
On a déja fiancé de jeunes hommes,
On a déja célébré des noces
Dans le pays et dans le royaume;
Et il n'était pas besoin que, pour cortége,
Tu assemblasses ici tout ce peuple!
Faudra-t-il que nos frères portent leurs os
Bien loin d'ici, au-delà de la mer bleue,
A quarante jours de voyage, dans l'étranger,

Où nous n'avons personne de notre foi,
Où nous ne rencontrerons pas un ami,
Mais un ennemi peut-être altéré de notre sang!...
Et lorsque tous nos héros serviens seront partis,
Tous là-bas au-delà des mers,
Ne se peut-il s'élever parmi eux une querelle?...
J'appréhende malheur et chagrin de ces noces!...
Digne oncle, Zernojéwitz Iwan!
Laisse-moi te confier mon souci!
Hier au soir je me couchai pour dormir.
Aussitôt mes serviteurs accourent;
Ils me couvrent de mon manteau, de ma pelisse fourrée,
Et soigneusement entourent la tête de leur maître.
Je fermais les yeux à peine, que, terrible,
Un mauvais songe m'agite et m'épouvante.
Je rêvais que, regardant vers le ciel,
Je le voyais tout-à-coup noircir et se troubler...
Et les nuées, passant et courant sans cesse,
S'assembler menaçantes sur Schabljack,
Sur ton altière demeure, digne oncle!
Du sein des nues gronde alors le tonnerre,
La foudre éclate et tombe sur Schabljack,
Sur ta royale résidence, oncle!
Sur la demeure de tes ancêtres!
Et les flammes furieuses saisissent Schabljack,
De telle sorte qu'il brûle jusque dans ses fondements!
Là-bas, où s'élève la blanche maison de plaisance,
La foudre frappe également ton fils Maxime:
A la vérité Maxime demeura sans blessure;

Mais d'autres trouvèrent la mort sur le coup.
Digne oncle, Zernojéwitz Iwan!
Je n'ose te donner le songe comme présage,
Quoiqu'il soit dit qu'on doit se fier aux songes,
Aux songes et à leurs avertissements!
Elle me sera funeste, ta noce!...
Soit que j'y meure de la mort des braves,
Soit que j'y reçoive de cruelles blessures.
Oncle Iwan, que Dieu te pardonne,
Si, à ta fête, le malheur m'atteint!
Soit que j'y succombe, ou que des blessures
M'atteignent à ces noces maudites,
L'effroi et la douleur seront ton partage.
Car, tu le sais, les enfants que je conduis,
Les fils sauvages des montagnes noires,
Sont d'une race accoutumée à tenir tous pour un seul,
Et cinq cents de ceux-là suivent ma bannière :
Où je crierai : Malheur! malheur ils crieront!
Et où je tomberai, ils tomberont!...
C'est pourquoi je te baise la main et te prie,
Maintenant que nous sommes ici sans témoins,
Congédie ces troupes de convives!
Que chacun d'eux retourne en son pays,
Et laisse la fiancée! que Dieu la maudisse!... »
Quand Zernojéwitz Iwan eut ouï ceci,
Il s'emporta comme un feu vivant.
Courroucé, il dit au fils de sa sœur :
« C'est un méchant songe que tu as fait là!
Dieu jugera, Dieu décidera
S'il doit concerner toi ou moi.

Si tu as fait ce rêve, pourquoi me le révéler,
Maintenant que nous nous rencontrons dès l'aube;
Maintenant que les amis s'arment pour le départ?...
Écoute, capetan Johann!
Les songes sont menteurs, Dieu seul est vérité.
Tu t'étais couché la tête quelque peu de travers,
Ou peut-être avais-tu quelque mauvaise pensée...
Sache, neveu! (que Dieu me pardonne!)
Que j'ai déja eu assez de honte et de confusion;
Que tous les nobles se sont moqués de moi,
Et que le bas peuple a médit de Zernojéwitz,
Pour avoir laissé la fiancée de mon fils
Chez son père et sa vieille mère,
Et attendu près de neuf longues années sa venue!
Sache, neveu! (que Dieu me pardonne!)
Que dussé-je tomber là-bas de la mort des héros,
Plus long-temps je ne veux pas laisser la bru,
Ni congédier aujourd'hui les nobles convives.
Et maintenant, toi, l'un des chefs de ces troupes,
Toi, que j'ai nommé conducteur de la mariée,
Que ta voix retentisse du haut des remparts!
Commande qu'on charge les canons!
Au nombre de trente! qu'on les charge!
Appelle ensuite le vieillard Nédijelka,
Dont la barbe blanche descend jusqu'à la ceinture,
Le gardien des puissantes coulevrines,
La formidable Sélenko et Kernjo la destructive,
Qui n'ont point d'égales dans tout le pays,
Ni dans les sept royaumes chrétiens,
Ni même chez le sultan des Turcs.

Appelle donc Nédijelka ;
Qu'il les charge et recharge à outrance;
Qu'il donne en abondance du plomb et de la poudre,
Dût le fracas ébranler la voûte du ciel,
Quand les puissantes coulevrines éclateront !
Fais aussi publier dans le camp,
Que nos amis, nos frères, aient soin
D'éloigner du rivage les coursiers;
Du rivage et des froides eaux du Zétinja :
Car les coursiers, devenus ombrageux,
Pourraient se jeter dans les ondes,
Et nos frères, alors non préparés,
Seraient saisis des frissons de la fièvre.
Annonce aussi à tous nos frères
Que lorsque les canons commenceront à tonner,
Tonneront aussi *Kernjo* et *Sélenko*,
Donne les ordres, mon bon neveu!
Que les hérauts les publient à haute voix,
Que les chefs et leur suite s'arment;
Car il est temps de partir, pour traverser la mer.»

Il obéit, le capetan Johann :
Il donne ordre qu'on charge les canons;
Il appelle le vieux Nédijelka;
Le vieillard charge les canons au nombre de trente,
Il charge *Kernjo* et *Sélenko;*
Il les bourre, et les remplit à outrance
De poudre et de plomb en quantité;
Il les dresse alors vers les nuées du ciel,
Et de leurs flancs jaillit un feu vivant.

Si tu avais pu, frère!
Avec les oreilles entendre ce bruit terrible,
Avec les yeux contempler cette merveille!
Comme éclatèrent à grand bruit les tonnantes machines,
Mais au-dessus de toutes, *Kernjo* et *Sélenko!*
Les monts et les campagnes en tremblèrent,
Les flots du Zétinja en tressaillirent,
Les coursiers en fléchirent les genoux,
Et plus d'un héros tomba sur la terre.
Vraiment, ce n'est pas peu de chose que ces armes!
Ce n'est pas peu de chose que *Kernjo* et *Sélenko!*
Aux cris des hérauts, aux sons de la musique guerrière,
Bravement les brillants convives se mettent en route.
Ils chevauchent gaiement et sans encombre;
Et tous joyeux, à chaque journée de voyage,
Toujours plus robustes et plus unis entre eux.
Ils chevauchent par les champs, les forêts, les montagnes,
Jusqu'à ce qu'ils descendent vers la mer,
Et s'arrêtent enfin sur ses vastes bords.

Les Serviens couvrent au loin la contrée;
Ils cherchent du regard sur la mer les navires
Qui doivent en amis venir à leur rencontre.
Ils se répandent sur la vaste plage,
Et se livrent à des amusements divers.
Celui qui a un bon coursier l'exerce avec art;
Qui aime le jeu, lance le disque ou le bâton (22);
Qui aime à boire, se tient près des flacons,
Et se délecte à boire le vin doré;

Qui enfin peut se confier à un brave gosier,
Entonne des chants de danse ou de noce.
Au milieu d'eux est Iwan Zernojéwitz,
Il galope sur le shdral, son destrier;
A ses côtés sont deux bons faucons;
A sa droite bondit Maxime, son fils.
Quel brave fiancé que Maxime!...
Sur son coursier noir, sur son bon destrier,
Vigoureux de membres, mais dégradé de visage!...
A la gauche d'Iwan se tient Milosch Obrénowitz,
Éclatant de beauté sur son coursier alezan.
Iwan jette sur eux ses regards tour à tour,
Il regarde long-temps les jeunes héros, puis il dit:

«Écoutez-moi! beaux convives aux noces!
Écoutez-moi, frères, jeunes chefs de troupes!
Accordez-moi en ce moment la parole:
Il faut, frères, que je vous parle ainsi:
Nous allons ensemble traverser la mer,
La mer! si loin, si loin de nos demeures!
Nous menons avec nous Maxime, l'infortuné!
Agile et vigoureux est, il est vrai, le fiancé,
Mais la petite vérole a cruellement gâté son visage!
Et un long chagrin l'a tellement abattu,
Qu'il est maintenant plus horrible que tous!...
Je l'ai fiancé, ô mes frères!
Et j'ai promis, lorsque je courtisai la bru,
Que parmi les convives qui viendraient à ses noces,
Et de tous les Latins qu'enverrait Venise,
Il ne serait pas un héros plus beau

Que le fiancé de la svelte jeune fille.
Et voici que, maintenant, il est le plus laid de tous!...
Grand souci m'ont causé ces choses!
Si nous nous présentons ainsi à nos alliés,
Nous serons humiliés devant le doge,
Et il peut en résulter grande querelle!...
Or, écoutez! beaux convives aux noces!
Parmi vous se trouve aujourd'hui
Milosch le waivode, un héros d'importance,
Milosch Obrénowitz, vous le connaissez tous!
Lui dont la beauté efface celle de tout autre;
Voulez-vous suivre mon avis, frères!
Dépouillons Maxime, mon fils chéri,
De la tschélenka et du panache ondoyant,
Parons de ces ornements le beau Milosch!
Et qu'il passe pour le fiancé,
Jusqu'à ce que nous ayons amené la Vénitienne?»

Quand la brillante assemblée eut entendu ceci,
Il ne s'y trouva parmi, ni homme, ni parent,
Qui voulût de lui-même décider la chose.
Nul des convives aux noces ne l'ose;
Car Maxime est d'une race meurtrière...
Et si l'un d'eux consentait à l'offenser,
Il saurait se venger d'une façon sanglante et mortelle;
Il ne se trouva donc point de juge pour juger.

Enfin Milosch le waivode prit la parole:
«Pourquoi, Iwan, noble chef des Serviens,
Pourquoi nous convoquer et rassembler ici tes frères,
Seulement pour me départir tous tes droits?...

Toutefois jure-moi, par notre foi en Dieu!
Qu'en privant ainsi des honneurs du cortége
Maxime, ton fils unique et chéri,
Tu ne cherches point à l'offenser!
Alors moi, par notre foi en Dieu!
Je consens à t'amener d'outre mer la fiancée,
Et cela sans obstacle, sans querelle!
Pourtant ce ne sera pas pour rien, Iwan!
Quels que soient les présents faits au fiancé,
Nul ne les partagera avec moi!... »

Quand Zernojéwitz Iwan ouït ceci,
Il se mit à rire à plein gosier, et dit:
« Chef des Serviens! ô waivode Milosch!
Que parles-tu des présents du fiancé?
Plus ferme que le roc est le serment que je fais:
Nul ne partagera avec toi ces présents!
Amène-moi seulement la fiancée en deçà de la mer!
Amène-la vers Schabljack, ma belle demeure,
Et tu recevras alors une autre récompense:
Je te donnerai deux bottes remplies de ducats,
Et une belle coupe de pur or;
Grande et haute, elle contient neuf mesures de vin.
De plus je te gratifierai, mon frère!
D'une cavale de race arabe;
Blanche et luisante, elle met bas
Des poulains gris, prompts et ardents comme le shdral;
Enfin un magnifique sabre doré,
Que j'attacherai à tes flancs de héros,
Et qui vaut lui seul trente bourses d'or! »

Quand les amis se furent ainsi accordés,
Ils ôtèrent à Maxime le panache de plume
Et la brillante et souple tschélenka;
Ils décorèrent Milosch de la parure nuptiale,
Et dépouillèrent ainsi de ses droits Maxime
Qui, silencieux, le souffrit, en jetant de sombres regards.
Ils poussèrent enfin en mer leurs navires;
Et les flots bleus les portèrent si bien,
Qu'avec l'aide et la fortune de Dieu,
Ils abordèrent sains et saufs l'autre rivage.
Ils s'avancent vers Venise, couvrant à grand bruit
Les belles campagnes vénitiennes.
Alors s'ouvrent les portes de la forteresse.
Hommes et femmes se pressent au dehors
Pour contempler le cortége du fiancé d'outre mer,
Pour s'émerveiller de ce beau spectacle,
Pour voir le futur gendre du doge,
Pour examiner enfin s'il est vrai
Que, de près comme de loin,
Parmi les Latins, comme parmi les Serviens,
Nul ne lui soit comparable en beauté.
Le gendre du doge est facile à reconnaître:
On le distingue au panache, à la tschélenka,
A la prestance, à la beauté du visage!

Quand cette nouvelle se fut répandue,
Les fils du doge accoururent
Pour recevoir leur cher beau-frère.
Alors, le baisant sur le front, sur les joues,
Ils le conduisirent sous le portique du palais,

Et, trois par trois, les autres chefs
Furent distribués dans les autres demeures,
Chacun où il lui plaisait le mieux.
C'est la coutume chez les Vénitiens
De célébrer les noces chez les parents de la fiancée,
Tandis que les coursiers et les héros se reposent.
Depuis trois jours les Serviens étaient à Venise,
Lorsqu'au quatrième au matin
Les canons de la forteresse grondèrent,
La voix des hérauts et celle des instruments retentirent.
Les conviés aux noces s'arment en hâte,
Car il est temps de retourner au pays.
Tous les chefs des Serviens se rassemblent
Dans la grande cour pavée de marbres colorés.
Mais, voyez! les hautes portes sont fermées,
Fermées solidement et verrouillées,
Et devant les portes se tiennent quatre valets du bourreau;
Deux sont Maures, et deux Latins.
Sanglants sont leurs bras nus jusqu'à l'épaule!
Sanglants sont leurs sabres affilés jusqu'à la garde!
Pleins d'épouvante, les Serviens considèrent ceci.
Mais un plus grand effroi les attendait encore!..
Dites, où sont les deux beaux mariés?
Où est le faux fiancé, le héros Milosch?
Où est la belle épousée, la vierge vénitienne,
Pour l'amour de laquelle tous ceux-ci sont venus?
Murmurant, mais patients encore,
Ils attendent, les nobles conviés, ce qui doit arriver.
Écoutez! au loin résonne le pavé de la rue!

Écoutez bruire les armes, et les voix retentir!
Voyez! sur son bel alezan de bataille,
Vient et s'élance le waivode Milosch!
Voyez comme il agite le mors d'acier!
Il touche légèrement de l'éperon les flancs du destrier,
De manière à le faire danser en caracolant.
Joyeux et fier, il s'approche de ses compagnons.
Il s'incline et leur souhaite le bonjour,
Et par acclamation les compagnons répondent:
« Fiancé Maxime! sois le bien-venu! »
Et Milosch, le beau waivode, est suivi
Des deux fils du doge; ils l'accompagnent,
Apportant de magnifiques présents
Dont ils veulent l'honorer devant ses amis.
L'un des frères offre en don
Un coursier sans la moindre tache;
Il se courbe jusqu'à terre, le fougueux étalon,
Tant il est chargé d'or et d'argent!..
Ferrés d'or sont les pieds du coursier,
Des tresses d'or et de soie battent ses flancs,
Et une agrafe étincelante décore son poitrail;
Il porte la Vénitienne, la belle vierge,
Qui, silencieuse, assise, tient sur le poing un faucon.
Et le frère s'adresse ainsi au fiancé:
« Reçois pour présent le coursier et la vierge,
Et la parure du coursier, soit d'or, soit d'argent;
Reçois aussi pour présent ce noble faucon,
Car tu es le plus beau parmi tes frères!.. »
Milosch s'incline profondément sur son coursier,
Et accepte avec politesse les présents.

Le second frère apporte un sabre
Dont le fourreau est fondu en or pur.
Le prix en est inestimable;
Il l'attache aux flancs du fiancé:
« Porte-le, beau-frère, et puisses-tu t'en faire gloire! »

Mais voici le doge et son épouse:
Quels riches dons apportent ceux-ci?
Le chaperon et la tschelenka.
Une pierre précieuse orne la riche aigrette;
Elle brille comme le soleil;
Elle éblouit tous les héros présents.
Et le doge dit au marié: « Reçois en don,
« O mon gendre, le chaperon et la tschelenka! »

Mais voyez-vous la triste mère?
Elle apporte une tunique toute d'or, riche étoffe,
Non filée avec le fuseau,
Non tissue avec la navette,
Non passée au peigne du tisserand;
C'est avec les doigts seuls qu'elle a été tressée.
Autour de la gorge s'enlace en broderie un serpent
Dont la tête s'avance par-devant et en relief;
Il semble, comme s'il était vivant,
Plein de venin et prêt à piquer mortellement;
Un diamant étincelle sur son front,
Et tel est son éclat, que, dans la chambre nuptiale,
Il éclairera le jeune homme et la jeune fille,
Et qu'ils pourront se passer d'autres lumières.
Elle appelle son gendre, la noble dame, et dit:
« Pour présent reçois de moi cette tunique! »

Pleins de surprise, les Serviens demeuraient à l'entour;
Ils regardaient les dons des Latins avec admiration.
Ils virent aussi les dons inattendus
Que le vieux Jerdimir apportait à son tour,
Jerdimir, le frère du doge de Venise.
Voyez! un bâton d'or soutient sa marche!
Sur sa ceinture flotte sa barbe blanche;
Des larmes baignent son visage royal,
Des larmes! car une grande affliction l'oppresse!
Il a épousé l'une après l'autre sept femmes!
Et aucune ne lui a donné d'enfant;
C'est pourquoi il avait pris la fille du doge;
Pour lui seul il avait pris la fille de son frère:
Il l'avait adoptée en guise de fils et de filles;
Et il est douloureusement affligé, le vieillard,
De la voir aller au-delà de la mer bleue.
Il porte quelque chose de merveilleux sous le bras,
Un objet bien roulé et enveloppé avec soin.
Mais, lorsqu'il s'approche des conviés aux noces,
Il appelle le marié par son nom
Et lui jette sur les épaules un manteau
D'une ampleur et d'une longueur immense,
Et qui, des épaules jusqu'à terre,
Couvre le cavalier et le coursier alezan.
O quelle magnificence! A cet aspect,
Les yeux des héros demeurent comme éblouis!
La chronique raconte et atteste
Que, pour la doublure seule de ce vêtement,
Il en a coûté plus de trente bourses d'or;
Et quant au dessus, personne ne peut l'estimer!

« Pour présent reçois, ô mon cher gendre!
Reçois ce manteau pour présent de noce!
Il est d'un tissu comme il n'en est point au monde;
Car notre roi n'en possède pas un pareil,
Et même le sultan des Turcs n'a rien de semblable!
Porte-le, gendre, afin qu'il te fasse honneur!... »

Maxime voyait tout ceci, mais de côté.
Son regard devint menaçant, son ame s'enflamma
d'envie,
Lorsqu'il vit en mains étrangères ce qui était sien.

Cependant alors, les portes s'ouvrirent:
Les serviteurs et les servantes se placèrent
A l'entrée, et distribuèrent les dons aux conviés.
Pour les héros, de riches et fines vestes,
Pour les coursiers, des housses brodées de soie;
Et tous ensemble formèrent un joyeux cortége
Et conduisirent les étrangers au rivage.

Les Serviens s'embarquèrent, et parvinrent à l'autre
bord.
Débarqués heureusement, ils se mirent gaiement en
route,
Et se trouvèrent enfin sur la vaste plaine
Où naguère ils s'étaient rassemblés en joie pour le départ,
Où ils devaient maintenant se séparer en douleur!
Écoutez comment la misère arriva!...

Sur son beau et irréprochable coursier,
Maxime courait devant le cortége;
Il conduisait avec lui dix de ses compagnons,

Car il voulait recevoir de sa mère les dons du message (23).
A peine Milosch, le waivode, vit-il ceci,
Qu'il fait danser joliment son coursier,
Il galope tout près du conducteur de la mariée,
Et touche doucement de la main la vierge de Venise:
Mais voyez! l'infortunée jeune fille!
Un voile broché d'or couvrait ses yeux,
Mais peu épais et pénétrable au regard.
Quand sur son coursier elle aperçut le héros,
Le trouble, la confusion lui ôtant le sens,
Elle rejeta son voile d'or en arrière,
Lui montra librement son beau visage,
Et lui tendit les deux mains.

Ceux qui virent ceci, feignirent de n'avoir rien vu.
Cependant le beau-père, Zernojéwitz Iwan
S'en aperçoit : douleur et colère le saisissent,
Et il dit rudement à la Vénitienne:
« A bas les mains! fille, que fais-tu là?..
A bas! ou elles te tomberaient des bras!
Ton voile sur les yeux! ou tous deux
Te jailliraient de la tête! entends-tu, fille?..
Pourquoi porter ton regard sur un héros étranger?
Sur le beau Milosch? Vois-tu là-bas,
Où, devant la foule parée des conviés,
Et monté sur un coursier noir, un héros galope!
Regarde ce héros! il porte un épieu de bataille;
L'or de son bouclier étincelle sur son épaule;
Cruellement dégradé par la petite vérole,
Son visage paraît noir et brûlé;

Celui-là est Maxime, ton véritable époux!
Écoute! je m'étais vanté, ô ma fille!
Lorsque je t'obtins de ton père,
Que, parmi tout le cortége des noces,
Aucun ne surpasserait Maxime,
Mon fils Maxime, en héroïque beauté;
Aussi, effrayé en le trouvant si changé,
Et pour éviter toute querelle,
Nous fîmes de Milosch le fiancé;
Et nous lui promîmes les présents de noces,
Pour qu'il t'amène sûrement de ce côté de la mer.»

Quand la Vénitienne eut entendu ceci,
Elle s'arrêta comme frappée de la foudre.
Elle retint son coursier, et, immobile,
Ne voulut plus faire un pas en avant:

« Pourquoi, beau-père Zernojéwitz Iwan,
As-tu détruit toi-même le bonheur de Maxime?
De ton fils, pour l'amour d'un étranger,
Et faussement nommé celui-ci fiancé?..
Beau-père! puisse Dieu t'en punir!..
Quelque défiguré que soit ton fils,
Tout être sage et raisonnable, beau-père!
Doit penser qu'aujourd'hui ou demain,
A chacun peut arriver malheur ou accident;
D'ailleurs son visage est-il noirci et cicatrisé,
Ses yeux sont beaux et brillants,
Et son cœur est resté ce qu'il était...
Mais pourquoi as-tu redouté l'entrevue?
Ne l'avais-je pas attendu neuf ans,

Modeste et retirée à la cour de mon père?
Et j'aurais pu l'attendre neuf ans encore
Là-bas, dans votre blanche Shabljack,
Sans que nul n'ait eu à rougir à cause de moi,
Ni de vos parents ni des miens.
Maintenant je t'en conjure, au nom de Dieu!
Reprends à cet homme étranger à nos familles,
Reprends-lui tout de suite nos trésors.
Rends-les à Maxime, auquel ils appartiennent!
Fais-le! ou je n'avance pas d'un seul pas,
Dût-il m'en coûter les deux yeux!... »

L'inquiétude et le chagrin troublent le front d'Iwan.
Il appelle à lui quelques waivodes:
« Mes chers frères, si vous craignez Dieu,
Prononcez entre Milosch et moi,
Au sujet des présents de noce de la Vénitienne! »

Et il ne se trouva ni juge ni brave héros
Qui voulût ou qui pût décider la chose.
N'avaient-ils point entendu, avec parole et main levée,
Prendre Dieu à témoin de la sainte promesse,
Que nul ne partagerait avec Milosch les présents,
Et que de plus, Iwan y joindrait les siens?
Aucun des chefs ne voulut prononcer
Dans une chose unanimement consentie.

Lorsque le waivode Milosch vit ceci,
Il s'élança sur son coursier arabe,
Et adressa à Iwan ces paroles:

« Iwan-Zernojéwitz, chef des Serviens!
Parle! où est maintenant la foi saintement jurée?

Puisse ainsi, un jour, la trahison t'atteindre!
Ne m'aviez-vous pas promis ces dons?
Et maintenant vous voilà troublés, et vous réfléchissez?
Cependant écoute, Iwan! s'il t'est si dur d'être fidèle,
Je t'abandonnerai la plupart de ces présents;
Je le ferai, par estime pour nos braves amis.
D'abord je te donne la Vénitienne et son coursier;
Car, et la loi sévère pourrait le décider,
Mienne est cette vierge, elle me fut donnée,
Donnée par son père, par sa mère,
Donnée enfin par ses deux frères;
Et là-dessus je ne perdrai pas un mot de plus.
Reçois donc de ma main en présent, ô Iwan,
Le coursier, l'or, l'argent qui le couvrent,
Le noble faucon; tout t'appartient,
Et même le sabre qui pend à mon côté.
Je te laisserai tous ces biens volontiers;
Mais je retiens pour moi trois choses:
L'une, est le superbe manteau,
L'autre, est la riche tschelenka,
Et la troisième, est la merveilleuse tunique d'or.
Je veux, dans mon beau pays, me parer de tous ces dons,
Et recueillir ainsi les éloges de mes frères.
Par le Seigneur, et notre foi de chrétiens!
Je ne me départirai d'aucune de ces trois choses!»

Alors, les brillants conviés aux noces
Poussèrent une acclamation et dirent:
« Gloire et louange à toi, waivode Milosch!
Gloire et louange! rejeton d'une noble race!

Pour ce que, de cœur vaillant et de haute apparence,
Volontairement tu prends le parti de la paix!..»

Ils crièrent ceci à haute voix, les chefs serviens,
Tous d'un même cri, tous d'un même avis.
Une seule voix ne s'unit point à la leur:
Celle de la Vénitienne; l'infortunée jeune fille
Pleurait les riches présents de noce,
Mais par-dessus tout la tunique tissue d'or.
Alors à pleine poitrine et d'une voix éclatante,
Elle appelle par son nom Maxime.
Zernojéwitz, plein d'épouvante, l'entend,
Et il dit à sa bru, à la Vénitienne:
«Arrête! et retiens ta voix, ô fille de Venise!
N'appelle point ici Maxime! le jeune homme
Est prompt aux querelles, aux combats.
Et maintenant qu'il est blessé au fond du cœur,
Il serait capable d'entamer une sanglante dispute
Avec les conviés à ses propres noces!...
Je t'en conjure, vierge latine!
La tour de Shabljack est pleine de trésors.
Tout sera pour toi, ô fille de Venise!
Tu en disposeras à ton gré!...»

Mais elle ne l'écoute point, l'infortunée.
Elle appelle une seconde fois sans être entendue;
Elle appelle une troisième, Maxime l'entend;
Il retourne son bon coursier noir;
Il écoute ce qu'elle a à lui dire,
Et elle lui adresse ces funestes paroles:

«O Maxime! toi de ta mère l'unique enfant,

Jamais, hélas! elle ne doit te revoir!
Jamais elle ne t'embrassera plus, vivant!
Des tronçons de lances seront ton cercueil!
Un bouclier sera ta pierre funéraire!
Tu seras aujourd'hui devant le tribunal de Dieu;
Car il te faut combattre le waivode...
Eh! pourquoi à un autre mes richesses?
Pourtant je ne regrette point tous ces trésors.
Qu'il les ait!... et avec eux la malédiction de Dieu!
Mais ce qui m'afflige, c'est la perte de ta tunique d'or,
Cette tunique que j'ai passé trois ans à tresser,
Jour et nuit avec trois de mes compagnes,
Et qui m'a presque coûté les deux yeux;
Toujours travaillant à ce merveilleux tissu,
Je voulais caresser mon époux, revêtu
Et paré de cette tunique toute d'or!
Et on la donnerait à un étranger!...
O toi, mon époux Maxime, écoute-moi!
Réclame sur l'heure ces trésors!
Mais ne l'oses-tu, ou ne le veux-tu point?
Je jure ici, par le Dieu de vérité,
De ne pas faire un pas de plus! écoute!
Je retourne à l'instant mon bon coursier,
Je le pousse jusqu'au rivage de la mer;
Là je cueillerai une feuille d'aloës,
Et, déchirant de ses épines mon propre visage,
Jusqu'à ce que le sang sorte de mes joues,
J'écrirai de ce sang une lettre à mon frère;
Je la donnerai à mon bon faucon,
Qui, rapide, la portera jusqu'à Venise.

Alors mon père assemblera ses Latins,
Et tous viendront détruire votre blanche Shabljack,
Et payer mon injure en misère et angoisse! »

Quand Maxime eut entendu ceci,
La fureur le saisit, et, tournant son coursier noir,
Il le frappa d'un fouet à triples lanières,
Qui, enlaçant les flancs du coursier,
Lui enleva la peau des flancs,
Et le sang lui jaillit des côtes.
Effarouché, le jeune étalon se cabre,
Il s'élance à la hauteur de trois lances en l'air,
Il fait un écart de quatre lances sur la terre,
Et nul des héros présents n'est capable
De retenir le sauvage et malheureux animal.
Il s'ouvre un chemin à travers la foule.
Chacun s'étonne, mais nul ne devine
Pourquoi Maxime excite ainsi son coursier.
Le waivode Milosch le voit et s'arrête,
Il crie en riant et venant à sa rencontre:
« Eh! Dieu soit béni! le Dieu véritable!...
Où se précipite donc Maxime si vite!... »

A l'improviste le malheur l'atteignit;
Car, lorsque, plein de fureur, Maxime s'approche,
Il lance vers Milosch son dard de bataille,
Et l'atteint juste au-dessous de la tschelenka;
Il l'atteint entre ses deux yeux noirs,
Et le waivode tombe mort à bas de l'alezan.

Milosch tomba, et Maxime, se jetant sur lui,
Enflammé de fureur et de son sang altéré,

Balance son sabre et lui tranche la tête...
Il la jette dans le sac à avoine de son cheval!
Puis, arrachant la Vénitienne à son gardien,
Il fuit avec elle vers sa mère.

Grand Dieu! en toutes choses à toi louange et gloire!
Quiconque eût été présent,
Quiconque eût vu cette misère,
Et comme la belle tête du chef tomba,
Et comme s'entre-regardèrent tous les parents,
Eût frémi de terreur!
Tout-à-coup le sang des héros bouillonna,
Et ils commencèrent à se donner des gages.
Mais ce n'étaient point les dons de l'amitié!
Mort et blessures par la bouche des armes cruelles,
Jusqu'à ce que les munitions fussent épuisées.
Un épais brouillard couvrit bientôt le champ,
Un brouillard formé de fumée et de vapeurs sanglantes.
Alors les sabres s'agitèrent dans les ténèbres,
Alors la douleur atteignit des mères infortunées;
De sombre deuil les sœurs se voilèrent,
Et comme veuves, pleurèrent de tendres épouses!...

Haut jusqu'aux genoux s'élèvent les vagues du sang.
Voyez comme à grand'peine un héros les traverse!
Ce héros, c'est Zernojéwitz-Iwan.
Éternelle est la douleur qui remplit son ame.
Marchant ainsi dans le sang, il invoque le Seigneur:
« Envoie-moi un vent de la montagne,
O Seigneur, et dissipe ce funeste brouillard,
Afin que je voie au moins

Qui des miens tombe, ou qui demeure en vie!...»
Et Dieu lui envoya un coup de vent,
Qui, balayant l'air, éclaircit la campagne.
Iwan regarda de-ci, regarda de-là,
Il ne savait de quel côté la misère l'emportait.
Ici, hachés en pièces coursiers et cavaliers,
Là, héros expirants et blessures mortelles...

Alors il commença à chercher sans relâche,
Et à retourner tous ces corps sanglants,
Et à considérer toutes les têtes des morts,
Pour voir s'il ne retrouverait pas son fils.
Mais il ne le découvre point parmi les morts.
Voici qu'en passant, il heurte le fils de sa sœur,
Johann, qui a été le conducteur de la mariée,
Et qui, dans Shabljack, un matin avant l'aube,
A raconté à son oncle un rêve si funeste.
Mais, c'est en vain que Zernojéwitz l'eût retrouvé;
Car il gît dans le sang, Johann,
Méconnaissable et couvert d'affreuses blessures.
Silencieux, Iwan passait et s'éloignait
Quand son neveu l'aperçoit, et, le reconnaissant,
Il se soulève et parle ainsi à son oncle:
« Dis-donc, oncle Zernojéwitz-Iwan!
Qui te rend aujourd'hui si fier?
Est-ce ta belle bru? sont-ce tes nobles conviés?
Ou sont-ce les magnifiques présents que tu as reçus,
Qui te font dédaigner de demander à Johann,
Si ses blessures lui sont douloureuses?... »

Iwan, en écoutant ceci, versait un torrent de larmes.

Il tira un peu le blessé hors du sang:
« O mon neveu, capetan Johann!
Parle, ne pourront-elles se guérir, tes blessures?
Ne puis-je te porter dans ma triste demeure,
Et faire venir pour toi un médecin d'outre-mer?»
Et Johann, d'une voix faible, lui répondit:

« Laisse-moi mourir en paix, oncle Iwan!
Où as-tu donc les yeux? ne vois-tu pas
Que l'on ne guérit point de semblables blessures?
Mon pied gauche est affreusement mutilé,
Et brisé en trois ou quatre endroits.
Mon bras droit est abattu jusqu'à l'épaule;
Détaché de ses liens, mon foie tombe dans mes entrailles,
Et le sabre a profondément touché mon cœur!»

Quand Zernojéwitz eut ouï ceci,
Il demanda avec un empressement plus triste encore:
« Dis, neveu! tandis que tu peux parler encore?
Tu étais tout près de la mariée,
Comment Maxime, mon fils, succomba-t-il?
Ne sais-tu pas où mon fils a péri?...
Ne sais-tu rien de la fiancée?...»

«Laisse-moi en paix mourir, oncle Iwan!
Il n'a point péri ton fils Maxime,
Plein de fureur, il s'enfuit sur son coursier rapide,
Lorsqu'il eut tué Milosch, le waivode,
Et arraché à ma garde la vierge,
Il s'enfuit vers sa malheureuse mère!...»

Et parlant ainsi, il exhala son ame.
Iwan alors le posa doucement sur le côté,
Et courut vers sa blanche demeure.
Mais, lorsqu'il approchait de Shabljack,
Il voit tout près des portes
Une lance plantée en terre.
Un coursier noir est lié à la hampe;
Et près de là son fils Maxime, assis,
Écrivant une blanche feuille sur son genou:
Humble et silencieuse, la malheureuse Vénitienne,
Attendant l'acte de divorce, se tient devant lui.
Maxime écrit et envoie ceci au doge:

« O mon beau-père! doge de Venise!
Rassemble toutes tes forces,
Et tous les guerriers de tes contrées latines.
Viens ici détruire notre blanche Shabljack.
Reprends ta fille chérie,
Ta fille non souillée, mais non honorée!...
C'en est fait à jamais de mon héritage!
De mon royaume, de mes principautés!...
Je vais fuir par le vaste monde!
J'irai jusqu'à Stamboul, près du sultan des Turcs,
J'irai vers lui, et deviendrai un Turc moi-même! »

Et bientôt dans tout le pays cette nouvelle s'étendit:
Et les Ôrbrénowitz l'entendirent;
Et Johann-Obrénowitz l'apprit,
Lui de Milosch le tendre frère!
Et il réfléchit jusqu'à ce qu'il eût conclu ceci:
Sans tarder il prit son bon coursier,

Il le sella le plus richement qu'il put,
Il le sangla le plus somptueusement qu'il put,
Puis, se jetant sur le dos du coursier,
Il fit le signe de la croix, et dit en partant
A ses frères, aux chefs de sa maison :

« Et moi aussi je veux aller vers Stamboul,
Pour vous protéger, frères! et tous ceux de notre sang
Qui doivent naître dans le pays ;
Car il est de race vindicative et sanguinaire,
Celui qui est allé là-bas servilement faire sa cour,
Et peut-être obtenir du sultan une armée
Pour envahir et dévaster notre patrie.
Mais, écoutez, frères! et vous chefs de famille!
Aussi long-temps que vous me saurez en vie,
Et séant dans la riche Stamboul,
Ne craignez nul danger, mes enfants!
Jamais Maxime n'osera lever une armée;
Ce qu'il vous fera, je le lui ferai! »

Il dit ces mots, et se dirige vers Stamboul.
En approchant des portes de la ville,
Les deux ennemis se rencontrèrent,
Et tous deux en même temps se présentèrent au sultan;
Mais le Turc connaissait toute l'histoire;
Il reçut les deux héros, les fit musulmans,
Et donna des noms turcs à tous deux;
Il nomma Johann Mahmud-Bey,
Et Skenderberg fut le nom de Maxime;
L'un fils d'Obren-Bey, et l'autre fils d'Iwan-Bey.

Pendant neuf ans, ils servirent le sultan,

Et chacun d'eux obtint neuf beaux domaines,
Qu'ils échangèrent pourtant volontiers
Contre un pachalik en lieu stable.
Le sultan leur donna la blanche queue de cheval,
Et fit les deux héros visirs
Inamovibles et pour toujours.
Il donna à Mahmud-Bey les vastes plaines
De Dukachin, que le seigneur richement bénit,
Qui produit du vin en abondance,
Du vin, et du maïs plus encore',
Et du froment doré, en quantité.
Magnifique contrée! Il n'en est point de plus belle!
Mais au fils d'Iwan le sultan ne donna
Que la malheureuse contrée de la Bojana,
Scutari, où rien ne croît et ne prospère,
Où, dans les sombres marécages, nichent les reptiles,
Où les buffles cornus mugissent,
Où seulement le sel de mer croît en abondance.

Et comme jadis c'est encore aujourd'hui.
Elle n'est point encore expiée la faute sanglante;
Jamais les deux races ne se réconcilièrent,
Et jusqu'au jour présent leur sang a coulé (26)!

FIN DU TOME PREMIER.

# NOTES.

(1) Je ne suis point la Wila, etc.

La Wila est une oréade ou créature fantastique, qui, de l'ancienne mythologie slave, est demeurée dans les croyances chrétiennes que professe aujourd'hui la Servie. Jeunes, puissantes, rapides, les *belles et fuyantes Wilas* portent une longue chevelure flottante et des voiles blancs et aériens : ce sont des êtres élémentaires, privés d'ame, mais accessibles comme les mortels aux passions et à la douleur. Malicieux, irritables, volontaires, ces génies des forêts sont vindicatifs à l'excès envers ceux qui les ont une fois offensés, fût-ce même involontairement. La crédulité populaire leur attribue un grand pouvoir : ce sont les Wilas qui forment les orages, qui gonflent subitement le torrent de la montagne, et qui, au gué des rivières, exigent du voyageur un *dur péage*. Elles dorment sur les bords *des vertes ondes du lac de la forêt*, sous les sapins de la fontaine; elles s'irritent quand le pied du coursier, du voyageur en profane les eaux. Malheur à l'imprudent qui, en traversant les demeures ombragées de la Wila, en trouble le délicieux silence, soit par des éclats de rire prolongés, soit par un de ces beaux chants qui racontent les hauts faits des héros ou les temps glorieux de la patrie ! Malheur à lui surtout, si, par caprice, ou si, captivée par ses chants, la Wila, daignant joindre sa voix à celle du chanteur, se trouve vaincue dans la lutte! (Voyez dans les aventures de Marko, fils de roi, le chant de Marko et de la Wila de Ravjoljla.)

La Wila est tout à la fois la fée d'Orient et la druidesse du

Nord; on la voit exercer tantôt les fonctions de médecin, tantôt celles de prophétesse. Elle se mêle aux événements de la vie par curiosité, par malice, rarement par desir d'obliger, si elle n'y est contrainte par la force, à moins qu'elle ne soit alliée à celui qui réclame son secours par les liens sacrés de l'adoption.

La beauté, la rapidité, l'inconstance de ces êtres fantastiques, servent fréquemment de comparaison aux poètes serviens. *Belle comme la Wila des montagnes boisées, inconstante et légère comme la Wila des nuées*, sont des images qui reviennent souvent dans leurs chansons. Un cheval rapide, une massue lancée avec vigueur, une flèche qui vole au but, prend le nom de Wila, comme adjectif. L'imagination des Serviens peuple de ces redoutables et gracieux fantômes les prés, les bois, les montagnes, le bord des torrents, le gué des rivières, et croit les voir se rassembler sous l'ombrage des forêts pour y prendre leur repos et former des danses légères.

Mérisier, ô mérisier !
Élève plus haut tes branches ;
Que, sous ton ombre, les Wilas
Forment leurs merveilleuses danses !
(Chant de la reine Pentecôte.)

Il ne faut pas confondre la Wila avec un autre être malfaisant et redouté, la *Wjeschtilza*, espèce de sorcière ou d'enchanteresse, fréquemment mentionnée par les voyageurs.

Nous ferons remarquer encore, d'après un philologue qui a visité ces contrées, que les ames des fiancés qui meurent avant le mariage s'appellent *Wiljen*.

(2) As-tu vu là les petites pijawitza ?

En servien, la sangsue n'a point la repoussante signification qu'elle a dans notre langue ; les poètes populaires l'em-

ploient fréquemment comme l'image de beaux sourcils, tandis que les ailes de l'hirondelle caractérisent de longues et noires paupières.

(3) Je mordrai dans la pomme verte.

La pomme était symbolique chez les Grecs; témoin celles de Pâris, d'Atalante, des Hespérides, etc. Une pomme mordue était un gage d'amour; les Serviens ont gardé cet ancien usage. Une pomme d'or équivaut à une bourse, et se donne en présent. Voyez *la Trahison dans le combat*, et *le Mariage de Lazare*, etc.

(4) Cueillait des immortelles.

Cette fleur qui, en servien, se nomme *smilja*, est d'un emploi fréquent en poésie; on l'appelle aussi vulgairement *belles amours*. Il résulte du nom de la jeune fille, et de celui des fleurs qu'elle cueille, une sorte de jeu de mots intraduisible.

(5) Vois les convives parés de fleurs.

*Swati*, de *swoi* (en latin *suus*), *les siens*, ceux qui appartiennent au fiancé; ce mot s'applique à tous ceux que le *prétendu* (comme nous disons en français) a rassemblés pour ses noces, et qui sont hébergés par lui. Un bouquet, *kita*, sert à les distinguer; de là *kitjeni*, leur titre collectif. L'appel du héraut est en ces termes :

*Asurala, kita i swatowi!*

« Debout! compagnon du marié! (aux bouquets), au lieu de *kitjeni*, qui veut dire parés de fleurs! »

Il serait assez convenable de donner ici la description d'un mariage servien, circonstance qui est, aussi souvent qu'un combat ou quelque autre aventure, l'objet d'un chant national; mais l'abondance des objets susceptibles d'explication

dans ces notes nous oblige à reporter dans un article spécial, et qui servira d'introduction au second volume de cet ouvrage, des détails qui ne pourraient trouver ici leur place. Nous nous contenterons de donner les plus nécessaires à l'intelligence des poésies du premier volume.

Les conviés aux noces sont : 1° le *témoin* ou parrain (kum wjentschani) : personne ne peut refuser cette dignité, qui lui est conférée «*au nom de Dieu et de saint Jean.*» D'ordinaire on choisit pour cela le parrain du prétendu ; du moins nul autre ne peut accepter cet emploi que du consentement exprès de ce dernier, car la malédiction du parrain est extrêmement redoutée ; 2° un *aide* (prikumak) ou porte-étendard; 3° l'*ancien* (staritwat) ou le plus élevé en grade de la noce, qui en détermine l'ordre et la marche ; 4° le *conducteur* de la mariée (djeweri) : le frère du marié est ordinairement chargé de ce rôle ; s'il n'en a pas, un neveu le remplace, n'eût-il que dix ans; enfin, à défaut de ceux-ci, un ami intime. Le djeweri reçoit la fiancée, la conduit, la protége, et l'aide à faire les honneurs à ses hôtes. Il couche dans sa chambre jusqu'à ce qu'après la cérémonie nuptiale, elle soit conduite et remise à son mari ; 5° le *bouffon* (tschausch), qui, richement et grotesquement habillé, est autorisé à faire toutes sortes de facéties et à divertir la compagnie ; 6° enfin, un *joueur de cornemuse* (gadlar). Tous les autres invités sont des hôtes, sans autre emploi que de grossir le cortége, et faire ainsi honneur à celui qui les a réunis. Les femmes qui accompagnent la mariée se nomment *jendjebulé;* du reste, elle ne sont admises au cortége que dans les villes de Servie et de Bosnie.

(6) Sur la prairie on danse le kolo.

***Kolo*,** ronde, branle, sorte de danse primitive qui se retrouve chez tous les peuples. Il y a en Servie une autre danse,

appelée la *windisch*, et que l'on croit être celle des anciens Daces, qui jadis occupèrent la Valachie.

(7) Voyez la note 3.

(8) Sœur étoilée! bonjour! dit-elle.

Il y a dans la poésie une association touchante, une sorte de confraternité entre l'homme et les objets de la nature : comme tous les peuples primitifs, celui-ci, naïf encore, emploie le langage que les hommes durent parler lorsqu'ils étaient, comme les astres, les fleurs, les animaux, les objets d'une récente et commune création, et qu'ils se regardaient comme les enfants d'un même père. Amenés ainsi dans le drame, les êtres de la création, soit animée, soit muette, servent quelquefois au poète à personnifier de tendres ou de nobles affections.

(9) Alors les tristes coucous femelles.

*Kukawitza*, nom du coucou, féminin en langue servienne. Par une superstition pleine de mélancolie, cet oiseau est regardé comme l'emblème de la tendresse fraternelle; le chant plaintif du coucou est pour le Servien l'annonce d'un malheur arrivé à un frère chéri, à une sœur bien aimée. D'après une ancienne tradition dont l'origine est peut-être grecque, le coucou est une jeune fille, qui, à force de pleurer la mort de son frère, fut transformée en cet oiseau, dont le cri monotone semble imiter encore sa plainte douloureuse. Une Servienne, que la mort a privée d'un frère, ne peut entendre chanter le coucou sans répandre des larmes; elle applique ces tristes accents à sa propre destinée, et l'expression reçue, *moi, pauvre coucou!* qu'elle répète incessamment, équivaut à celle de *malheureuse que je suis!*

Le coucou est aussi prophétique en Servie pour les domestiques et les voleurs ; les premiers tirent des pronostics de ce qu'il chante de grand matin; les autres de ce qu'il se fait entendre quand le soleil est couché.

(10) Dis-moi, mon anneau d'or! mon cher beau-frère!

Aux noces, c'est le frère du marié qui conduit la fiancée. De hautes prérogatives sont attachées à cette honorable fonction. Il veille attentivement sur la vierge confiée à ses soins, et celle-ci le nomme tantôt *frère*, tantôt *parrain*, ou plus souvent, *mon joyau d'or.*

(11) Une lettre en fins caractères.

*Ssistna*, au propre, *petit*, *délicat*, *mignon;* cet adjectif ordinaire d'une lettre exprime la petitesse des caractères dont elle est formée. Peut-être aussi une lettre manuscrite est-elle ainsi appelée, par opposition avec les grandes lettres des livres d'église, ou parce que le paysan qui ne sait pas lire trouve toute écriture menue et difficile à déchiffrer. Les Serviens appellent aussi la langue grecque *isitna*, parce qu'elle ne se parle pas aussi distinctement (c'est-à-dire lentement et avec des intervalles de repos) que la langue maternelle, et même que le hongrois.

(12) J'ai autrefois fraternisé avec ce Wuk.

Il est un sentiment qui règne avec une grande puissance sur les cœurs serviens, c'est celui de l'amitié : cette affection rappelle, par son énergie passionnée, les amitiés célèbres de ces jeunes Scythes dont Hérodote et Lucien nous ont con-

servé le touchant souvenir. Empruntant les formules et le langage de l'amour fraternel, l'amitié semble n'en être qu'une modification ; bien plus, chez ces peuples, qu'on gratifie de barbares, l'amitié est un lien aussi sérieux que tendre, un engagement sacré et durable, qui se contracte au pied des autels, et avec toute la solennité d'un acte religieux. Les amis, liés par cette sorte d'adoption commune aux deux sexes, et qu'on pourrait appeler *confraternité*, portent le nom de *pobratimi* pour les hommes, et de *posestrima* pour les femmes : ce qui veut dire *frère* ou *sœur de choix*. *Pobratimi* dérive de *brat*, frère naturel, et de *probatili*, fraterniser, contracter amitié avec quelqu'un. On se sert de ce mot envers un étranger, comme nous disons : ami ! L'abbé Fortis, qui nous a donné de curieux détails sur les mœurs des Serviens, raconte ainsi l'engagement de deux jeunes Serviennes : « Dans l'église de *Perusich*, dit-il, deux jeunes filles se lièrent l'une à l'autre des nœuds solennels de l'amitié. Devant tout le peuple assemblé, le prêtre prononça sur elles une bénédiction particulière, et les déclara pour la vie et à toujours *posestrima*, c'est-à-dire sœurs et amies d'adoption. Et tandis qu'il répétait les paroles, formule de leur engagement, on lisait dans les yeux des deux aimables filles la joie pure dont leurs cœurs étaient pénétrés, et dans l'attendrissement des assistants, de quels sentiments vifs et délicats sont susceptibles ces peuples réputés demi-sauvages. »

L'auteur de ce recueil, M. Wuk, nous apprend qu'il n'est pas absolument nécessaire que cette amitié soit cimentée par la bénédiction d'un prêtre. Il est probable que cet usage remonte à la plus haute antiquité, et que les Serviens l'ont conservé des Scythes, leurs ancêtres. Nous laissons aux érudits le soin de comparer les récits d'Hérodote et autres avec ce que les écrivains modernes rapportent de cette coutume; *nous*

remarquerons seulement que les Serviens ont dégagé cette dernière de tout ce qu'elle avait de grossier, de barbare, et n'en ont conservé que ce qui peut la rendre poétique et touchante.

(13) Agitait sur sa tête la brillante tschelenka.

Antique parure servienne, moitié cimier, moitié aigrette, composée d'or, d'argent, et souvent ornée de pierres précieuses; elle était surmontée de plumes flottantes, et s'attachait sur le haut du kalpak ou bonnet servien : cet ornement était disposé de manière à s'agiter au moindre mouvement; de là son nom que nous avons conservé, n'ayant pas d'équivalent.

(14) O toi! mon frère en Dieu! cher maître!

Cette expression *ô toi! mon frère! mon père! ma mère*, etc. *en Dieu*, qui en rappelle une semblable, familière au moyen âge, *frère et sœur en Jésus-Christ*, est une formule extrêmement respectée en Servie. Elle impose à celui à qui elle est adressée le devoir de secourir celui qui l'emploie. S'il n'obéit pas immédiatement à cet appel, ou si, après un commencement d'exécution, il décline cette obligation, il s'expose à la vengeance céleste. Il y a un petit poëme qui raconte le trait suivant : « Une jeune fille est égarée dans une forêt; elle prie un homme qu'elle rencontre de la ramener chez son père, et elle l'implore en lui adressant la formule sacrée *Mon frère en Dieu!* et, « au nom de Dieu. » L'étranger consent à sa prière; mais en chemin il cherche à profiter de l'abandon où se trouve sa protégée, et veut lui faire violence. Aussitôt la foudre tombe sur lui, quoique le ciel fût sans nuages, et le tue. « Traître! dit la jeune fille courroucée, voilà ce qu'il arrive à celui qui ne respecte point sa sœur en Dieu! »

(15) ..... Pour apaiser leur enfant.

Une partie humide d'une muraille de Scutari, et d'où la chaux tombe par gouttes, donna lieu à cette touchante tradition, et fait de ce lieu une sorte de pèlerinage pour les tendres mères qui ont perdu leur lait.

(16) Écoute! ô insensé! Piwanisch Bajo!

*Moré!* interjection de mépris, usitée dans toute la Servie, et employée fréquemment par les supérieurs envers leurs inférieurs, en âge, en rang, en fortune; ce mot répond à l'expression de *fou que tu es!* Les philologues le regardent comme dérivé du mot grec moderne, *mouros*, fou, imbécile.

(17) Ils s'attaquent alors, les deux compères.

*Djewéri*, ce titre ne se donne pas seulement au conducteur de la mariée, mais encore aux seconds d'un combat en duel.

(18) Une sœur sans son frère!

Le serment le plus solennel d'une servienne est : *Par la vie de mon frère! aussi vrai que je desire que mon frère vive!* (Voyez l'histoire des deux frères Prédrag et Nénad, tom. II.)

(19) Voyez la note 13.

(20) Au risque de ne plus revoir ta maison!

Dans l'original, la phrase est invective : *Puisses-tu ne point revoir ta maison! puisses-tu ne point emmener la fiancée sans douleurs!...* Chaque mot est une malédiction : c'est le cas

de donner ici quelques détails sur les imprécations serviennes que l'on rencontre fréquemment dans les poésies.

Toute observation sur une conjoncture future ou éventuelle prend, en servien, par l'élévation pathétique, la forme de la malédiction, sans que pour cela l'on puisse en conclure une mauvaise intention de la part de l'interlocuteur. On a conservé dans la plupart des autres morceaux de ce recueil cette forme, éminemment favorable à la vivacité du récit, mais que le passage ci-dessus ne comportait pas. Le lecteur attentif remarquera, au surplus, que la malédiction servienne signifie moins qu'elle n'exprime; de même que, dans d'autres idiomes, certaines imprécations, par un usage trop fréquent, sont devenues sans nulle valeur. Nous les avons en conséquence traduites généralement comme dans cet exemple, par une admonition prophétique, sans égard pour leur forme, en ne nous attachant qu'à leur valeur intrinsèque, surtout lorsqu'elles étaient trop horribles. Nous n'avons pas toujours donné aux imprécations serviennes ce sens adouci, et l'on remarquera combien sont vives et expressives celles que nous avons cru pouvoir traduire. Voyez l'imprécation de Smilja, page 152, et la fiancée du duc Stéphan, page 165. Il est bon d'observer aussi que le juron le plus fréquent des Allemands, des Anglais et des Français, *diable!* ne s'y rencontre que très-rarement (il n'est pas une seule fois dans ces poésies). Les Grecs modernes ne le nomment jamais; ils disent seulement d'une manière détournée : *Qu'il t'emporte, celui-là qui est loin d'ici!* ou bien, *Celui que, dans une église, on n'ose nommer.* (Voyez Pouqueville, Voyage en Albanie, 1798.)

(21) Holà! ô mon neveu capetan Johann!

Ce grade ne correspond nullement à celui de nos capi-

taines. C'était le titre de quelques chefs héréditaires, qui commandaient certains districts, ou dans des forteresses et sur leurs environs.

(22) Tu la conduiras à titre de beau-frère.

Il est probable que, d'après l'usage où sont les Serviens de donner constamment au frère du fiancé l'emploi de conducteur de la mariée, ils n'ont point pour lui de dénomination particulière (si ce n'est celle de *djewer*), frère du mari, et de *rutschni-djewer*, comme qui dirait *beau-frère de la main*, parce qu'il conduit la jeune fille par la main. Aussi quand, à défaut d'un frère propre, un neveu ou un ami intime du fiancé est chargé de cet emploi, il acquiert alors tous les droits d'un beau-frère, et demeure, ainsi que le parrain, pour toute sa vie, parent et allié. Ils s'appellent entre eux *snaa*, belle-sœur, et *djewer*, beau-frère. Quant au frère de la mariée, il est pour le mari un *schura*. *Snaa* signifie aussi le frère de la mariée.

(23) Qui aime le jeu, lance le disque ou le bâton.

Cet exercice est encore aujourd'hui le jeu favori des Serviens. Des cavaliers se partagent en deux bandes; chacun d'eux porte un bâton, long de quatre pieds, qu'il lance horizontalement, et que l'adversaire vis-à-vis doit saisir. Les Serviens ont encore d'autres exercices gymnastiques, tirés de ce jeu qui se joue en troupe, et aussi deux à deux; les hastes dont ils se servent pour cela, se nomment *dshilit*. M. de Pouqueville en parle comme du jeu favori des Turcs et des Arnautes. Il y trouve la cause du grand nombre de borgnes que l'on voit parmi eux. *Degérid*, nom donné au jeu de bâton, paraît un dérivé ou une corruption du mot *dshilit*, qui est Turc.

(24) Oh !quelle magnificence !

Il y avait ici une de ces imprécations dont nous avons déjà parlé : *Puisse le malheur l'atteindre !* s'écriait le poète d'une manière interjective. Pour écarter tout maléfice d'un objet trop vanté, le Servien, lorsqu'il fait l'éloge de quelque chose, a soin d'y joindre ce correctif. C'est une forme très-usitée pour empêcher les funestes effets d'une louange excessive, et qui rappelle le *præfasciné* des anciens. Les nourrices russes ont coutume d'employer un moyen fort expressif, quoique peu agréable, et qui dérive du même usage, afin de préserver leurs nourrissons d'une atteinte fâcheuse ; quand un tiers les loue sur leur beauté, leur santé, etc., elles crachent au visage de l'enfant, en ajoutant timidement : *Dieu le préserve !* Les Grecs craignent aussi la louange, et cherchent à en détourner le mauvais effet en crachant à terre. On attribue aussi une influence préservative à l'ail. On en suspend dans toute maison nouvellement bâtie, afin que la joie du propriétaire ne devienne pas pour lui une embûche du démon. *De l'ail ! de l'ail !* s'écrie toute personne louée, ou qui craint un malheur en recevant un bonheur inattendu (M. de Pouqueville).

(25) ...... les dons du message.

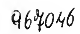
Avant que la noce se mette en marche, on envoie à la mère du marié des messagers, *muschtulugdshi-je*, pour l'avertir de l'approche du cortége ; la vieille dame lui fait ordinairement un présent, consistant en vêtements, parures, etc.

(26) Et jusqu'au jour présent le sang coula.

Les Mahmud-Bugowitsches habitent et commandent encore à Dukadchin, dans la contrée d'Ipek. Les Butschalijes doivent descendre de Maxime. La province de Scutari s'appelle encore

aujourd'hui *Skenderia*, peut-être à cause de Scanderbeg. Ceci est un exemple de ces affreuses vengeances, dont nous ne trouvons à la vérité qu'un petit nombre dans les poëmes recueillis par M. Wuk Stéphanowitsch, mais qui durent être fréquentes et terribles chez des peuples naturellement belliqueux. Dans la Servie proprement dite il règne un sentiment plus chrétien, et le chant que nous venons de rapporter est plus relatif à l'Albanie qu'à cette contrée : toutefois il n'en faut pas conclure que l'amour de la vengeance soit étranger aux Serviens. Suivant Fortis, il y a un proverbe morlaque qui dit : *Celui qui ne se venge pas n'est pas juste*, (ou ne fait pas son salut). Chez eux, les mots *vengeance* et *salvation*, se *venger* et se *sanctifier* (*osweta* et *oswetili*), ont la même signification. Cette double signification caractéristique est propre, non-seulement aux Morlaques, mais à toute la Servie. En allemand, *venger*, *juger*, *être juste*, s'expriment également par les mots *raechen*, *richten* et *gerecht seyn*, qui ont une racine commune.

FIN DES NOTES DU TOME PREMIER.





# TABLE
## DES MATIÈRES.



### PREMIÈRE PARTIE.

#### POÉSIES LÉGÈRES.

## DEUXIÈME PARTIE.

### PETITS POËMES.



FIN DE LA TABLE.

CHANTS POPULAIRES

# DES SERVIENS.

---

TOME II.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 24.